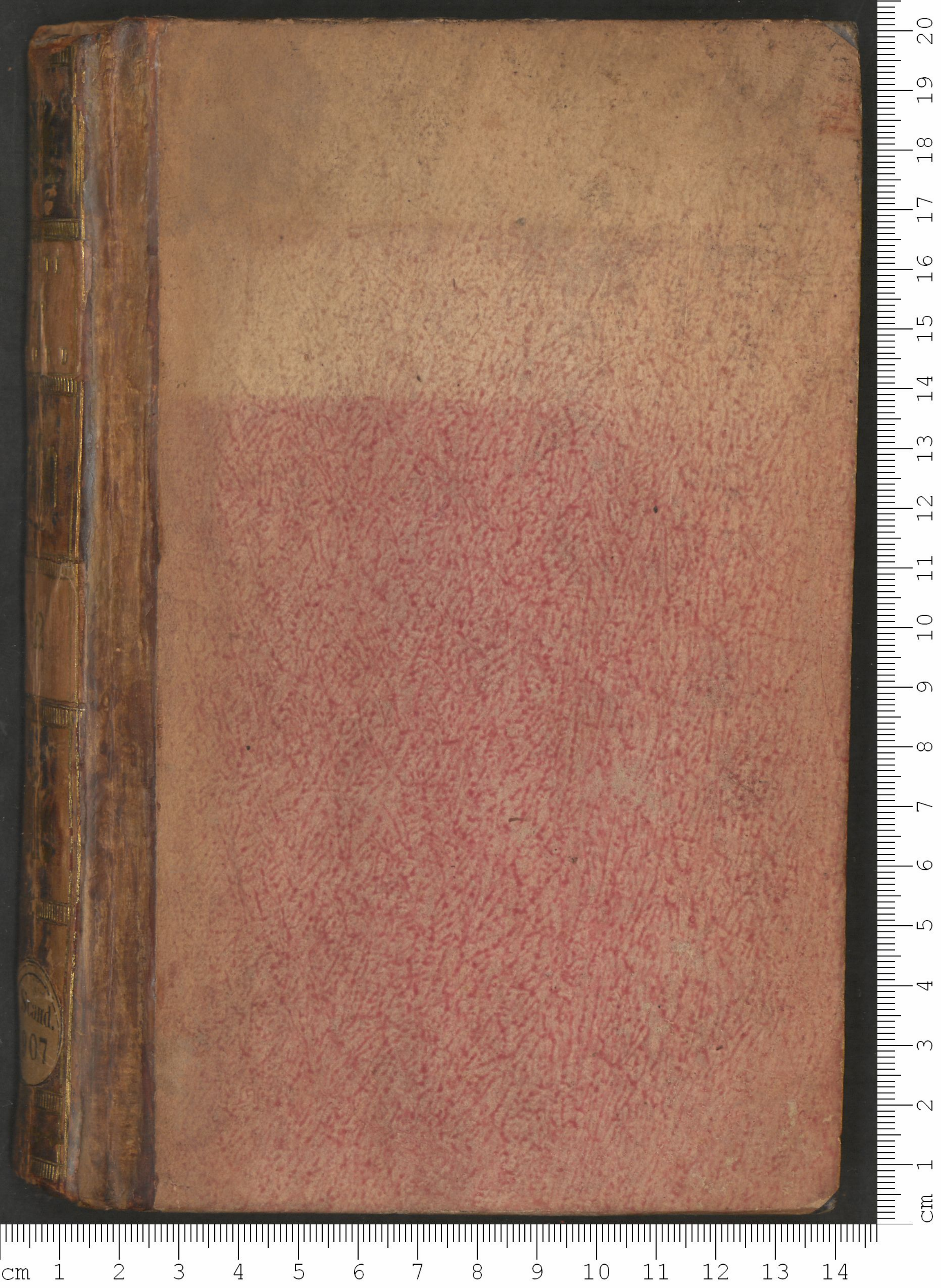
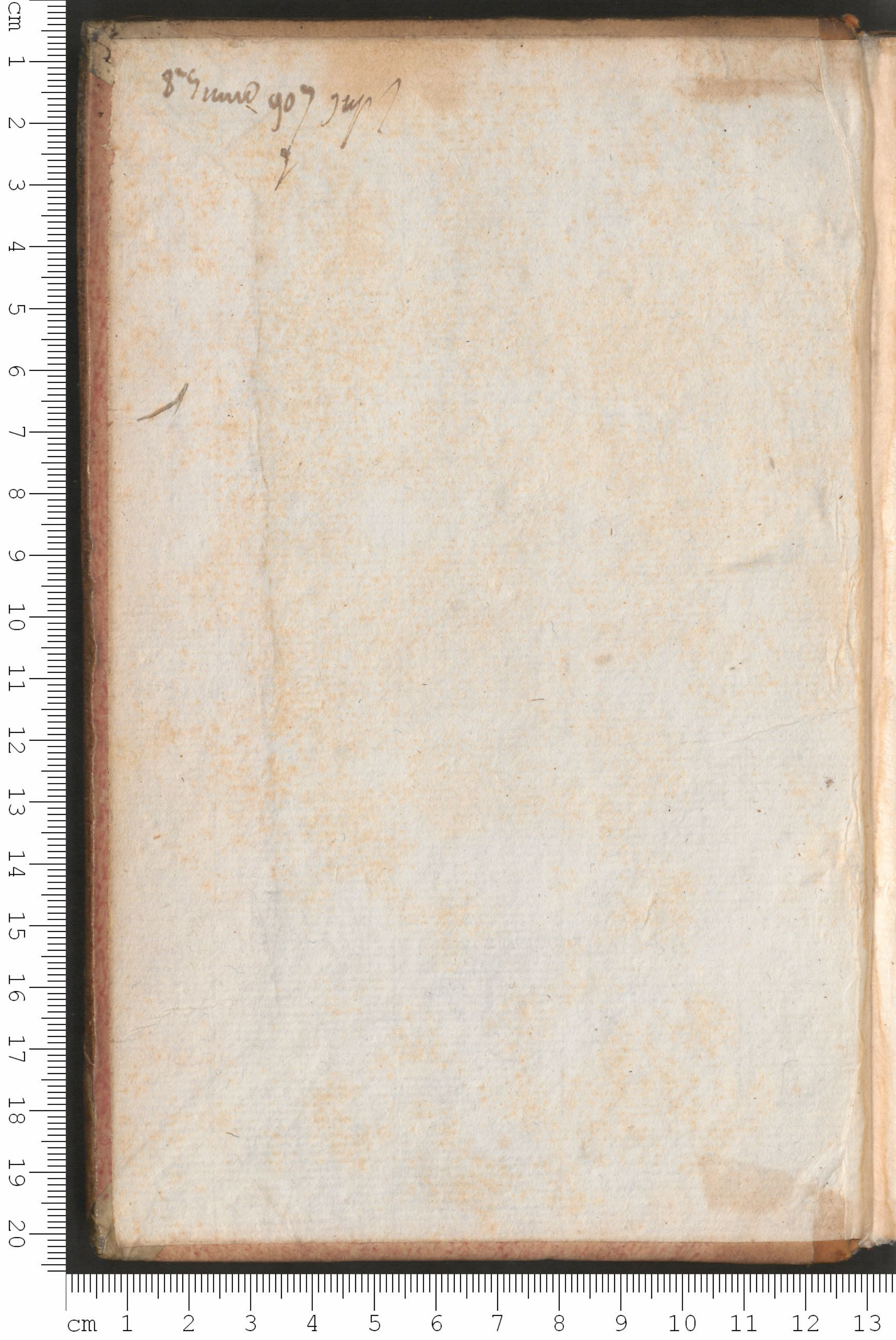
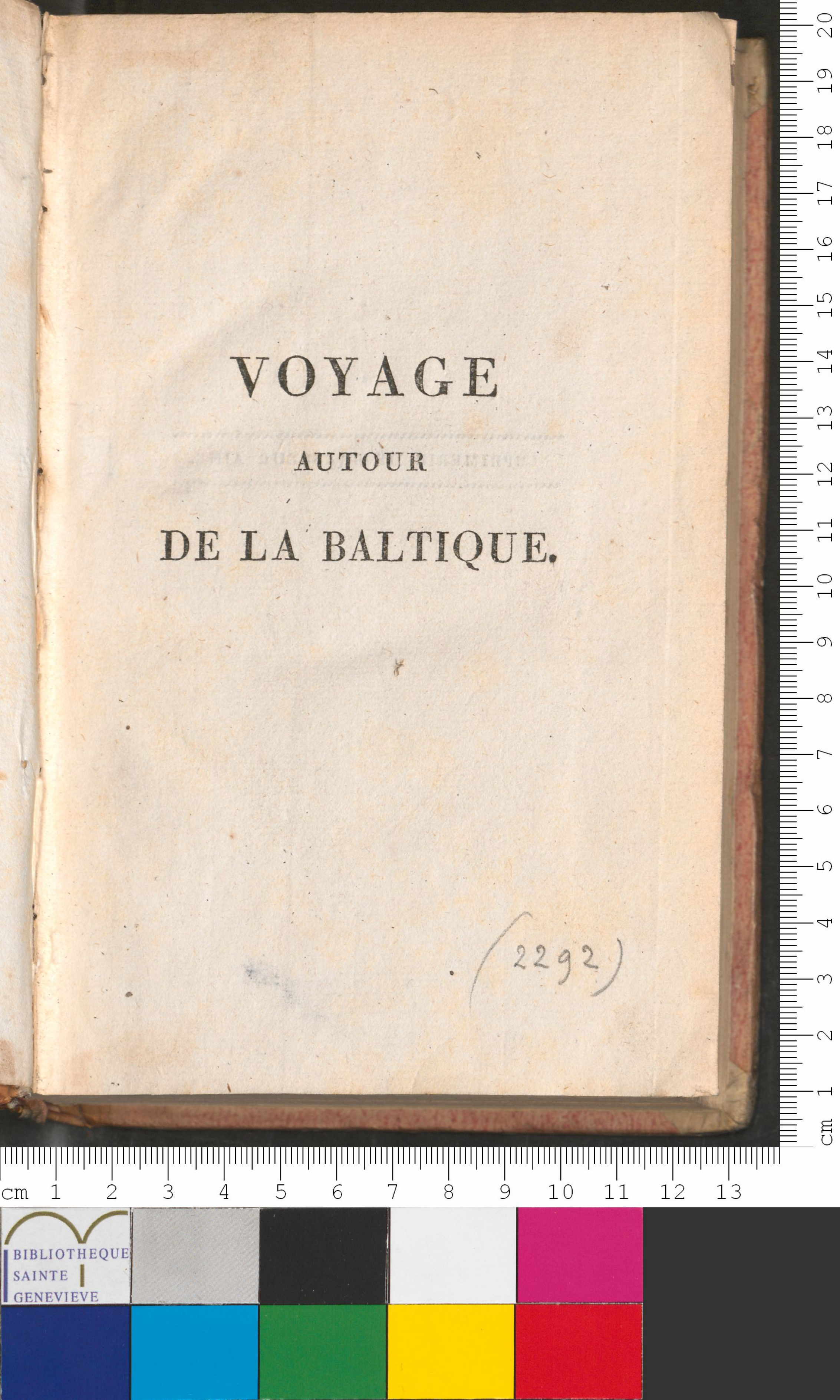

L'ÉTÉ
DU
NORD
2
Scand.
907

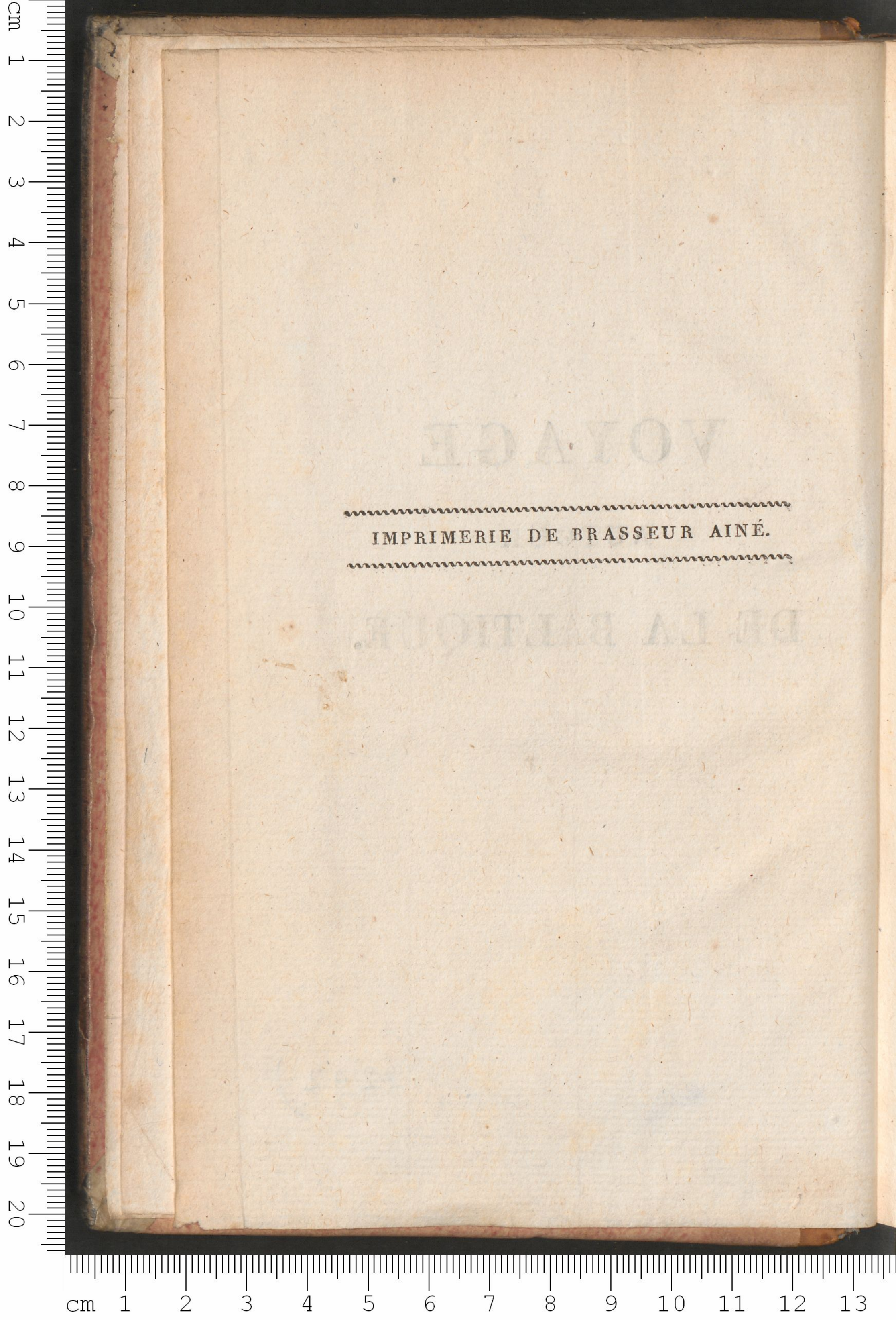



Scand.
07

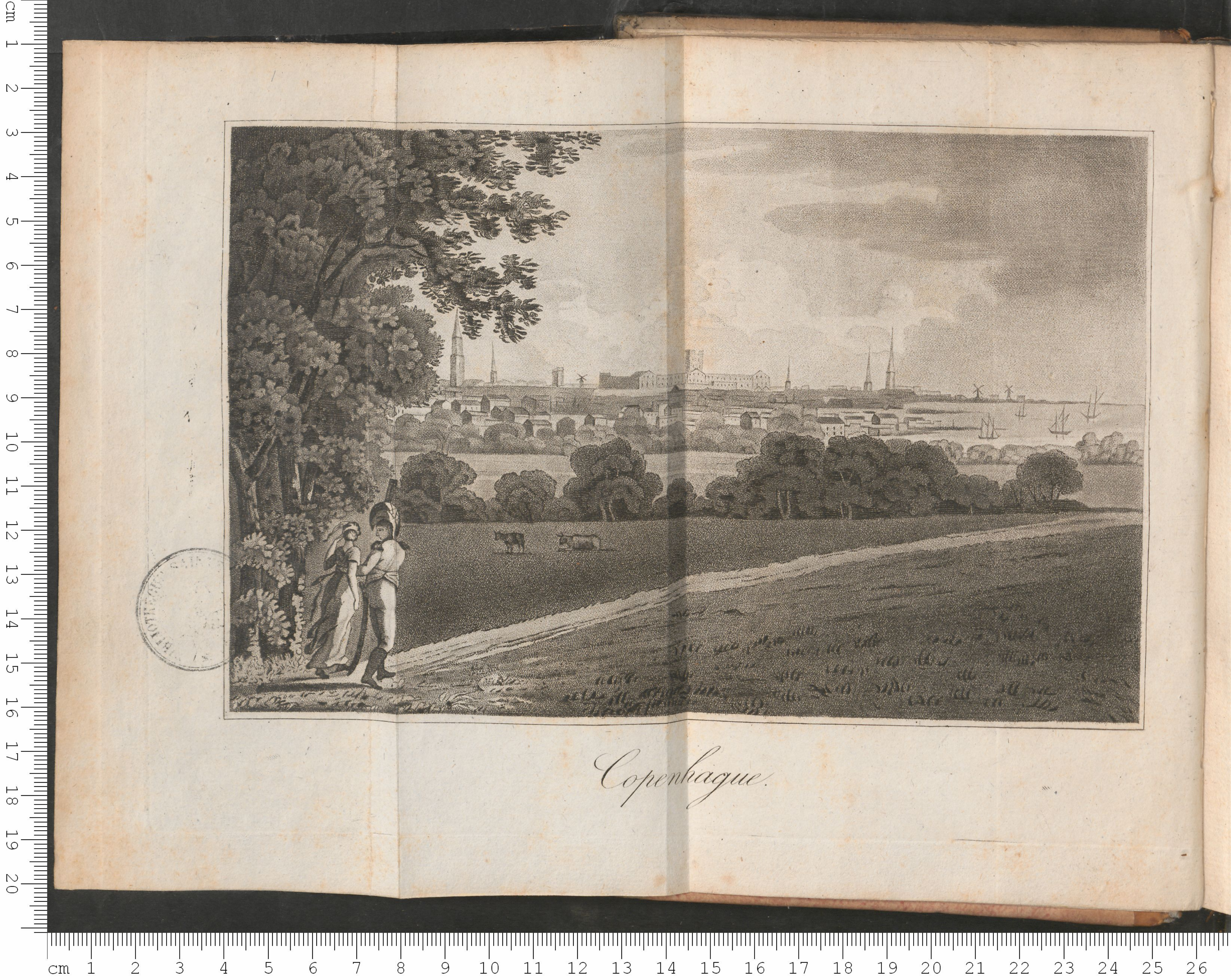




VOYAGE
AUTOUR
DE LA BALTIQUE.



IMPRIMERIE DE BRASSEUR AINÉ.



Copenhague.

L'ÉTÉ DU NORD,

OU

VOYAGE

AUTOUR DE LA BALTIQUE

Par le Danemarck, la Suède, la Russie et partie de l'Allemagne, dans l'année 1804.

Ouvrage orné de gravures représentant les vues de Copenhague et du château de Cronenbourg.

PAR JOHN CARR, Écuyer,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE MIDDLE TEMPLE;

TRADUCTION DE L'ANGLAIS PAR T. P. BERTIN.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez JH. CHAUMEROT, Libraire, Palais du Tribunat, galerie de bois, N°. 188.

1808.

VOYAGE

AUTOUR

DE LA BALTIQUE.

CHAPITRE X.

Urbanité rustique. — Village dans un état déplorable. — Wibourg. — Religion grecque. — Sermon de charité. — Extorsion. — Un mot ou deux des villes fortifiées. — Chevaux affamés. — Aspect de Saint-Pétersbourg. — Cosaque. — Statue renommée.

TANDIS que les paysans arrangeaient nos chevaux, c'est à dire qu'ils les mettaient quatre de front à la voiture dans la cour de notre généreux hôte, je m'amusai à considérer l'air imposant et civil avec

lequel les Russes de la dernière classe du peuple se saluent les uns les autres; il ne leur fallait qu'un costume plus dégagé et une démarche plus légère pour les faire ressembler aux agréables du boulevard des Italiens à Paris: là l'extérieur et la tournure russes se développèrent d'une manière plus prononcée, mais j'en différerai la description détaillée jusqu'au moment où je parlerai de Saint-Pétersbourg.

On voyage à très-bon compte dans la Finlande russe; nous ne payâmes que deux copeks pour chaque cheval par werste: la dernière poste cependant qui mène à la capitale nous en coûta cinq. Personne ne jouit dans ce pays de l'avantage de se procurer des courriers pour commander des chevaux. Nous rencontrâmes sur la route différens kibitkas semblables à ceux que j'ai précédemment dépeints.

Aussitôt que nous eûmes quitté Uperla,

ces masses de rochers d'une grosseur extraordinaire, et ces énormes pierres qui bordaient les côtés des chemins, et étaient disséminés dans les champs, commencèrent à prendre une couleur rouge plus foncée, et à montrer plus de friabilité que celles que nous avions laissées derrière nous; elles finirent ensuite par disparaître dans la profondeur du sable, et le pays présenta alors l'aspect de la plus grande stérilité.

Nous nous arrêtâmes à un village composé de mauvaises huttes formées de troncs d'arbres grossièrement disposés les uns sur les autres, et placées sur des masses de granit : chacune de ces misérables demeures affectait une position inclinée, et une petite ouverture pratiquée sur le devant servait de passage à la lumière du jour et à la fumée. Les habitans de ces cabanes étaient presque tout

nus, et ressemblaient à une classe d'individus créés dans la colère du ciel, et absolument différens des Russes proprement dits : la terre était partout couverte d'une mousse blanchâtre et desséchée.

Partout où l'on aurait dû s'attendre à être récréé par le murmure d'un ruisseau limpide, on ne rencontrait qu'une eau fangeuse, dont le cours se traînait avec lenteur, et viciait l'air par sa putridité; on ne découvrait aucun arbre, pas même le pin à l'aspect mélancolique. Le tems, qui force la stérilité de la nature à produire et à prêter au berger ainsi qu'à son troupeau un abri tutélaire, même au milieu des solitudes les plus désertes, avait refusé à ces régions sa bienfaisance accoutumée.

L'on trouve cependant dans cette contrée inhospitalière ce qu'un Anglais regrette

souvent de ne pas rencontrer dans son pays ; la désignation de toutes les routes divergentes très-soigneusement et très-exactement indiquée sur un poteau placé à toutes les bifurcations des chemins pour guider les voyageurs.

Quoique les villageois de ce pays soient extrêmement malheureux, une portion de la Finlande russe passe pour être aussi fertile en grains que toute autre partie de l'empire des czars.

Nous ne pûmes gagner Wibourg le jour que nous partîmes de Frédéricsham, parce que nous fûmes obligés, faute de chevaux, de nous retirer à Terviock, qui est la dernière poste pour arriver au premier de ces endroits.

Là, comme il faisait trop chaud pour que deux personnes pussent dormir à l'aise dans une berline, j'entrai chez le maître de poste, dans l'intention de lui

demander un gîte : son logement consistait dans une chambre qui contenait pour tous meubles une crêche, un oreiller, et un drap aussi vieux, aussi noir, et par conséquent aussi sale que la figure et les mains du propriétaire. Celui-ci, après m'avoir donné à entendre que je pourrais m'y placer lorsqu'il aurait fait un somme, se jeta tout habillé dans ce chenil, où il ne fut pas deux minutes sans ronfler de toutes ses forces. Le sommeil s'emparait de mes sens ; je me fis un matelas de ma pelisse, un oreiller de mon porte-manteau, et parvins à m'endormir sur le plancher, qui me parut faire la promenade habituelle des mouches et des tarrakans.

A trois heures du matin je fus réveillé par le bruit des sonnettes attachées au cou de nos chevaux, que des paysans amenèrent gaîment au galop près de la poste. Le

soleil était levé, et menaçait de dissiper très-promptement la fraîcheur de l'atmosphère. A cinq heures nous traversâmes le pont, et nous nous trouvâmes aux portes de *Wibourg*, capitale de la Finlande russe.

C'est une grande et belle ville fortifiée, et qui a reçu beaucoup d'embellissemens depuis le terrible incendie dont elle a été victime en 1793. Nous entrâmes avec beaucoup de facilité dans cette ville; mais nous y fûmes retenus pendant neuf mortelles heures par la nécessité d'obtenir une nouvelle permission de prendre des chevaux de poste, qui doit être *signée du gouverneur ou de son député* : c'était un jour de fête, et pendant les démarches que fit mon compagnon de voyage pour se procurer cette permission je me rendis à l'église grecque située dans un angle de la place où se fait la parade; cette

église est très-élégamment construite, et colorée en jaune et en blanc; sa voûte et son dôme sont de cuivre peint en vert. Chaque Russe, avant de monter les marches de l'escalier qui mène à l'église, élevait ses regards vers un petit tableau de la Vierge, fixé à la corniche, et après s'être découvert la tête il s'inclinait profondément, et se signait avec le pouce et l'index. La Vierge était encadrée, et ornée d'un capuchon en argent. Si ce portrait n'avait pas été l'ouvrage de la plus grossière imagination on aurait pu supposer qu'il représentait une des nymphes que nous avions vues aux environs de Frédéricsham; sa figure rembrunie n'avait certainement aucun des traits de la sainte famille de Van-Dyck.

L'emploi d'instrumens de musique est défendu dans les églises grecques; les siéges y sont proscrits; l'empereur et

l'impératrice même ne jouissent pas de la faculté d'avoir une tribune séparée. En entrant dans l'église les gens que nous avions vu faire un salut à la Vierge s'inclinèrent et se signèrent de nouveau, puis ils s'avancèrent précipitamment vers un officier de l'église, vêtu d'une robe très-riche, lui donnèrent quelques pièces de monnaie, et reçurent en retour un petit cierge de cire qu'ils allumèrent à une lampe, et placèrent dans une girandole devant l'image du saint qu'ils affectionnent le plus des bienheureux de la légende grecque : il y avait dans l'intérieur de l'église des tables inclinées supportant des montres de verre, *dans lesquelles* on voyait les portraits en miniature de ces personnages sanctifiés, ornés de capuchons d'or, d'argent et de cuivre ; on eût dit une collection de médailles.

Le tabernacle était richement doré, et

embelli de figures de saints des deux sexes, de grandeur naturelle. A un endroit du service les portes s'ouvrirent, et laissèrent voir un prêtre, appelé *Pope*, dans une espèce de sacristie. Le prêtre est dans l'usage de se revêtir de ses habits sacerdotaux dans cette pièce, tandis qu'un des priviléges attachés à l'épiscopat est que l'évêque puisse s'habiller dans l'intérieur de l'église. Les habits du prêtre étaient de dentelles d'or et de soie, et celui qui les portait, et qui était à la fleur de l'âge, avait la physionomie la plus douce, la plus expressive, la plus angélique enfin que j'aie jamais vue; elle ressemblait beaucoup au portrait de Charles Ier; sa barbe, d'un brun châtain, descendait avec grâce sur sa poitrine. Du point de vue d'où je le considérai, à la faveur d'un rayon de lumière qui descendait de la voûte, il offrait un très-beau sujet de peinture.

Après qu'il eut fait à voix basse une lecture édifiante, pendant laquelle je vis son auditoire se tenir les bras croisés sur la poitrine, et un homme en longue robe, qui me parut pénitentielle, puisqu'elle ressemblait à une hère, se frapper la tête contre la base d'un pilier, les assistans chantèrent tous en chœur, et leurs mâles accens produisirent sur nous le plus grand effet. Ce que je viens de dire suffira pour la description d'une église grecque. Quant à ses mystères ils sont peu connus, même de ses sectateurs, qui ne reconnaissent d'autorité religieuse que celle de leurs prêtres.

Nous nous rendîmes de ce temple à l'église catholique réformée, où un ecclésiastique prêchait avec beaucoup d'onction en allemand un sermon sur la charité. Toutes les fois que l'orateur réussissait à persuader son auditoire, les assistans lui témoignaient leur approbation par de

bruyans applaudissemens; des officiers préposés *ad hoc* saisissaient alors ce moment propice pour recueillir des spectateurs le fruit de leurs obligeantes dispositions; ils le recevaient dans une bourse attachée à l'extrémité d'un long bâton, d'où pendait une sonnette qu'ils agitaient toutes les fois que la charité versait son tribut de bienfaisance.

J'ai tout lieu de croire que notre hôte, qui était italien, avait assisté à ce sermon, et qu'il cherchait à remplir avec notre argent le vide qu'une impulsion charitable avait pu laisser dans sa bourse; car il eut l'audace de nous prendre dix roubles et cinquante copeks pour un déjeûner, un dîner très-mesquin et une bouteille de vin de Champagne. Résolus de nous éloigner de son hôtel, et bien décidés à ne plus entrer dans une ville fortifiée, nous montâmes dans notre voiture, et

nous nous rendîmes à la porte qui conduit à Pétersbourg, où nous fûmes encore retenus une demi-heure au corps-de-garde pour que le *député-gouverneur* mît une nouvelle *signature* au bas de notre ordre de poste.

Nos chevaux, qui avaient marché toute la nuit, se trouvèrent harassés de fatigue à la montée d'une très-longue colline sabloneuse que traversait le chemin. Notre paysan descendit de son siége, et coupant un jeune pin il en aurait mutilé ces pauvres animaux si nous ne l'en eussions empêché; la faim et l'excès du travail les avaient comme pétrifiés; ils étaient devenus aussi immobiles que les arbres de la forêt dans laquelle nous nous trouvions. Je n'aurais pas répondu de la patience de Job s'il eût été obligé de conduire une voiture attelée de quatre chevaux de front comme les nôtres dans la Finlande russe.

En dépit des sarcasmes militaires lancés en plein sénat par M. Windham contre les milices, je voulus voir si un habit de volontaire anglais n'était propre, comme il l'avait dit, qu'à exciter des risées; je me revêtis de cet uniforme, et me rendis avec le paysan à la poste aux chevaux, éloignée d'environ deux milles et demi de l'endroit où nous étions; c'était au milieu de la nuit : comme nous approchions de la maison je vis six ou sept paysans vigoureux et robustes, couchés sur la bruyère, et dormant profondément à côté d'un grand feu.

Aussitôt que le maître de poste eut ouvert la porte et aperçu mon uniforme, il me fit un salut très-respectueux, et le conducteur de notre voiture lui ayant dépeint la situation où nous nous trouvions, il réveilla les paysans, dépêcha quatre d'entr'eux pour l'aider à dégager notre

voiture, et ordonna aux autres d'aller prendre des chevaux dans les bois voisins, à l'effet de nous conduire à la poste voisine. Il rangea ensuite fort civilement trois chaises à côté les unes des autres, et plaça sur la première un oreiller assez propre. Les choses ainsi disposées, je me préparais à me coucher lorsqu'un marchand de liqueur, qui logeait dans un hôtel en face, entra dans la chambre la tête nue avec une longue barbe qui lui tombait sur la poitrine : cet homme, qui tenait une bouteille de quass, (1) me pressa d'en prendre un verre, en me faisant de très-humbles salutations, et en se signant devant moi. Toutes ces marques de distinction, auxquelles il faut ajouter quatre beaux chevaux de trait

---

(1) Liqueur faite avec du seigle ou du froment, que l'on fait bouillir dans de l'eau, et qu'on laisse ensuite fermenter.

pour me conduire à la première poste, furent autant d'obligations que je dus à mon uniforme de milice. Après avoir obtenu ces bons offices je goûtai deux heures du sommeil le plus agréable, et ne cessai de dormir que lorsque le tintement des sonnettes des chevaux de poste m'annonça l'arrivée de notre voiture.

Le lendemain nous aperçûmes à environ dix werstes de nous la coupole et les clochers de la capitale, dont les flèches s'élevaient au-dessus d'une longue étendue de forêts. A midi nous arrivâmes à la barrière, qui consiste dans une arcade en briques revêtue de plâtre, et fort élevée : cette barrière est bordée des deux côtés d'une balustrade qui forme une partie de la circonvallation de cette vaste cité. Il n'y a pas de douanes dans cet endroit; mais nous y fûmes retenus pendant près d'une heure par la faute d'un jeune officier de bonne

mine, et que je présume très-brave, mais qui n'était pas fort habile lecteur. Nos passeports parurent l'embarrasser beaucoup; enfin un sergent, qui, suivant toutes les apparences, était le prodige littéraire du corps-de-garde, et qu'on avait envoyé chercher, délivra son officier de l'extrême perplexité où il se trouvait. Un cosaque du Don, au teint vermeil, coiffé d'un feutre de velours rouge à forme pyramidale, vêtu d'un petit manteau écarlate, ceint d'un baudrier auquel étaient attachés des pistolets, armé d'un petit fusil en bandoulière sur ses épaules, tenant dans sa main une longue lance *flexible, et monté sur un petit cheval qui n'avait* que la peau et les os, eut ordre de nous accompagner chez le gouverneur. Nous traversâmes au galop avec cette garde d'honneur les faubourgs immenses de Wibourg, et nous arrivâmes au pont de

l'empereur, qui est composé de pontons et de barques : là un spectacle magnifique et imposant se présenta à mes regards, et saisit mes sens de surprise et d'admiration.

Le ciel était pur et sans nuages ; la *Newa* aux ondes limpides, et dont le lit est presque aussi large que celui de la Tamise près le pont de Westminster, coulait avec majesté, portant sur son sein les vaisseaux et les barques les plus richement ornés. L'œil, en suivant le cours de cette magnifique rivière semée de bancs prodigieux de granit, apercevait ses rivages bordés de palais et d'édifices splendides, ainsi que les coupoles et les clochers des églises grecques, couverts d'or de ducat, qui s'élevaient au loin en réfléchissant les rayons du soleil. Un instant après nous découvrîmes les grilles des jardins d'été, leurs colon-

nes et leurs vases, ouvrage incomparable, où se peignent le luxe et l'éclat de la pompe impériale.

Les rues spacieuses de cette ville étaient remplies d'une foule de voitures à quatre chevaux, et de gens de toutes les parties du globe, dont les costumes variaient à l'infini. Nous présentâmes nos passeports au bureau du gouverneur, et le cosaque du Don se sépara de nous.

Les cosaques ont un air singulier sur leurs petits chevaux de mauvaise mine, et qui passent cependant pour être très-vites et très-vigoureux : leurs cavaliers tiennent une lance haute de quinze à dix-huit pieds, verticalement appuyée sur leur étrier. On prétend que ces troupes ont la faculté de juger sur l'apparence de l'herbe abattue du nombre d'hommes ou de bestiaux qui l'ont foulée, et même de l'époque de leur passage. Les cosaques ne sont

pas exercés à se battre par escadrons ; ils sont toujours placés sur les derrières de l'ennemi, qu'ils cherchent à harceler dans sa retraite.

L'officier de service chez le gouverneur nous demanda nos noms et les motifs de notre voyage. Une description de sa chambre servira à donner une idée générale de la distribution qui a lieu dans tous les appartemens russes.

La pièce était divisée par une cloison en bois, s'élevant aux trois quarts de la hauteur du plafond, découpée et ornée de petits croissans à son extrémité supérieure ; le lit de l'officier se trouvait placé derrière cette espèce de paravent, et l'on voyait dans un coin, à une petite distance du plafond, le portrait encadré de son Saint favori, devant lequel une lampe était allumée : cette économie d'espace procurait à l'officier l'avantage de deux pièces.

Au milieu du tumulte des idées que les objets dont nous étions environnés excitaient dans notre imagination, nous arrivâmes dans la cour de l'hôtel de Demouth, le meilleur je crois qui existe à Saint-Pétersbourg; il est tenu par des allemands très-honnêtes, et est situé sur les bords du Moïka, très-beau canal entouré d'une superbe grille et d'un parapet de granit : c'est ici le lieu de prévenir les voyageurs contre l'usage indiscret de l'eau de la Newa, qui, comme celle de la Seine, est très-apéritive.

Il y avait beaucoup de monde logé dans notre hôtel, et ce ne fut pas sans peine que nous obtînmes deux pièces fort peu commodes, que, suivant l'usage du pays, nous fûmes obligés de louer pour une semaine: cet appartement était partagé de la manière que je viens de décrire, et offrait une séparation qui renfermait le

lit d'un domestique ; les murs étaient couverts de mouches, insectes qui dans cette saison de l'année sont un fléau peu différent des plaies d'Egypte. Après un excellent dîner, dans lequel nous mangeâmes pour la première fois des légumes depuis que nous avions quitté Stockholm, je sortis de l'hôtel pour faire un tour de promenade dans la ville.

La première chose que je voulus voir fut la statue de Pierre-le-Grand : tout le monde a entendu parler de ce monument colossal élevé par la magnificence de Catherine II et le génie de Falconet à la mémoire de cet homme étonnant qui éleva la Moscovie au rang des plus grands empires. Tout pénétré d'admiration que j'étais pour ce chef-d'œuvre de l'art, je ne pus m'empêcher de regretter que l'artiste eût réduit et poli autant qu'il l'a fait la masse de granit qui forme le piédestal

de la statue : le cheval, qui est dans l'action de monter sur les aspérités de ce rocher, est l'allégorie des difficultés que Pierre-le-Grand a eu à surmonter pour parvenir à civiliser un peuple sans lumières.

Si ce roc eût conservé, à quelques difformités près, l'étendue et la forme qu'il avait lorsqu'il parvint, comme par une forte convulsion de la nature, à occuper les lieux sur lesquels il se trouve aujourd'hui, il eût ajouté à l'expression et à la dignité du cheval et du cavalier ; il eût présenté au spectateur étonné la preuve vivante d'un travail et d'une entreprise qui n'ont pas eu d'exemple depuis la subversion de l'empire romain. Un particulier qui a vu cette masse de granit dans la Carélie, avant qu'on l'en eût enlevée, assure qu'elle avait quarante pieds de long sur vingt-deux de large, et vingt-deux de

hauteur : c'est un composé de granit et d'onyx nuancé de blanc, de noir et de gris, et susceptible du plus beau poli possible, à en juger par un cachet qui a été tiré d'un de ses éclats, et dont le savant docteur Guthrie m'a fait présent.

Ce rocher a été transporté dans l'espace de six mois, partie par terre et partie par eau, de la carrière où il était à onze werstes de Saint-Pétersbourg, c'est à dire à quarante-un milles deux cent cinquante pieds anglais, et les frais de sa translation se sont élevés à quatre cent vingt-quatre mille six cent dix roubles. Le ciseau s'est exercé avec tant de persévérance sur la grossière enveloppe de cette masse énorme, que l'histoire des travaux auxquels sa sculpture a donné lieu tient du prodige : le génie de Falconet semble avoir été jaloux des efforts de la nature, et avoir conçu la crainte que le rocher ne

captivât plus l'attention que sa statue; car il a réduit le premier au point de lui ôter toute espèce de proportion avec les figures gigantesques qu'il supporte, et a réussi par-là à mettre son ouvrage plus près des regards de l'observateur.

La tête de Pierre-le-Grand, qui est très-belle, a été modelée par madame Collot, maîtresse de Falconet; les formes de la draperie sont admirablement imitées, et le cheval est digne d'être rangé à côté de ceux de Venise, qui ornent maintenant la grille des Tuileries. Quant à la place où se voit ce monument, elle est toujours très-fréquentée, à raison de ce qu'elle occupe le centre de la ville, et qu'elle conduit à un des ponts de Saint-Pétersbourg.

En quittant ces lieux je montai dans un des petits droskas que j'ai décrits plus haut. Mon conducteur, qui exhalait

une odeur d'ail insupportable, et qui avait le dos couvert d'une grande plaque d'étain marquée de son numéro et du quartier qu'il habitait, signe qui distingue tous les gens de son état pour faciliter leur châtiment dans le cas où ils se comporteraient mal, me mena avec une vitesse extraordinaire.

Je fus surpris de la longueur et de la largeur prodigieuses des rues, ainsi que de l'étendue et de la magnificence des maisons, qui me parurent toutes bâties dans le style italien, en briques revêtues de plâtre, et peintes en couleur de pierre : elles sont en général composées de quatre étages, y compris le rez-de-chaussée, au milieu duquel est ordinairement une grande porte cochère ; le toit de ces maisons descend en pente douce, et est formé de feuilles de fer fondu ou de cuivre peintes en rouge ou en vert ; le derrière

de ces maisons consiste dans une grande cour qui contient les écuries, les remises, les glacières et d'immenses provisions de bois.

Le nombre prodigieux des voitures, conduites par des postillons à une très-grande distance du timon, ajoutait encore à l'effet produit par tout ce qui nous entourait. Le postillon, qui est toujours un petit bonhomme en chapeau rond, vêtu d'une grande redingote généralement brune, et attachée par une ceinture rouge, est monté sur le cheval de volée, et tient un fouet à sa main gauche. Ce petit garçon, dont le costume renverse entièrement, comme on voit, l'ordre habituel des choses, est très-adroit et très-soigneux; c'est un charme, toutes les fois qu'il détourne le coin d'une rue, de l'entendre crier, ou plutôt chanter harmonieusement : « *Paddi! Paddi!* » Le

cocher, ou, comme on l'appelle, *l'ishvo-shick*, est habillé de la même manière, et porte une longue barbe vénérable. Derrière la voiture sont deux ou trois laquais en grand habit de livrée galonné sur toutes les coutures, avec un chapeau à trois cornes, des bottes à l'écuyère et des éperons. Quel équipage pour un jour d'anniversaire de la naissance du roi dans Saint-James street! la barbe d'un tel phaéton ferait autant d'effet qu'en produisit la perruque ronde du cocher de Witworth dans les rues de Paris à la dernière paix.

Les voitures et leurs chevaux destinés à sortir restent une grande partie de la journée dans la cour ou devant la maison de leurs maîtres; les chevaux se nourrissent dans leurs harnois; et le postillon, qui garde quelquefois vingt-quatre heures ses bottes et ses éperons, boit, mange

et dort sur son cheval ; le cocher en fait autant sur son siége.

Un étranger, aussitôt son arrivée en Russie, doit, s'il veut jouir de quelque considération, tenir une voiture à quatre chevaux, pour laquelle il paie deux cents roubles par mois ; sans ce genre de train il n'est nullement regardé à Saint-Pétersbourg.

CHAPITRE XI.

Avantage d'une ville impériale. — Architecte de village. — Jardins d'été. — Baisers. — Chevaux à crins postiches. — Douceur de la langue russe. — Marchand de modes. — Incorruptibilité des barbes. — Grandes richesses amassées par les Russes du bas peuple. — Causes de l'humanité et de la justice des Russes. — Musique et argumens plus efficaces que les coups de fouet. — Esclavage. — Le nouveau Kasan. — Le Knout.

Saint-Pétersbourg est digne d'être la capitale d'un empire aussi grand que la moitié de l'Asie, deux fois plus étendu que l'Europe, et peuplé de quarante millions d'habitans : ses limites sont à peu près de vingt milles anglais, mais la circonférence du terrain qui est habité est bien

moins considérable : l'espace immense de ses rues et de ses places publiques lui donnera toujours une grande supériorité sur les autres capitales de l'Europe ; et ce qui constitue principalement son mérite, c'est qu'elle est le résultat d'un seul et unique dessin d'une très-grande conception.

Dans presque toutes les autres villes du monde les édifices présentent le développement graduel de leur prospérité : un palais élève son front audacieux dans quelque rue étroite et obscure, et il est de très-beaux quartiers où les regards se trouvent subitement offensés par l'aspect d'une taverne ou de quelque autre demeure consacrée à un commerce aussi peu relevé. Dans la capitale dont nous parlons beaucoup de tems et de peine ont été employés à exécuter un plan vaste et imposant : ce que la mort a empêché

Pierre-le-Grand d'accomplir, les souverains qui lui ont succédé, et particulièrement Catherine II et l'empereur actuel, l'ont en grande partie achevé. Cette grande ville s'est élevée avec tant de célérité, que l'on croirait qu'elle a été construite par celui qui en a tracé le dessin.

Il reste à Saint-Pétersbourg très-peu des anciennes maisons en bois, et celles qui n'ont pas encore éprouvé les ravages du tems se perdent dans la splendeur des édifices qui les entourent.

Le lecteur pourra juger de la célérité avec laquelle les bâtimens se construisent dans cette immense cité lorsqu'il saura que cinq cents maisons du premier rang ont été bâties dans le cours de l'année dernière. Quoique les constructions se fassent aussi rapidement dans cette ville, sa population, d'après le dernier recensement qui en a été fait, paraît cependant

avoir diminué, tandis que celle de la campagne a considérablement augmenté.

Le gouvernement et le génie du pays ont été favorables à tous les grands ouvrages nationaux : un pouvoir illimité fournit à l'empereur la lampe d'Alladin; au moindre signe de tête un temple de glace élève son front de cristal, ou des montagnes flottent sur le sein des ondes.

Saint-Pétersbourg est divisé en trois grandes sections par la Newa; et une branche de cette rivière qui sort du lac Ladoga, et se décharge dans le golfe de Cronstadt, se nomme la *petite Newa* : ce partage ressemble à celui de la Seine dans Paris. La première section forme le quartier de l'amirauté; elle est située sur le côté méridional de la rivière, et comprend la plus grande et la plus belle partie de cette grande ville; c'est celle qui est occupée par la famille impériale, la no-

blesse, la bourgeoisie, et presque toute la portion commerçante de Saint-Pétersbourg : ce quartier est divisé en plusieurs îles par les intersections des canaux Moïka, Fontanka, Katarina et Nikolaï.

La seconde section se nomme *Vassili-Ostrof;* elle est située au nord-ouest de la rivière, et contient un grand nombre de bâtimens publics et de rues très-élégantes : cette partie a beaucoup de rapport avec le faubourg Saint-Germain de Paris.

La troisième se nomme *l'île de Saint-Pétersbourg;* elle est située sur la partie septentrionale de la rivière, et est remarquable par la forteresse et quelques grandes rues.

Le terrain aux environs de la ville est plat et stérile ; mais le sol des jardins a été considérablement amélioré dans les faubourgs par l'introduction d'immenses quantités de terreau végétal, qui ont été

amenées de contrées fort éloignées, et qui avaient servi de lest aux vaisseaux.

Nous employâmes la matinée du lendemain de notre arrivée à des visites, où nous présentâmes nos lettres de recommandation; mais tel est le génie de l'hospitalité en Russie, si fréquemment et si justement vanté, que nous fûmes obligés de tenir registre des invitations qui pleuvaient sur nous de tous les quartiers de la ville.

Nous vîmes avec la plus grande satisfaction dans le Galeernhoff un trottoir à la manière anglaise; il était pavé en granit : ce trottoir, qui est très-large, orne la partie méridionale de la rivière, et forme une ligne parallèle avec une foule de palais magnifiques et de maisons splendides pendant un intervalle de près de deux milles anglais.

L'après-dînée j'allai me promener aux

jardins d'été situés sur les bords de la Newa, et fermés de la plus vaste clôture qui existe en Europe; elle consiste en trente-six colonnes de granit solide, alternativement surmontées de vases et d'urnes antiques, hautes de vingt pieds, et réunies par une grille magnifique formée de lances plaquées à leur extrémité en or de ducat. Les ornemens qui couronnent les trois grandes portes principales sont d'un travail exquis et dorés de la même manière que la grille : autant que j'en peux juger d'après la mesure de mes pas, la longueur de cette superbe fermeture est de sept cents pieds : les colonnes gagneraient beaucoup à avoir le fût plus délié.

L'usage est de se rendre plus paré qu'à l'ordinaire dans ces jardins, attendu qu'ils sont très-fréquentés par la famille royale. Les allées d'arbres sont très-lon-

gues, très-ombragées et très-régulières ; elles ont été plantées par Catherine II, et d'après le dessin qu'elle en a donné. Là le chant du monotone passereau seul se fait entendre ; il n'y a ni rossignol, ni linotte, ni chardonneret en Russie.

Je vis beaucoup de femmes habillées à la mode de Paris ; elles étaient charmantes ; mais de peur que mes lecteurs ne se méprennent sur l'autel où je brûle cet encens, je dois déclarer que c'étaient des beautés polonaises.

Un jeune officier de la garde impériale s'approcha de l'une d'elles, lui baisa la main, et comme il relevait la tête la dame l'embrassa sur la joue : c'est l'usage en Russie. Est-il possible, me dis-je en moi-même, qu'à une époque encore peu éloignée de nos jours ces lieux aient été soumis à la souveraineté suédoise ! Un misérable pont peut-il établir une si grande différence entre les mœurs des

peuples qui habitent ces deux contrées ! Quoi qu'il en soit, cette manière de saluer est la plus agréable qui existe sur la terre ; c'est la politesse ennoblie par les charmes de la plus pure galanterie ; toutes les civilités et tous les salamalecs du monde sont de glace en comparaison. Puisse la manière de s'aborder, universellement adoptée en Russie par les deux sexes, s'étendre dans tout l'univers, et s'y fixer à jamais !

Cette coutume enchanteresse, jointe aux tendres murmures des amans lorsque le soleil se cache sous l'horizon, et la beauté du lieu font des jardins d'été l'Eden septentrional.

Quand les personnes ne vivent pas dans une grande familiarité les dames s'inclinent seulement sans jamais faire de révérence.

Comme nous en sommes sur un sujet qu'il est difficile de quitter, j'ajouterai

ici qu'au tems de Pâques tout Russe, quelque abject que soit son rang, quelles que soient la longueur, la rudesse et la largeur de sa barbe, a le droit, en présentant un oeuf, d'embrasser la femme qu'il rencontre, si charmante qu'elle puisse être; et tel est l'empire de l'usage, que pendant ces fêtes l'impératrice elle-même ne pourrait pas exempter ses joues de ce tribut si on l'apercevait dans la rue.

En allant aux jardins d'été, où un grand nombre d'équipages se rendaient, je m'aperçus que la crinière et la queue des chevaux étaient prodigieusement fournies. Les Russes prennent un soin tellement religieux du premier de ces ornemens, qu'ils ont même l'attention de le parer de crins artificiels. Combien les préjugés de l'espèce humaine ne donnent-ils pas à réfléchir lorsque l'on considère que ce n'est que depuis très-peu de tems que les

Russes se permettent de monter sur des jumens! les chevaux hongres sont prohibés chez eux comme animaux inutiles.

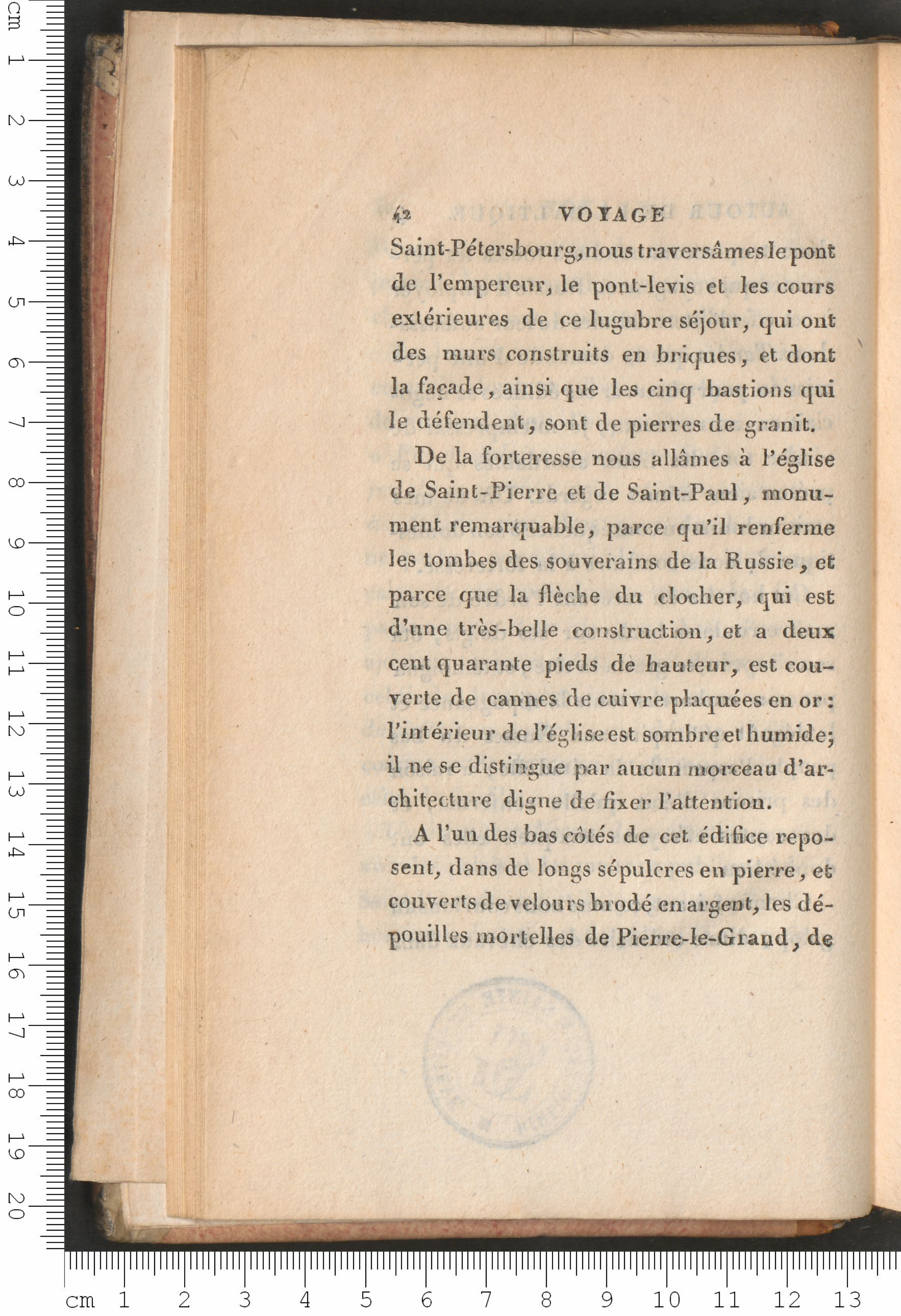
La langue russe me parut avoir beaucoup de douceur; il y a quelque chose de musical dans l'expression suivante: « *Pazar, vleita, padeta Suda : Approchez, je vous prie, et asseyez-vous à côté de moi.* Les gens du bon ton ne parlent pour ainsi dire que le français, et ne connaissent que très-imparfaitement leur langue. Les Russes ajoutent toujours à leur nom de baptême celui de leur père, avec la terminaison de *ivitch* ou *evitch*, qui dénote le fils, comme celle de *ouna* ou d'*éona* dénote celui de la fille.

Un étranger a besoin de protection pour voir les palais et les maisons publiques de Saint-Pétersbourg, et il n'y parvient qu'avec beaucoup de tems et de peine; je ne puis

donc trop recommander à toutes les personnes qui voyagent en Russie d'employer à cet effet l'intermédiaire de leur ambassadeur. Tandis que la demande d'une permission pour observer ces édifices se négociait en notre faveur, je m'empressai de visiter tous les lieux abordables qui se présentaient à mes regards. Un de mes amis ordonna en conséquence à son domestique de nous conduire à la forteresse.

Cet homme en recevant l'ordre de son maître roula sa barbe sur ses doigts, ôta son chapeau, se gratta la tête, et témoigna par son embarras toute la répugnance et le dégoût qu'inspire aux Russes du bas peuple l'aspect de la citadelle, à raison des prisons d'état qu'elle renferme, et des contes effrayans auxquels elles ont donné lieu.

Chemin faisant, comme nous courions au galop, allure ordinaire des chevaux dans



Saint-Pétersbourg, nous traversâmes le pont de l'empereur, le pont-levis et les cours extérieures de ce lugubre séjour, qui ont des murs construits en briques, et dont la façade, ainsi que les cinq bastions qui le défendent, sont de pierres de granit.

De la forteresse nous allâmes à l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, monument remarquable, parce qu'il renferme les tombes des souverains de la Russie, et parce que la flèche du clocher, qui est d'une très-belle construction, et a deux cent quarante pieds de hauteur, est couverte de cannes de cuivre plaquées en or: l'intérieur de l'église est sombre et humide; il ne se distingue par aucun morceau d'architecture digne de fixer l'attention.

A l'un des bas côtés de cet édifice reposent, dans de longs sépulcres en pierre, et couverts de velours brodé en argent, les dépouilles mortelles de Pierre-le-Grand, de

son épouse l'impératrice Catherine, du célèbre paysan de Livonie, d'Alexis, d'Anne, d'Elizabeth, de Pierre III et de Catherine II; à l'autre côté est la tombe de Paul Ier, dernier empereur, en face du tableau représentant le portrait en pied du saint de son nom. Cette tombe est décorée comme les autres, mais avec beaucoup plus de grandeur et de magnificence. Une inscription en cuivre nous informa que ce souverain mourut le 11 mars 1801. De chaque côté de la nef étaient rangés dans le plus grand désordre des trophées militaires pris sur l'ennemi par les Russes : parmi ces trophées étaient quelques enseignes turques enlevées par le comte Orloff, ou, pour rendre justice à qui il est dû, par les amiraux anglais Greig et Dugdale, dans le célèbre combat sur le Tscheme, où toute la flotte ottomane, à l'exception

d'un seul vaisseau de guerre et de quelques galères, fut brûlée, de sorte qu'au lever du soleil son pavillon avait entièrement disparu de la surface des ondes.

La vue du haut du beffroi nous présenta un des plus beaux spectacles qui eût jamais frappé nos regards; à nos pieds coulait la Newa, et nous découvrions toute l'étendue de la ville, qui depuis le couvent des demoiselles jusqu'à l'extrémité de Galeernhoff, présente une ligne de châteaux et de superbes maisons de près de six milles anglais; en face de nous était le palais de marbre, le palais de Pierre-le-Grand, l'hermitage, le palais d'hiver, qui est rempli de statues et de colonnes, l'amirauté, son église et le dôme de l'église de marbre : on distingue de cette hauteur dans la forteresse différentes cours de prison, et des grilles de cachots dont l'aspect attriste la vue; on

en discerne aussi l'hôtel des monnaies, édifice qui nous sembla très-beau, et où l'on raffine et frappe tout l'or extrait des mines de la Sibérie.

Il existe dans la forteresse de Saint-Pétersbourg un petit bateau que l'on dit être le père de la marine russe, parce qu'il a fourni à Pierre-le-Grand les principes de l'architecture navale, qu'il a depuis étudiés avec tant de persévérance à Sardam. Ce bateau fut amené de Moskou à Saint-Pétersbourg, et déposé avec beaucoup d'éclat, en 1723, dans la citadelle, où il fut baptisé par Pierre-le-Grand du nom de *petit grand Sire*.

A notre retour de la forteresse je parcourus cette rue si célèbre, appelée *la Grande-Perspective*, ou *la Perspective de Newsky;* elle va aboutir de l'église de l'amirauté, où les principales rues de ce quartier forment une étoile, au monastère de

Saint-Alexandre-Newsky; sa longueur est environ de quatre milles, et sa largeur n'est pas tout à fait aussi considérable quecelle d'*Oxford sreet ;* elle est bordée de superbes maisons, et, ce qui flattera le plus un observateur doué d'un esprit libéral et tolérant, d'églises très-élégamment construites, et où les hommes de tous les pays ont la liberté d'adorer leur Dieu d'après le mouvement que leur inspirent leurs usages ou leur persuasion.

Là la fureur des sectes ne déshonore pas le temple du Tout-Puissant; les Grecs et les Protestans, les Romains et les Catholiques se rendent tranquillement aux places qui leur sont assignées, et se réunissent pour adresser au trône de l'Etre-Suprême les accens de leur reconnaissance, accens qui, quoique différemment exprimés, se confondent en s'élevant vers les cieux, et offrent à la divinité

l'hommage le plus flatteur, *l'harmonie de la religion.*

Le dernier empereur a porté un préjudice réel à la beauté de cette rue en détruisant ses trottoirs, et en établissant à son centre un large chemin de pied qu'il a planté de tilleuls, et défendu par une grille à hauteur d'appui. Cette idée est évidemment empruntée de la superbe allée de tilleuls que l'on voit à Berlin, et que cette ville doit au génie de Frédéric, si justement appelé *le Grand*; mais les arbres ont l'air très-mal portans, et ne fleurissent jamais faute de terre franche et d'humidité; ils n'offrent aucun dédommagement de l'atteinte que leur plantation a portée au bon goût. Si ces arbres étaient transférés ailleurs la vue serait une des plus belles de l'Europe.

La grande fourmillière de la ville, si l'on peut s'exprimer ainsi, appelée *Gos-*

tinnoï-dvor, est dans cette rue; c'est un vaste bâtiment entièrement consacré au commerce, et contenant deux étages à trois côtés inégaux, dont le plus long a neuf cents pieds : cet édifice renferme un nombre immense de boutiques et de magasins; la propreté de ces magasins, et l'adroite activité de ceux qui les tiennent ne peuvent que faire la plus grande impression sur un étranger. Les marchands, dans ce pays comme en Angleterre, sont de très-beaux hommes, très-robustes et très-vigoureux; mais l'apparence d'une barbe prodigieuse qui leur descend sur la poitrine ajoute encore à l'air imposant de leurs formes athlétiques; cette barbe, épaisse et buissonneuse, fait l'orgueil et la gloire des habitans de la Russie.

Il est plaisant de faire remarquer ici, puisque l'occasion s'en présente, que tandis que les religions du Nord et du

Levant protégeaient avec un zèle et une persévérance inouis cet ornement de la figure, la fureur monachale en avait juré la destruction dans les contrées du Midi et de l'Occident. Ce vénérable type de la sagesse prit d'abord la forme conique, puis la circulaire; il alarma ensuite la timidité du beau sexe sous *celle de moustache, se réduisit à un léger* bouquet sur la lèvre supérieure, jusqu'à l'époque enfin où la faulx monastique, poursuivant le cours de ses triomphes, fit prendre au menton de l'homme le poli de l'albâtre. La barbe des Russes jeta la terreur dans l'ame de Pierre-le-Grand; il n'osa pas *l'attaquer* : Catherine *témoigna* le désir de la voir *éclipsée*; mais ce type de la virilité demeura intact au milieu des plus brillantes conquêtes de cette souveraine, et s'il est absolument décidé que la nudité du menton soit un des caractères de la haute civilisa-

tion, je crois que le Russe ne cessera d'implorer son Saint pour qu'il le laisse vivre et mourir barbare.

Cette opinion est justifiée par l'anecdote suivante : Un gentilhomme ayant, à l'effet de gagner une gageure, offert à un Russe, l'un de ses esclaves, la liberté et deux mille livres sterling pour qu'il se privât de sa barbe, le malheureux lui répondit : « J'aimerais mieux renoncer à la vie. »

Pour en revenir aux magasins de Gostinnoï-dvor, un jeune homme se promène en long et en large devant la porte de chacune des boutiques et pousse ses instances jusqu'à l'importunité, à l'effet de déterminer les passans à entrer et acheter. La finesse, la patience et l'économie de ces traficans est vraiment étonnante : la plupart d'entr'eux ont été des rasnochiks, ou de simples colporteurs de mercerie dans les rues, et par la judicieuse obser-

vance de cette règle d'or : *Ais soin des copeks ; les roubles se sauveront d'eux-mêmes*, (1) assaisonnée de pain bis et d'un peu de *quass*, ils sont devenus marchands de modes et d'étoffes. Le soin d'acquérir et d'amasser les a mis à même d'acheter des maisons, et ils finissent par être courtiers ou agens de change, état dans lequel la plupart d'entr'eux meurent immensément riches.

La connaissance approfondie que chaque marchand russe a acquise des calculs les plus compliqués passe l'imagination ; s'il ne sait pas écrire il a recours à un petit chassis de bois contenant des rangées de pois, ou de petites boules d'ivoire enfilées dans des tringles de fer, et avec cette

---

(1) Cette maxime est tirée du Bonhomme Richard de Francklin. (*Note du Traducteur.*)

machine, qui est de la plus grande simplicité, il défierait le génie de Necker et toutes ses combinaisons financières.

C'est une maxime reçue parmi les étrangers, et cette règle ne souffre point d'exception, que les Russes sont de tous les peuples de l'univers celui qui a le moins de bonne foi ; il faudrait cependant que les honnêtes marchands de Londres, de Paris et de Vienne ne fussent pas dans l'habitude eux-mêmes de penser que la valeur des choses consiste uniquement dans ce qu'elles rapportent, pour que Mercure pût regarder les comptoirs de Gostinnoï-dvor comme les autels où fume l'encens le moins pur qu'il respire en sa qualité de dieu du commerce. Accoutumés à obtenir des richesses en détail, et à voir leurs réservoirs remplis par une filtration insensible, et non par des pluies abondantes, les Russes déploient cet esprit de supercherie

qui s'exerce dans tous les pays sous la même influence, sans renchérir sur aucun. On rapporte néanmoins de Pierre-le-Grand que lorsqu'une députation de Juifs vint solliciter de lui la permission de s'établir à Saint-Pétersbourg, il leur répondit en ces termes : « Mes bons amis, je « vous estime trop pour vous accorder « cette faveur; car mon peuple est en- « core plus rusé que vous, et vous seriez « sa dupe. »

Le Russe a deux motifs qui pourraient justifier son caractère astucieux; d'abord c'est que la nature le lui donne; il se trouve doublement esclave en ce qu'il l'est de son maître immédiat et de son empereur : la politique de ce pauvre diable le force donc de cacher avec toute la précaution possible non pas à ce dernier, car il est le père de son peuple, quoique constitutionnellement son premier maître,

mais à son seigneur, le montant de ses bénéfices ; il fait ce qui, dit-on, se pratiquait jadis dans un pays où la tyrannie subalterne n'a plus, Dieu soit loué! un seul pouce de terre où elle puisse se loger ; il n'accuse pas au juste la quantité de ses revenus pour éviter une augmentation de taxe sur ses biens. Les casuistes pourront le blâmer un instant, mais avec un peu de réflexion ils finiront par plaindre et par excuser celui dont l'industrie n'a jamais de repos, et qui n'en recueillerait aucun fruit sans un peu de dissimulation.

Je vis un jour un Russe que l'on ne pouvait distinguer des gens du peuple que par la finesse de ses habits, et qui avait acheté sa liberté quinze mille guinées : cet homme avait amassé une fortune de cent mille livres sterling. Non loin de mon hôtel résidait un autre Russe qui dans

l'espace de douze ans s'était fait, sans nuire à sa réputation, un avoir d'un million sterling.

Je suis loin de justifier les marchands russes des supercheries qu'ils emploient dans le commerce; mais plus la probité est près de la tentation, plus elle est prête à succomber; et il est peu de gens dans ce monde sur le mausolée desquels on pût placer l'inscription qui décore la tombe de Philippe Villiers-l'Isle-Adam, au musée impérial des monumens de Paris :

« *Ci-gît la Vertu triomphant de la*
« *fortune.* »

Mais gardons-nous encore une fois de croire que le marchand russe mérite plus de reproches que ses confrères des autres parties du globe! le ciel a répandu nos infirmités sur la terre avec une parfaite égalité, et je ne puis trop répéter ici que les petits stratagêmes du traficant hyperboréen

trouvent une sorte d'excuse dans les dispositions de la loi, qui, loin de lui garantir les fruits de son travail, l'expose à la rapacité de la plus infatigable oppression.

Catherine II pensait que la gloire d'un gouvernement ne consistait pas uniquement dans des triomphes militaires; alarmée de l'orage de la révolution française, sans en craindre l'influence, son plus ardent désir, son vœu le plus sincère pendant le cours d'un règne aussi long que glorieux, furent de civiliser son peuple en lui montrant les rayons éblouissans de la liberté à travers un milieu qui en adoucissait l'éclat. Son extrême sagacité lui apprit à connaître ce que Cowper a dit avec tant de grâce, « que toute espèce de gène, excepté celle que la raison impose aux humains, est un mal; qu'elle nuit aux facultés mentales, arrête leurs progrès dans la route de la science, éteint le génie de

l'invention, et fait naître dans ceux qui l'éprouvent des inclinations basses ou sordides, une intelligence étroite et indigne de la noble physionomie de l'homme. »

Cette grande souveraine fit faire, quoique d'une manière assez insensible, quelques pas à l'abolition de l'esclavage, et réprima ses abus par plusieurs réformes salutaires : le même désir enflamme le cœur du souverain *régnant*; mais les travaux d'une aussi digne entreprise sont immenses; le génie, la patience, un zèle infatigable et une philantropie héroïque ne suffiront point à celui qui se chargera d'une tâche aussi glorieuse, si *le fol orgueil des titres*, si *des préjugés héréditaires* et cet invincible penchant qui attache l'homme à sa propriété s'opposent à l'accomplissement de cette œuvre bienfaisante. Lorsque le gentilhomme russe définira ses biens par leur qualité et leur

quantité, et non par la flétrissante énumération de tant de têtes de paysans, alors et seulement alors la civilisation pourra faire des progrès rapides dans toute l'étendue de l'empire des czars.

Prétendre que la nature a condamné sans retour le Russe à l'état de barbarie est à la fois une assertion avilissante, injuste et démentie par la nature elle-même. Malgré l'oppression qui le tient courbé vers la terre, malgré la conviction où il est que sa condition ne peut jamais s'améliorer, cet esclave du Nord a souvent montré la valeur la plus intrépide dans les camps, la plus grande modération dans les succès, et la philosophie la plus résignée dans les souffrances; une philosophie, dis-je, qui eût fait honneur à un Romain. Si vous doutez que la sensibilité ait jamais régné dans le cœur des Russes, lisez ce qu'ont exprimé en leur

faveur les malheureux exilés dans les déserts de la Sibérie, et vous éprouverez vous-même les plus tendres émotions.

Quiconque observera ce peuple avec impartialité, et le jugera sans prévention, n'hésitera pas un instant à prononcer que le Russe est l'homme doué du meilleur naturel qui existe sur la terre; il endure les imprécations, le mépris et souvent les coups ou les mauvais traitemens de son supérieur sans murmurer. La vengeance, justifiée en quelque sorte par l'insulte, n'excite jamais son ressentiment; instruit par sa propre expérience des tourmens que font éprouver les cruautés auxquelles il est impossible de se soustraire, on ne le voit jamais frapper l'animal soumis à son autorité; son cheval est rarement excité par d'autres stimulans que celui de quelques paroles engageantes et gracieuses : si cet encoura-

gement ne peut suffire pour lui faire accélérer le pas, loin de le frapper, comme cela a lieu dans tous les autres pays, où les chevaux sont souvent mutilés par ceux qui les conduisent, il lui chante un air, car les Russes sont de grands chanteurs, comme nous le démontrerons ci-après; et si la musique n'a pas de charmes pour sa monture, il la prend par le raisonnement : pourquoi tant de lenteur? lui dit-il, tu sais que c'est demain phrashnik (jour de jeûne), et que tu n'auras rien à faire. » Pendant cette exhortation souvent le caprice de la bête se passe, et l'animal reprend son allure ordinaire.

Aucun être sous le ciel ne manifeste plus de gaîté que le Russe; ses chansons nationales le récréent partout où il se trouve. Dans toutes les occasions où un Allemand se mettrait à fumer pour charmer l'ennui de sa situation, un Russe se met

à chanter ; rien n'est froid autour de lui que son climat ; quand il parle c'est avec vivacité et des gestes très-animés, et quoique je doute que les Grâces voulussent danser avec lui, je doute aussi qu'on puisse le surpasser en prestesse et en agilité.

Le Russe dans ses notions religieuses n'admet aucune idée de bigoterie et d'intolérance ; il croit miséricordieusement que tous les hommes iront dans le ciel, mais cependant que les Russes auront les meilleures places. Lorsque ces enfans de la simple nature s'adressent la parole les uns aux autres, c'est toujours avec des expressions affectueuses de *mon père*, *ma mère*, *mon frère* ou *ma sœur*, suivant l'âge ou le sexe des personnes avec lesquelles ils conversent.

Ajoutons à ces qualités de l'ame l'extérieur mâle et robuste des véritables habitans de

la Russie. Pendant mon séjour dans ce pays je n'ai pas vu un seul homme qui fût boiteux, louche ou difforme, et la population entière est remarquable par la beauté de ses dents.

Les vêtemens des Russes sont simples et sans prétention; ils consistent dans une robe de drap qui descend jusqu'aux genoux, et se ferme par-devant; elle est nouée au milieu par une ceinture, à laquelle le Russe suspend sa hache et ses gants : son pantalon est ordinairement de la même étoffe que sa robe; il chausse de grosses bottes fort pesantes, ou enveloppe ses jambes de bandages, car il porte rarement des bas, et il chausse au lieu de souliers des sandales faites de gros drap et d'écorce de hêtre ou de tilleul; ses cheveux sont toujours coupés en rond.

Le costume des femmes du commun

ne m'a pas paru différer beaucoup de celui des femmes de la même classe en Angleterre ; il consistait dans une tunique d'une couleur en général très-apparente, et qui laisse voir les manches de la chemise. Les laitières paraissaient très-bien dans cet ajustement, et la manière adroite dont elles portent une espèce d'arbalète aux extrémités de laquelle sont suspendus de petits seaux couverts d'écorce de bouleau nattée, leur donnait un air très-gracieux. Lorsque les femmes d'artisans sortent elles couvrent ordinairement l'extrémité de leur bonnet d'un mouchoir de soie qui retombe en arrière ; cette coiffure est celle qu'elles affectionnent le plus.

Quant au caractère du Russe, ce qu'il a de bon, je le répète, il ne le doit qu'à lui-même, et ses défauts lui viennent d'autrui, mais ils sont peu nombreux. Esclave de son maître, il fait partie de son domaine;

privé de tous les bienfaits de l'éducation, victime de la plus odieuse cupidité, il n'a pas même le droit de choisir l'endroit qui convient à son genre d'industrie pour l'y exercer ; il ne peut s'éloigner que sur la plus humiliante des permissions, et est obligé à son retour de mettre aux pieds de son seigneur le fruit de son industrie ; contraint de renoncer aux avantages même dont jouissent les animaux, au droit imprescriptible de choisir une compagne, il est forcé d'épouser l'objet qui lui est indiqué, et à l'époque qui lui est fixée.

CHAPITRE XII.

Gens de pied; comme ils sont considérés. — Echafaudage de la nouvelle église du Kasan. — Industrie des Russes pris dans la classe du peuple. — Place du marché. — Supplice du knout. — Famille impériale. — Amirauté. — Cronstadt.

Comme j'ai donné la description de ce centre du négoce, Gostinnoï-dvor, je ne dois pas omettre de dire ici que dans la partie qui conduit à l'amirauté un anglais du nom d'*Owens* fait un commerce prodigieux, principalement en objets de fabriques anglaises : sa maison, qui est magnifique, a vingt-cinq pièces de file remplies des plus belles marchandises qu'il soit permis de voir; chaque pièce

fait un magasin séparé : cette galerie de boutiques, où l'on vend des livres, de la musique, des bijoux, des modes et une foule d'autres marchandises, offre une promenade très-agréable. On assure que son propriétaire fait souvent en un seul jour mille livres sterling de recette ; ses magasins sont perpétuellement fréquentés par tout ce qu'il y a de plus distingué dans Saint-Pétersbourg.

J'ai rarement vu un homme au-dessus du bas peuple aller à pied dans les rues de cette ville ; il n'est pas jusqu'au tailleur qui ne se serve de son droska pour aller prendre la mesure d'un habit ; nombre d'officiers même montent sur leurs chevaux pour aller assister à la parade : cette singularité provient sans doute de l'extrême étendue de la ville, et de la distance qui existe souvent entre un lieu et un autre. Si l'on voit un particulier se promener à

pied on le regarde aussitôt comme un Anglais qui veut examiner la ville; protégé par cette considération et par cette considération seule, il reçoit toutes sortes de marques de civilités ; il en recevrait même d'un noble de sa connaissance, qui passerait au grand galop dans sa voiture à quatre chevaux. L'Anglais est le seul étranger qui puisse, avec quelque sûreté pour sa propre dignité, parcourir à pied les quartiers de Saint-Pétersbourg, et en considerer les édifices.

Au moment où je me promenais sur le trottoir de la grande perspective je m'aperçus que tous les passans, *quelque pressés qu'ils pussent être*, s'arrêtaient devant une église à droite, un peu au-dessous des boutiques dont je viens de parler, ôtaient leur chapeau, portaient la main à leur front, se touchaient les deux côtés de la poitrine, et continuaient leur chemin-

Cette église est celle de la mère de Dieu, du *Kasan*, qui, quoique un édifice ordinaire, est un des temples de la religion grecque les plus fréquentés, à raison de ce qu'il contient l'image en pierre de la Vierge Marie : c'est là que dans toutes les occasions publiques l'empereur et la cour assistent en grande pompe à la célébration du service divin. Derrière ce monument était un échafaud dressé pour l'établissement d'une superbe église métropolitaine à la place de celle que je viens de nommer.

Ce bâtiment, destiné à retentir des louanges du Seigneur, surpassera par son étendue et sa magnificence les plus vastes édifices de la capitale ; et si j'en juge par le dessin il ne sera pas inférieur à notre Saint-Paul de Londres : l'empereur a accordé une somme considérable pour sa construction. Tous les ustensiles sacrés

seront enrichis de diamans ; le tabernacle même sera orné de pierres précieuses. L'échafaud de ce monument colossal est immense ; il suffirait pour donner une idée du génie et de l'infatigable persévérance des Russes : la plupart des maçons et des couvreurs employés à la construction du nouveau kasan, ainsi que ceux que l'on voit travailler dans les autres parties de la ville, sont des paysans.

La hache constitue en Russie tous les instrumens d'un charpentier ; c'est avec cet outil qu'il fait tous les travaux de son état. On ne peut se former une idée du jugement et de la perspicacité de ces *villageois*, ni s'empêcher de convenir, en voyant le fini et le gracieux des ouvrages qui sortent de leurs mains, que les gens les plus industrieux ne peuvent surpasser leur adresse et leur talent pour l'imitation.

Comme je contemplais le nouveau kasan,

dont les fondemens sont déjà élevés au-dessus de terre, je vis toutes les têtes se découvrir autour de moi en l'honneur de l'impératrice douairière et de ses charmantes filles les grandes-duchesses, qui passaient avec leur suite dans deux voitures de couleur olive foncée, à quatre chevaux et deux laquais en livrée de la même couleur que l'équipage, avec des capotes rouges, de grands chapeaux retroussés et des bottes à la militaire : ces voitures étaient tout unies, et portaient seulement sur leurs panneaux un *E* majuscule et l'aigle noir.

La présente impératrice douairière, quoiqu'ayant passé le méridien de la beauté, porte encore sur sa physionomie des traces qui annoncent combien elle avait été avantagée par la nature ; elle a un fort beau teint, la figure pleine, les yeux d'un brun clair, remplis de dou-

ceur et d'expression, un peu trop de corpulence, mais beaucoup de majesté dans la taille et le maintien; ses manières sont affables, engageantes et gracieuses. Cette princesse partage ses occupations entre l'éducation des jeunes rejetons de la famille royale, la surveillance et l'encouragement des différentes institutions bienfaisantes, et une judicieuse application aux beaux-arts. Ce dernier penchant en a fait une excellente graveur en médailles.

J'ai vu des matrices d'or ciselées de sa main qui feraient honneur au plus habile artiste; ses ouvrages à l'aiguille sont aussi remplis de grâce, et j'ai examiné de ses broderies qui surpassent en mérite le travail le plus distingué.

L'empereur régnant est âgé d'environ ving-neuf ans; il a la figure pleine, les cheveux blonds et le teint peu animé; ses yeux bleus expriment la douceur, qui est un des traits dominans de son carac-

tère ; sa taille est haute et bien proportionnée ; son maintien annonce beaucoup d'obligeance et de dignité en même tems : il montre une grande activité et un grand zèle dans l'exercice de ses devoirs, mais il est l'ennemi de l'ostentation et de l'éclat ; il se distingue surtout par la prudence et l'humanité, qualités qui ne peuvent manquer de rendre un empire florissant et un peuple heureux : son éloignement pour la magnificence et l'apparat est porté à un tel point, qu'on le rencontre parcourant les rues avec un simple manteau d'ordonnance sur un droska, et c'est ainsi qu'on le voit souvent venir au secours des besoins de l'indigent : son désir est que s'il vient à être reconnu dans cet état d'*incognito* personne ne se découvre à son passage. Je l'ai vu plusieurs fois passer dans une voiture fort ordinaire, de couleur olive foncée, à quatre chevaux, conduite par un

cocher à longue barbe et un petit postillon; derrière cette voiture était un seul laquais.

Les soldats sont toujours sur le qui vive pour avertir à tems la garde de son approche; sans cette précaution il serait impossible, au milieu de la foule d'équipages qui obstruent les rues de Saint-Pétersbourg, de lui rendre les honneurs dus à son rang. L'empereur est très-attaché aux Anglais, dont un grand nombre est venu s'établir dans ses états, et ont formé sous les auspices du gouvernement une espèce de colonie. On lui a souvent entendu dire que l'homme à la portée duquel le ciel avait placé le plus de moyens pour se rendre la vie heureuse était dans son opinion un gentilhomme anglais établi à la campagne.

Quoique l'empereur n'ait jamais été en Angleterre il connaît parfaitement le caractère, les mœurs et la langue de ce

pays. Catherine a fait élever avec ce prince un anglais, qui a été le compagnon des jeux de son enfance. Les incidens du premier âge, si chers aux ames généreuses, ont laissé les plus profondes impressions dans le cœur d'Alexandre, et quoique le tems ait mis une distance incommensurable entre lui et celui avec lequel il est lié depuis le berceau, il n'a jamais cessé de l'honorer des plus gracieuses attentions, et ne s'est enfin montré empereur avec lui que par les généreuses marques de son amitié.

Nous verrons par la suite combien ce prince est aimé de son peuple, et à quel titre il mérite cette affection. Les Russes qui ont été gouvernés par des souverains étrangers ont vu avec attendrissement un prince né en Russie. L'impératrice partage cet attachement ; sa physionomie est remplie de douceur et d'ex-

pression; sa taille, légère et élégante, a la hauteur ordinaire de celle de son sexe; elle joint à un esprit cultivé les manières les plus aimables et les plus engageantes: cette souveraine est sœur de la reine de Suède, qui, si l'on doit s'en rapporter au ciseau de Sergell, est elle-même un modèle de beauté.

L'empereur et l'impératrice n'ont pas d'enfans; ils ont été unis à un âge extrêmement précoce, d'après le vœu de Catherine, qui avant de mourir voulait voir le plus grand nombre possible de ses descendans destinés à occuper le trône. Les deux grandes-duchesses font honneur aux soins que leur auguste mère l'impératrice douairière a pris pour les élever : la plus jeune a été mariée au prince de Saxe-Weimar pendant mon séjour dans la capitale; et comme la cérémonie de leur hyménée pourra donner un aperçu des mœurs

et des usages de la Russie, j'en donnerai ci-après la description lorsque j'aurai terminé celle de Saint-Pétersbourg.

De l'extrémité de la grande perspective je me rendis au monastère de Saint-Alexandre-Newski, à l'extrémité de la partie orientale de la ville: il y avait dans les rues plusieurs charrettes arrêtées et remplies de pois en cosses, avec leurs racines et leurs tiges telles qu'elles avaient été arrachées des jardins; les pauvres gens les achetaient dans cet état pour eux et pour leurs bestiaux, et ils mangeaient eux-mêmes ce légume avec les cosses et les tiges, comme si c'eût été un mets exquis.

Le monastère occupe un grand espace de terrain; il est entouré d'eau, et consiste dans une magnifique église surmontée d'une coupole en cuivre, une chapelle, des cellules, des réfectoires, une pièce pouvant servir de dortoir à soixante moines,

et un séminaire ; c'est la demeure de l'archevêque métropolitain.

L'église, qui est d'un style très-élégant, renferme la châsse de saint Alexandre-Newski, patron tutélaire de la Russie et l'un de ses souverains, qui monta sur le trône pour avoir courageusement repoussé les Suédois ou les Finlandais sur les bords de la Newa. Ce monument, ainsi que les trophées militaires dont il est orné, les colonnes du dais sous lequel il est placé, et le dais lui-même sont d'argent massif ouvré, et de la première mine de ce métal découverte en Russie. La statue en pied de Catherine II, dont l'exécution est très-belle, forme un des pilastres qui marquent l'espace réservé dans l'église à la famille royale : rien n'égale le goût et la magnificence de l'autel, du tabernacle et des ornemens.

Les bâtimens sont entourés de cloîtres

fermés presque entièrement de doubles croisées, telles qu'il y en a dans toutes les bonnes maisons pour préserver de l'extrême rigueur du froid. Les différentes parties de ce monastère m'ont semblé très-proprement tenues : la demeure de l'archevêque a aussi une très-belle apparence. Attiré par les sons de plusieurs basses-tailles, je m'approchai de la chapelle, où des moines chantaient l'office : leur habillement était singulièrement lugubre; ils portaient un chapeau à forme très-élevée, couvert d'un voile noir qui leur tombait sur les épaules; leur longue mante, qui descend jusqu'aux talons, était de drap noir doublé d'une étoffe d'un bleu sombre; chacun de ces moines portait une barbe fort longue et un rosaire brun ou un chapelet noir. J'aperçus en traversant le cimetière plusieurs tombes rangées de la même manière que celles de Londres.

Les Russes enterrent leurs morts dans les faubourgs. La dernière impératrice défendit toute espèce de convoi dans le jour: elle pensait que la tristesse de ce spectacle devait autant que possible se renfermer dans la famille du mort, et je présume que l'*ukase* qui règle cette cérémonie funèbre est encore en vigueur, car je n'ai vu passer aucun enterrement dans Saint-Pétersbeurg pendant tout le tems que j'y ai séjourné.

Le lecteur ne sera pas fâché de connaître les stances suivantes, qui forment une partie de l'hymne récité avant l'inhumation des corps.

« Qu'est-ce que la vie? Une fleur, une
« ombre, la vapeur ou la rosée du matin.
« Approchez, et contemplez cette fosse:
« où sont maintenant ces formes enchan-
« teresses? que sont devenues la fraîcheur
« et la beauté de ce teint de roses?

« N'attachons donc aucun prix à des

« biens aussi périssables; songeons à ac-
« quérir ceux qui nous mériteront un
« bonheur éternel. »

Les Russes, s'entend ceux du bas peuple, sont superstitieux : lors de la cérémonie de la bénédiction des eaux de la Newa dans l'hiver une femme supplia un prêtre d'y plonger son enfant nouvellement né : le prêtre y consentit; mais en immergeant ce petit malheureux ses doigts devinrent tellement engourdis par le froid, qu'il le laissa échapper sous la glace sans aucun espoir de le recouvrer. La mère s'écria avec un sourire de joie : « Il est allé au ciel ! »

J'ai vu dans une des églises de Saint-Pétersbourg une femme faire pénitence pour le crime suivant : dès les premiers mois de son mariage elle avait été infidelle à son mari, qu'elle entretenait constamment dans un état d'ivresse ; un jour qu'elle s'abandonnait sans réserve à toute la vivacité

de sa criminelle passion, son mari entra dans sa chambre dans un état parfait de sobriété, et la surprit entre les bras de son amant, qu'il poignarda. Les lois d'Angleterre eussent protégé ce malheureux époux; mais celles de la Russie le condamnèrent au knout et à l'exil en Sibérie. Sa femme, qui était la cause de cette funeste catastrophe, reçut de son prêtre l'ordre de se prosterner six cents fois pendant deux années consécutives devant l'image de la Vierge; ce qu'elle fit avec la plus grande ponctualité. D'après les statuts de la Russie, lorsqu'un époux est d'un caractère violent et tyrannique sa femme peut commettre l'adultère avec impunité.

Les Russes sont fanatiquement attachés aux pierres, au bois, à la brique et au plâtre même de leurs églises; mais malgré cet enthousiasme religieux leurs prêtres sont encore plus mal payés que les mi-

nistres anglais ; ils sacrifieraient leur vie à leurs Saints, et laissent mourir de faim leurs curés.

En poursuivant mes pas jusqu'au bout de la grande perspective je me trouvai dans le marché, et vis près de cette place des échelles, instrumens de supplice, auxquelles on attache les criminels qui reçoivent le châtiment du *knout*, supplice affreux que le caractère compatissant de l'empereur actuel ne permet d'infliger que pour les délits du genre le plus atroce. Le dernier homme qui en périt avait pénétré à une heure de la nuit très-avancée dans la chaumière d'une famille composée de six personnes qu'il avait inhumainement assassinées à coups de hache. Un acte de barbarie aussi féroce et aussi étranger au caractère des Russes ne manqua pas d'exciter la plus grande horreur : le meurtrier, après avoir été légalement condamné,

passa deux fois par le knout, et à la seconde il succomba sous plusieurs coups de cette lanière de cuir adroitement appliqués sur ses reins, qui furent tailladés : on releva ce misérable, et on lui mutila avec des tenailles la membrane qui sépare les deux narines ; mais ce dernier supplice n'ajouta rien à ses souffrances, car alors il cessait, dit-on, de respirer.

Comme je passais sur le pont-levis du canal Ligova, le lit de ce fleuve me parut presque entièrement obstrué par des barques d'une prodigieuse grandeur, chargées de monceaux de bois destinés à l'usage des cheminées : ce combustible avec le loyer et le pain constitue la partie la plus dispendieuse de l'entretien d'une maison à Saint-Pétersbourg, où toutes les autres denrées se vendent à un prix fort modéré.

Ces barques, dans lesquelles se charrient

le bois et le charbon tirés du voisinage des rivières ou du lac de Ladoga, sont déchirées et vendues pour être employées à la construction des maisons d'indigens, ou pour être brûlées ; elles déparent infiniment la beauté des canaux, qui font l'ornement de la capitale, et dont malheureusement les eaux, comme celles de la Seine, n'ont pour *dryades* que des buandières. La plupart de ces espèces de lacs ont des quais en granit bordés des deux côtés d'une belle grille en fer. Ces intersections aquatiques établissent beaucoup de ressemblance entre Saint-Pétersbourg et Venise.

La seconde fois que j'allai voir la grande perspective je fis un tour dans la partie de ce quartier que l'on nomme *Yœmskoï*, et qui correspond à notre *Long-Acre* de Londres, où il se trouve une longue file de boutiques de carrossiers : c'est là que l'on

peut se procurer à bon compte des droskas, des calèches, des carrosses et des traîneaux dont la plupart sont très-proprement faits, d'autres très-pesans, et tous en général peu solides. Cependant ceux qui les établissent ne cherchent pas à tromper ; ils emploient les meilleurs matériaux qu'ils peuvent se procurer dans le pays, et ne font payer que cinq cents roubles ce qui en coûterait mille en Angleterre : ces dépôts ou ces remises, parmi lesquelles se trouve celle d'un carrossier anglais, forment par excellence l'endroit où un étranger doit acheter une voiture avant de quitter la Russie.

J'aperçus des deux côtés des rues par lesquelles je passais différens trépieds ou guéridons gardés par de vénérables vieillards à longues barbes : les plateaux de ces guéridons étaient chargés de *piroghi* ou petits pâtés, d'œufs et de concombres salés,

dont les Russes paraissent très-friands. Je ne parlerai pas de la manière avec laquelle les mets sont apprêtés; l'estomac de ces habitans du Nord n'est ni délicat ni sensuel; on en jugera par cette esquisse de leurs dìners.

A trois heures précises on dresse dans le salon une table servie de viandes bouillies, de saucisses marinées, salées et fumées, de bière, de beurre, de pain et de liqueurs. Ce repas n'est, comme dans le Danemarck, que l'avant-coureur du dîner, que l'on met sur table dans l'ordre suivant : du poisson accommodé à l'huile, et qui est ordinairement un esturgeon, suivi de la soupe, d'un nombre d'entrées considérable, d'une foule de plats de rôti, parmi lesquels on distingue du bœuf de l'Ukraine, et d'une quantité prodigieuse de légumes; vient ensuite la pâtisserie, à laquelle succède le dessert, qui se compose de très-beaux me-

lons et de fruits d'espalier très-gros, mais sans aucune saveur, parce qu'ils ne sont pas parvenus à leur maturité. La table est couverte d'une grande diversité de vins et d'excellente bière. Le maître de la maison ou le chef d'office découpe les viandes, et sert les convives à la ronde. Ce qui me faisait le plus de plaisir à ce dîner était un grand vase rempli de glace brisée en petits morceaux avec lesquels chacun rafraîchit le vin ou la bière.

Toutes les maisons russes ont deux celliers; l'un tenu chaudement pendant l'hiver, et l'autre rempli de glace pendant l'été. La soupe, le café, le chocolat sont souvent servis à la glace.

Un jour que je me trouvais placé à côté d'une charmante dame née en Russie de *parens allemands*, elle me demanda dans ma langue, qu'elle possédait à la perfection, la salière, et me dit lorsque je la lui

présentai : Ne manquez jamais de rire toutes les fois que vous offrirez du sel ; c'est une coutume superstitieuse de la Russie. Le sourire dans ce pays est regardé comme un charme contre le poison.

Après quelques rasades de vins délicieux, parmi lesquels se distingue le champagne; les maîtres de la maison se lèvent de table, et la compagnie passe dans le salon pour prendre le café.

L'hospitalité de ce pays surpasse celle de toutes les autres contrées : lorsqu'un étranger est introduit dans une maison on lui fait part des jours de la semaine auxquels on reçoit ses amis, et on le prie d'être du nombre : cette invitation franche et sincère est rarement répétée ; les façons et le cérémonial sont absolument ignorés en Russie.

Derrière la porte de *Gostinnoï* sont les marchés aux fruits et au gibier : le premier

de ces marchés étale aux yeux des passans des framboises, des raisins de Corinthe, des pêches, des melons, qui sont tous d'un prix exorbitant, même en n'en payant, suivant l'usage, que la moitié de celui demandé. Le second présentait en grande abondance des passereaux et des faucons. On voyait dans cette place une Sainte favorite suspendue à une poutre, et devant laquelle brûlait un cierge.

En sortant de ces différentes places j'allai voir la banque, qui fixa singulièrement mon attention : c'est un vaste et superbe bâtiment de briques enduites de plâtre, consistant en une façade et deux ailes de bâtiment séparées par une très-belle grille en fer : le voisinage de cette banque n'est rempli que de kabacs et de maisons publiques, où l'on apprête à manger, et où l'on vend de la bière et de l'eau-de-vie.

De l'extrémité de la grande perspective

on découvre encore l'église de l'amirauté, ainsi que l'aiguille élevée de son clocher, plaquée en or de ducat, et surmontée d'une girouette en forme de vaisseau. Peu différente de ces femmes hautaines qui rougissent de leur origine et de leur parenté, cette église semble élever dédaigneusement son front au-dessus d'une longue file de bâtimens qui constituent l'amirauté, et qui défigurent cette partie de la capitale.

Le tems a démontré que Pierre-le-Grand avait fait sagement de choisir la situation où se trouve Saint-Pétersbourg; le peu de largeur de la Newa est une barrière insurmontable pour les flottes suédoises; et les eaux limpides de cette rivière, qui parcourent les différens quartiers de la capitale, en font une ville très-salubre. J'avouerai cependant que d'après la facilité que présente pour la construction des vaisseaux Cronstadt, île imprenable située à l'embouchure de la Newa

dans le golfe de Finlande, et qui forme le grand arsenal de la Russie, il n'a pas fait preuve de jugement en établissant une amirauté à Saint-Pétersbourg; les eaux y ont si peu de profondeur que toutes les fois qu'il est question de lancer un vaisseau on est obligé de le transporter à Cronstadt sur des chameaux.

Le lecteur jugera des peines et des dépenses que coûte un pareil transport quand il saura que j'ai vu une de ces machines immenses supportée par plus d'un millier d'étais en bois dans une prairie située à un mille de toute espèce d'endroit navigable. Ma surprise n'eût pas été plus grande si j'eusse vu un vaisseau de 74 sur le faîte du palais de Saint-James. Lorsqu'il s'agit de transporter un vaisseau à Cronstadt on coupe sa carène en deux parties, que l'on charge sur des chameaux; arrivé à sa destina-

tion on lui fait prendre la courbure nécessaire en chargeant de poids très-considérables les côtés de chaque section de ce navire, et en faisant différentes ouvertures dans ces parties latérales, puis on réunit les deux moitiés avec des câbles, opération digne d'une race de géans. Au moment où l'on faisait mouvoir cette masse colossale il m'a semblé voir le corps de Gulliver chargé de Lilliputiens; mais la réflexion me vint en même tems, que si l'homme semble perdre de sa stature à côté des ouvrages de ce genre, son ame s'agrandit et s'élève avec ses propres travaux.

L'amirauté est un carré oblong, dont le côté qui regarde la Newa est ouvert; celui qui donne sur la ville est défendu par des remparts en terre, de la grosse artillerie, et par des ponts-levis : les magasins m'ont paru très-bien disposés.

On ne revient pas de la prodigalité et du gaspillage qui règne dans cet arsenal, à raison de ce que les charpentiers se servent de la hache au lieu de la scie pour couper le bois : les copeaux forment les profits des ouvriers ; mais le Gouvernement économiserait une quantité considérable de très-beau bois de construction s'il donnait un équivalent de ce *bénéfice*, et insistait sur l'emploi d'un autre instrument que la hache.

Il y a plusieurs officiers anglais employés au service maritime de l'empereur. Paul Ier fit au célèbre américain Paul Jones des ouvertures pour l'inviter à prendre le commandement de l'un de ses vaisseaux ; mais aussitôt que les officiers anglais en furent instruits ils envoyèrent tous leur démission à ce souverain.

CHAPTRE XIII.

Mesure de précaution. — Maison de Pierre-le-Grand. — Singulière anecdote. — Police extraordinaire. — Cour judiciaire anglaise. — Cloches importunes. — Fruitières. — Glaces. — Musicien dans l'affliction. — Théâtre impérial. — — Grands du Nord.

Je regrettai beaucoup d'avoir chargé par eau à Stockholm pour Saint-Pétersbourg une malle contenant des livres et d'autres objets, qui, d'après ce qu'on m'avait assuré, devaient arriver dans cette dernière ville avant moi, et que cependant je n'ai reçus qu'au moment de mon départ. Je recommanderai à tout voyageur d'éviter ce mode de transport, non-seulement à

raison de l'incertitude qui accompagne toujours un paquebot suédois pendant un pareil voyage, mais encore à cause de la difficulté que l'on éprouve à obtenir ses effets lorsqu'ils vous parviennent de cette manière. Une fois qu'ils sont à la douane de Saint-Pétersbourg, s'ils consistent dans des livres, il faut qu'ils passent à la censure, et que le propriétaire paie un droit de trente pour cent de leur valeur.

La maison, ou plutôt la chaumière, dans laquelle résida Pierre-le-Grand pendant la fondation de Saint-Pétersbourg, qui ne remonte guère à plus d'un siècle, est située à la gauche du pont de l'empereur sur le chemin de la forteresse. Ce petit bâtiment, pour lequel les Russes ont la plus grande vénération, a été couvert d'arcades en briques par la dernière impératrice, qui a voulu le protéger contre les ravages du tems. Les pièces dont cette maison se com-

pose sont an nombre de trois, toutes au rez-de-chaussée, et très-basses. Ce fut dans cette chaumière que se passa la scène piquante dont nous allons rendre compte.

Le patron d'un vaisseau hollandais, ayant appris que l'on construisait la ville de Saint-Pétersbourg, et que l'empereur donnait le plus grand encouragement à la navigation et au commerce, résolut de tenter fortune dans cette ville, et s'y rendit avec le premier vaisseau marchand qui eût jamais vogué sur la Newa: il était porteur d'une lettre de recommandation, par laquelle un de ses amis priait le commandant du port de s'employer pour lui procurer une cargaison. Pierre-le-Grand travaillait comme un simple ouvrier lorsque le navire passa devant le chantier de l'amirauté, et il fut salué de deux ou trois coups de canon de très-petit calibre par le Hollandais. Cette salve

lui fit beaucoup de plaisir, et aussitôt qu'il eut été informé du projet de ce Hollandais, la fantaisie lui prit de s'en amuser; il ordonna en conséquence au commandant du port de l'aller trouver à l'instant où il mettrait pied à terre, et de le lui amener comme à un simple marchand nouvellement établi, et dont il voulait jouer le personnage.

Pour faire réussir ce stratagême, Pierre se rendit à sa chaumière avec l'impératrice, qui, à l'effet de servir le projet du czar, se revêtit d'un ajustement fort simple, et tel qu'en devait porter la femme d'un marchand. Le Hollandais fut introduit près de l'empereur, qui le reçut avec beaucoup d'affabilité. Pierre-le-Grand le fit asseoir; ils déjeûnèrent ensemble avec une tranche de jambon, et fumèrent chacun leur pipe. Le patron, qui avait promené ses regards autour de la chambre

où ils étaient, commença à croire qu'un homme aussi mal logé ne pourrait jamais lui être d'aucun service. L'impératrice entra dans ce moment; le Hollandais la salua en lui annonçant qu'il lui avait apporté un fromage d'une bien meilleure qualité que ceux dont elle avait goûté jusqu'alors. Catherine le remercia en affectant les manières les plus empruntées.

Le Hollandais, auquel la physionomie et la tournure de l'impératrice plaisaient beaucoup, tira de dessous son habit une pièce de toile, et la pria de l'accepter pour se faire des chemises. Oh! oh! s'écria l'empereur en ôtant sa pipe de sa bouche, « Catherine, tu vas maintenant être aussi « belle et aussi fière qu'une impératrice; « il faut avouer que tu joues de bonheur, « car de ta vie tu n'as porté de linge « comme celui-là. » L'étranger là-dessus lui demanda un baiser, qu'elle lui accorda avec la plus noble réserve.

Dans ce moment le prince Menzikoff, ministre favori de Pierre-le-Grand, qui le représentait dans toutes les affaires d'une grande importance, entra revêtu des cordons de tous ses ordres, et resta devant l'empereur la tête découverte. Le Hollandais commença à éprouver la plus grande surprise; mais Pierre invita d'un coup d'œil le prince à se retirer. « Vous « me paraissez avoir de belles connaissances, lui dit le Hollandais. » Oui, reprit Pierre-le-Grand, et vous pouvez vous en procurer comme moi si vous restez seulement dix jours dans ce pays. On ne manque pas de ces gentilshommes comme celui que vous venez de voir, qui sont noyés de dettes, et qui empruntent de l'argent du premier venu; ils ont tant fait qu'ils sont parvenus à me relancer ici. Défiez-vous de ce monde-là; résistez à leurs importunités, quelque séduisantes qu'elles puissent être, et ne

vous laissez pas éblouir par les cordons de toutes les couleurs dont ces messieurs sont chamarrés.

Cette explication mit un peu plus à son aise l'étranger, qui but et fuma de nouveau fort joyeusement, et traita avec l'empereur pour une cargaison. A peine les conditions du marché étaient-elles arrêtées que l'officier commandant de la garde qui venait d'être relevée entra pour recevoir les ordres de Pierre-le-Grand, se tint la tête nue devant lui, et le traita de *sa majesté*. Le Hollandais se leva aussitôt de sa chaise, se jeta aux pieds de l'empereur et de l'impératrice, et implora son pardon des libertés qu'il avait prises.

Pierre-le-Grand, à qui cette scène faisait beaucoup de plaisir, et qui riait de tout son cœur, releva le suppliant, et après lui avoir permis de baiser la main de l'impératrice, il lui fit présent de quinze cents

roubles, lui donna une forte cargaison, et décréta que son bâtiment aurait la liberté d'entrer en exemption de droits dans tous les ports de la Russie tant qu'il serait en état de naviguer. Cette permission fit la fortune du Hollandais.

A droite de la chaumière est un bateau construit par Pierre-le-Grand; il ressemble à un grand bac de rivière, et fait honneur au talent de ce prince.

Le soir, comme nous retournions à Saint-Pétersbourg, nous aperçûmes que les gardes de nuit étaient déjà en faction, et nous rencontrâmes le chef de la police sur un droska attelé de deux chevaux qui couraient au galop; il était suivi de deux inspecteurs à cheval, vêtus en habit de drap vert tendre et armés de sabres : ils allaient faire le tour de la ville pour s'assurer que l'ordre régnait partout, et que les gardes nocturnes, qui s'élèvent au nombre

de cinq cents, étaient à leurs postes respectifs. Un instant après nous vîmes passer une patrouille de cosaques à cheval.

Il n'*est* pas de ville où le calme soit mieux assuré; chacun de ses quartiers a son officier principal, qui avec ses subordonnés maintient pendant la nuit la capitale dans une sécurité qui ne peut manquer d'exciter la surprise de tous les étrangers, et surtout des Anglais.

La ville de Londres et son voisinage seraient beaucoup plus tranquilles si la police en Angleterre était plus prompte, plus énergique et plus étendue : nous sommes à cet égard au-dessous de la plupart des autres nations. En vain l'on m'objectera que la liberté civile est incompatible avec un frein aussi salutaire; la liberté d'un pays est-elle compromise parce que les voleurs et les assassins cessent d'être libres? Est-ce pour

la conservation de nos priviléges qu'une foule de gardes surannés, armés en tête de bonnets de coton, et tenant à la main une crécelle, instrument d'une seconde enfance, sont chargés de veiller avec leurs lanternes et leurs bâtons à la sûreté de la ville la plus peuplée et la plus opulente de l'univers?

Les rues de *Saint-Pétersbourg ne sont infestées ni de jour ni de nuit* par les femmes de mauvaise vie; ces femmes demeurent dans un quartier séparé; quelques-unes d'entr'elles sont Polonaises, et par conséquent jolies; d'autres Allemandes; mais la plus grande partie de ces belles de nuit viennent de la Finlande *supérieure*. S'il est vrai, comme l'attestent les registres du juge de paix, M. *Colquhoun*, que le nombre des courtisanes s'élève dans la ville de Londres à cinquante *mille*, je ne crois pas qu'il soit de plus de *dix mille* à Saint-Pétersbourg.

Un matin mes yeux furent frappés d'un spectacle assez singulier ; je vis un grand nombre de femmes fort bien mises, attachées deux à deux par des cordes, et portant des cartons remplis de hardes ; chaque couple de ces femmes était accompagné d'un officier de police, et elles se rendaient toutes d'une manière très-décente et fort tranquille aux moulins à coton de l'empereur, qui sont des maisons de correction industrielles pour les créatures de ce genre : aucune d'elles n'avait l'air attristé ; aucun murmure ne s'échappait de leur bouche, tant la soumission aux lois a d'empire sur les esprits dans ce pays.

J'appris qu'un homme avait été maltraité chez l'une de ces nymphes d'Idalie, et que l'affaire ayant été soumise à l'empereur, sa majesté avait ordonné que trois cents d'entr'elles seraient enfermées pendant quelques mois dans les demeures dont

nous venons de parler. Je ne sais si la liste en avait été formée par ballotage, ou si elles avaient été prises en masse ; ce qu'il y a de présumable c'est qu'elles avaient été interrogées et jugées par le tribunal de police.

Ce serait peut-être ici le cas de parler des lois de la Russie ; mais elles sont encore dans un trop grand état d'imperfection. L'empereur connaît leurs défectuosités, et il a le projet d'accorder à son empire, sous le plus court délai possible, le bienfait d'un nouveau code. Le plan élémentaire d'une législation que Catherine soumit avec une pompe et une solennité si imposantes aux députés de toutes les parties de ses états, depuis la Laponie jusqu'à la mer Caspienne, et depuis la Baltique jusqu'à la grande mer de la Chine ; ce plan, dis-je, qui avait obtenu l'hommage du grand Frédéric, et celui

d'un homme qu'elle estimait encore plus, Voltaire, n'a pas été exécuté jusqu'à ce jour.

A l'assemblée de ces députés deux représentans samoïedes furent invités par l'impératrice à indiquer les réglemens législatifs qu'ils croiraient les plus convenables à leur nation: « Nos lois, reprit l'un d'eux, sont en petit nombre; mais nous n'en avons pas besoin de nouvelles. » Comment, s'écria l'impératrice, est-ce qu'il ne se commet jamais parmi vous de vol, de meurtre ni d'adultère? « Ces crimes ne nous sont pas inconnus, reprit le député, et nous punissons de mort celui qui ôte la vie à son semblable. » Mais encore quels sont les châtimens attachés au vol et à l'adultère? poursuivit Catherine en l'interrompant. Quoi! reprit le samoïede, est-ce qu'ils ne sont pas assez punis quand ils sont découverts? »

Plusieurs événemens ont concouru à empêcher l'exécution du plan de Catherine II; et les lois de la Russie dans leur état actuel seraient très-oppressives si le dernier des sujets de cet empire n'avait pas le droit d'appeler des résolutions judiciaires à la décision suprême de l'empereur.

Le départ de plusieurs personnes de l'hôtel que j'habitais me mit à même de changer d'appartement et d'en prendre un plus agréablement situé : la pièce principale était séparée *à la russe* par un paravent derrière lequel on avait placé mon lit; la croisée donnait sur le canal *Moïka*, où tous les matins j'étais assommé du bruit des cloches, et sur le soir du charivari que faisaient les bateliers avec leurs instrumens de musique. J'ai jusqu'ici oublié de parler de l'incommodité des cloches des églises grecques; ce sont les plus bruyantes qui aient jamais étourdi

mes oreilles; celles d'une de ces églises voisines de la maison où j'avais un appartement m'enlevait tous les matins la petite portion de sommeil que des légions de mouches m'avaient laissée.

Rien n'est plus fatiguant pour un étranger qu'une de ces sonneries en gros bourdon, qui durent des heures entières. Les cloches à Saint-Pétersbourg sont attachées à la file les unes des autres comme des chevaux que l'on mène en foire, et en tirant une corde on les met toutes en branle; pendant ce tems-là un homme qui frappe sur une d'elles avec un coin de fer opère le plus assourdissant des carillons. Les Saints russes peuvent être fort épris d'une aussi bruyante symphonie; mais il m'est arrivé souvent de désirer qu'elle n'eût frappé que leurs oreilles. Je parlerai ci-après de la musique des Russes, en prouvant que les nations hyperbo-

réennes n'ont pas un goût bien prononcé pour la véritable mélodie.

Un soir cependant, comme je m'amusais avec un ourson dans la cour d'un négociant de ma connaissance, je me sentis tout à coup l'ame ravie des sons d'une espèce de guitarre, sur laquelle un habitant de l'Archangel jouait des airs fort agréables : cet homme pleurait en tirant les plus harmonieux accords de son instrument pour chercher à adoucir les souffrances d'une épouse attaquée d'une maladie de langueur, et qui se tenait à la fenètre d'un rez-de-chaussée, la tête appuyée sur sa main pour prendre l'air. L'inconsolable musicien et son intéressante épouse formaient un spectacle attendrissant; cependant la sensibilité du virtuose, qui eût charmé un voyageur dans les riantes campagnes de l'Italie, avait pris sa source dans les régions glacées de la Mer-

Blanche. Les habitans de l'Archangel passent pour être beaucoup plus civilisés que les Russes des contrées méridionales, et les domestiques qui viennent de ce pays ont beaucoup plus d'intégrité, de zèle et de sagacité que les autres.

La magnificence avec laquelle certains Russes de la première noblesse vivent à Saint-Pétersbourg est étonnante. Ayant eu occasion de voir une des personnes qui étaient logées dans un des hôtels appartenant au comte *Shermboff*, le duc de *Bedford* de la Russie, nous eûmes l'occasion de voir cette masse énorme de bâtimens habités par plusieurs familles très-considérables, et dont les loyers s'élèvent à vingt mille roubles, que la générosité de ce seigneur applique au soulagement des pauvres. Indépendamment d'un autre hôtel superbe à lui appartenant dans la ville, et où il réside, il est encore pro-

priétaire d'une ville située sur le chemin de Moscou, et qui se nomme *Paulowa*; elle contient deux mille cinq cents maisons et cinq églises : cette ville, dont tous les habitans sont les esclaves de ce prince, et qui fait un commerce considérable sur la mer Caspienne, ressemble beaucoup à Birmingham.

Non loin de là le comte de Shermboff possède une maison de plaisance dont la spendeur et l'étendue rivalisent avec celles du château de Versailles. Un grand nombre de ses esclaves, qui tous le chérissent comme un père, ont réalisé des fortunes immenses. Leurs tables sont servies en vaisselle plate; les meubles les plus somptueux décorent leurs maisons, et leurs enfans sont élevés par des maîtres étrangers. Quoique le comte soit à la tête de très-grands revenus ses finances sont souvent embarrassées, parce que sa bienfaisance n'a pas de bornes; mais il ne remplit ja-

mais ses trésors par l'exercice du droit qu'il possède de lever des taxes sur ses paysans. Quels bienfaits ce gentilhomme verserait encore sur son pays s'il convertissait ses vassaux en tenanciers! quels effets produiraient l'influence et l'exemple d'une conduite aussi libérale! et quels moyens en un mot la fortune a mis entre ses mains pour accélérer la civilisation de son pays!

Au moment où j'étais à Saint-Pétersbourg le comte était plongé dans la plus profonde affliction par la perte de son aimable épouse, qui avait été jadis l'une de ses esclaves; elle lui a laissé en mourant un fils qui fait sa consolation, et que l'empereur a élevé au rang de gentilhomme, mesure rendue nécessaire par une mésaillance qui eût privé cet enfant de la fortune et des dignités de son père.

Le prince Shermboff, qui a sous sa dépendance 142,000 esclaves, perdit une fois

en un jour quatre-vingt mille roubles au jeu; ne pouvant réaliser sur-le-champ une somme aussi considérable, il proposa à la personne qui la lui avait gagnée d'accepter un bien de cette valeur. Aussitôt que ses vassaux eurent vent du projet de cette transaction ils levèrent cet argent entr'eux, dans la crainte d'avoir un autre propriétaire, et l'envoyèrent à leur *maître*.

Il est beaucoup de nobles en Russie qui ont trois cents domestiques, et l'on assure que l'un d'entr'eux en entretient un beaucoup plus grand nombre.

Les Russes ont des manières qui tiennent beaucoup de celles des Français; ils les surpassent même du côté de la politesse: scrutateurs adroits du cœur humain, ils savent qu'à raison de leur situation polaire on peut douter de leur urbanité, et se montrent toujours empressés d'en faire les

plus vives démonstrations; ils sont, je le répète, singulièrement hospitaliers et très-prévenans pour les étrangers.

La félicité conjugale est rarement de longue durée dans ce pays parmi les gens du haut parage; sa durée n'est ordinairement que d'un an; au bout de ce tems les époux se boudent, se séparent et redeviennent heureux. Comme le divorce n'est pas reconnu par les lois de Russie, le chemin de Moskou présente souvent le spectacle assez singulier de la rencontre des nobles et de leurs femmes, qui tous les six mois se gratifient d'un regard en allant changer de résidence dans ces deux villes pour leur commodité et leur amusement : cette rencontre est le point de contact le plus proche qui s'établisse entr'eux.

L'éducation de la noblesse souffre beaucoup de la légèreté et du défaut de précautions avec lesquels tous les aventuriers né-

cessiteux sont reçus dans les maisons russes en qualité de gouverneurs, surtout s'ils sont Anglais. Un des gens de cette espèce dit un jour devant moi : « L'été je suis garçon boucher à Cronstadt, et l'hiver je montre l'anglais au fils d'un noble de Saint-Pétersbourg. » J'ai connu une dame que son valet avait quittée dans cette ville parce qu'il avait été nommé gouverneur des enfans d'un gentilhomme russe de la première distinction : ce gentilhomme lui donnait vingt mille roubles par an, la table et deux esclaves.

La noblesse russe est en général fort dissipatrice, et par conséquent très-souvent obérée; ses billets s'escomptent fréquemment à soixante et soixante-dix pour cent.

Aussitôt après notre arrivée nous allâmes au grand théâtre impérial, ou opéra appelé *le Théâtre de pierres*, qui est

situé sur une grande place découverte, et presque en face de la garnison navale et du canal Nicolaï; aux quatre coins de cette grande place sont des pavillons de fer supportés par quatre piliers de même métal; le tout repose sur une base circulaire de granit : on allume pendant l'hiver dans l'intérieur de ces abris de grands feux de bois de sapin pour chauffer les gens des personnes qui vont au spectacle, et de grands volets ceintrés et mobiles en fer les garantissent du vent. Avant l'établissement de ces pavillons beaucoup de domestiques étaient morts de froid pendant le spectacle; et malgré cette précaution le gouvernement fait fermer les théâtres l'hiver lorsque cette saison devient trop rigoureuse.

La façade du théâtre consiste dans un très-beau portique, soutenu par des colonnes de l'ordre dorique; l'intérieur, qui est

d'une forme ovale, a les mêmes dimensions que celui de Covent-Garden; les décorations en sont riches et somptueuses, mais beaucoup trop lourdes. Le premier rang de loges avance sur le parterre; au fond de ces loges sont des pilastres chargés de décorations et d'ornemens dorés, au-dessus desquels sont trois autres rangs de loges soutenues par des colonnes de l'ordre corinthien; elles contiennent toutes des places pour neuf personnes, et se louent tout entières à la fois. Il arrive fréquemment que les domestiques se tiennent debout dans ces loges derrière leurs maîtres et leurs maîtresses pendant tout le *spectacle*, ce qui forme un mélange assez curieux.

La loge *impériale*, qui est au centre du premier rang, s'avance un peu sur les autres; elle est petite et fort simplement décorée. L'orchestre a sept à huit rangs de siéges à dos, sur lesquels une portion d'es-

pace est marquée pour la commodité de chaque spectateur par de petites plaques de cuivre numérotées et placées au sommet de chaque dossier : cette partie se nomme les *fauteuils*; le prix des loges et des fauteuils est de deux roubles, c'est à dire d'un peu plus de cinq schellings ou six francs : il n'y a pas de galerie; le parterre est derrière les fauteuils.

Les énormes girandoles qui sont placées à chaque pilastre ne sont jamais allumées qu'aux représentations où la famille impériale assiste; on descend alors du centre un lustre magnifique de lampes d'argent qui jettent une très-grande clarté : dans tous les autres tems ce lustre est remplacé par un autre beaucoup plus petit, et l'obscurité alors règne à un tel point dans toute l'étendue de la salle que les femmes vont au spectacle en déshabillé. Quoique cette obscurité passe pour être

favorable à l'effet de la scène, elle attriste la vue, en ce que les regards cherchent inutilement ces coiffures élégantes, ces plumes, ces pierreries, cette parure enfin de la beauté, qui ne peut que gagner à l'éclat de la lumière.

Le théâtre est pourvu d'un grand nombre de dégagemens et de passages, et gardé par un fort détachement de troupes, ainsi que par des officiers de police qui maintiennent un ordre admirable au-dedans et au-dehors de la salle. C'est une chose vraiment satisfaisante que de voir à la fin de l'opéra, l'adresse et la rapidité des voitures attelées chacune de quatre chevaux, qui viennent prendre leur monde à *l'entrée* du théâtre sous le portique, et s'en retournent au grand galop. Rarement il se commet des vols à la sortie du spectacle, et il n'y arrive presque jamais d'accidens.

L'étonnante multiplicité des décorations et la spacieuse étendue des loges permettent à peine au théâtre de contenir douze cents personnes ; la plus forte de ses recettes s'est élevée à seize cent quatre-vingts roubles, ou deux cent quarante liv. sterling, à peu près cinq mille sept cent cinquante liv. de France. Quelle différence de cette chambrée avec celle d'une représentation de Londres lorsque le nom de *Siddons* ou de *Litchfield* est sur l'affiche ! la salle alors, si l'on peut s'exprimer ainsi, est tapissée de visages, et les murs même semblent respirer.

La première pièce d'opéra que je vis donner à Saint-Pétersbourg était la *Barbe-Bleue*, jouée par une troupe italienne : le drame ressemblait à celui qui se représente en Angleterre, à la différence près cependant que la femme de la Barbe-Bleue avait un amant qui au dernier acte la délivra de

ce tyran sanguinaire; la catastrophe était très-bien amenée, et elle excita les plus vives acclamations; les marches et les évolutions m'ont fait le plus grand plaisir, attendu qu'il n'est point rare de voir introduire sur la scène un millier de figurans, choisis parmi les gardes de l'empereur, pour l'expression de la figure et la symétrie des formes. Alexandre contribue avec beaucoup de magnificence au soutien de ce théâtre, et comme tous les machinistes et ouvriers attachés à cet établissement sont ses esclaves, le plus grand ordre règne parmi eux.

Ce théâtre possède un très-bel assortiment de décorations qui ne sont employées que les *jours* où la famille impériale honore le spectacle de sa présence. Le calme et le silence qui règnent dans la salle ne peuvent manquer de faire impression sur l'esprit des personnes qui ont été témoins

des clameurs dont retentit une salle de spectacle anglais. Le rideau se lève à six heures précises. On ne donne point de petites pièces comme à Londres; quelquefois cependant l'opéra est suivi d'un ballet, et le spectacle finit ordinairement à neuf heures : le monde alors se retire aux jardins d'été, ou se rend en voiture à des parties de jeu et de table.

Le théâtre de Saint-Pétersbourg est autant consacré aux muses de la Russie qu'à celles des autres contrées. A cet égard Catherine a suivi le plan de politique nationale si sagement adopté par Gustave III; mais depuis la mort de cette souveraine ce système a été peu goûté par les personnes d'un rang élevé.

J'allai un jour avec mon ami le capitaine Elphinstone voir la représentation d'un opéra ayant pour titre : *l'Ecole de la Jalousie*, qui n'est pas très-estimé, et dont

le capitaine m'expliqua tout le plan ; le style en était pesant et grossier. L'héroïne de la pièce était représentée par une jolie fille très-intéressante, élevée aux enfans-trouvés; elle montra beaucoup de grâce et une naïveté enchanteresse; son jeu et son chant étaient on ne peut pas plus agréables; c'est la principale actrice russe, et elle est fort aimée du public. On introduisit sur la scène, à mon grand étonnement, l'intérieur de la maison des fous, dans laquelle figuraient des personnages grotesques et horribles; je fus dégoûté du spectacle et des applaudissemens.

Quoiqu'en Angleterre le public se soit amusé d'une danse de fossoyeurs, et qu'il ait ri à une pantomime de squelettes; quoiqu'il ait pris beaucoup de plaisir dans *Hamlet* à regarder des crânes humains roulans sur le théâtre, je ne pouvais me résoudre à voir jeter le ridicule sur des

objets dont l'aspect émeut la compassion. Il faut convenir cependant que la démence est beaucoup moins fréquente en Russie que dans les contrées méridionales de l'Europe: c'est par cette raison que ses habitans, qui ne sont nullement étrangers aux sentimens dont les peuples les plus civilisés s'honorent, connaissant très-peu cette infirmité, sont beaucoup moins affectés du spectacle de la folie, et que, lorsqu'elle est mise en action sur le théâtre, elle prend pour eux le caractère d'une simple bouffonnerie.

Je fus très-satisfait d'un opéra russe intitulé *la Nymphe du Niéper*, qui fait tant de plaisir à Saint-Pétersbourg, que les loges quand on le donne sont toujours remplies par ce qu'il y a de mieux dans la ville; cette pièce a pour but principal de rappeler l'ancien costume et l'ancienne musique des Russes. Le plan du poème est fort simple : un prince a juré

une constance éternelle à une jeune nymphe qui lui est très-attachée; le père de l'amant, souverain d'un empire fort puissant, veut lui faire épouser une princesse d'une très-ancienne maison; le prince s'y résigne, et l'hymen se prépare; mais les noces sont à chaque instant interrompues par des stratagêmes de la nymphe jalouse, qui paraît sous différens déguisemens. La première scène produisait un très-bel effet; elle découvrait une rivière avec ses rivages, et des nymphes qui nageaient dans son cours : la manière dont ces nymphes s'élevaient sur les eaux était d'une imitation admirable. La musique des anciens airs russes, qui introduisit sur la scène la célèbre Cosaque, me parut divine. Les décorations étaient fort belles, et offraient beaucoup de variétés dans leurs changemens.

La noblesse en Russie aime beaucoup

le spectacle ; presque toutes les maisons de campagne ont un théâtre particulier ; ceux des gentilshommes qui, par éloignement pour la cour ou par quelque autre cause, fixent leur résidence à Moscou et dans les pays adjacens, vivent dans la voluptueuse magnificence des Satrapes orientaux : après le dîner ils ont coutume de se retirer dans une vaste rotonde, et prennent leur café pendant un combat de chiens, de loups cerviers et d'ours sauvages ; de là ils se rendent à leurs théâtres particuliers, où leurs esclaves, qui jouent et servent l'orchestre, montrent par fois de très-grands talens dramatiques.

CHAPITRE XIV.

Parade. — L'empereur. — Le docteur Gutherie.— Vases du palais de la Tauride. — Salle d'une grandeur immense.—Jardins d'hiver.—Banquet. — Prince Potemkin. — Carottes crues. — Jardins ambulans.

Saint-Pétersbourg abonde en objets bien susceptibles de piquer la curiosité d'un voyageur ; mais il est peu de spectacles dans cette ville qui puissent autant l'intéresser que celui de la revue ; elle a lieu le dimanche à dix heures du matin dans une grande place située entre le palais d'hiver et le magnifique croissant, dont les édifices constituaient jadis le château de *Lanskoï*, fa-

vori de Catherine. La troupe se compose de quatre mille hommes, et présente un aspect très-imposant et très-martial : l'uniforme du soldat consiste en un chapeau muni d'un seul bord relevé par-devant et orné d'une plume verte ; un habit vert boutonné, très-étroit du bas, et des culottes blanches qui montent très-haut, de sorte qu'une veste lui devient absolument inutile ; chaque soldat porte une ceinture qui lui serre très-fortement l'estomac, et donne à sa poitrine une largeur artificielle. Je n'ai jamais vu de plus beaux hommes et plus de propreté dans les troupes, si ce n'est dans la garde du roi d'Angleterre et dans celle des consuls de France.

L'empereur arriva, accompagné de deux ou trois officiers, et monté sur un petit cheval de bataille gris-pommelé ; il portait un très-grand chapeau à bords excessive-

ment élevés, attaché sous son menton par un cordon de soie noire ; le reste de son uniforme consistait dans un habit de couleur olive foncée, très-court, une culotte de peau blanche, des bottes à l'écuyère et de très-longs éperons : il y a toujours une très-grande affluence de monde à sa revue, et il s'y rend de tous les corps une foule d'officiers qui vont présenter leurs hommages à leur souverain.

Le jour que j'y assistai, comme l'empereur traversait les rangs, je fus très-surpris d'entendre les compagnies de chaque régiment le saluer à haute voix, et très-flatté d'apprendre en même tems que ce salut consistait dans ces mots : « *Bon jour à notre empereur.* » Cette expression me semblait ramener la fierté de la discipline militaire au niveau qui lui convient, et mettre le cœur du souverain en contact immédiat avec celui de tous ses cou-

rageux soldats. La revue finie, Alexandre descendit de cheval, et les troupes défilèrent devant ce souverain, qui resta pendant tout ce tems la tête découverte : à mesure que les drapeaux passaient tous les officiers et les spectateurs faisaient un salut. Aussitôt après la parade le peuple forma une haie jusqu'au château, et contempla à son passage l'empereur avec un enthousiasme inexprimable.

Au moment où je me retirais de la foule je vis deux hommes de la classe du peuple prendre querelle ensemble; après s'être réciproquement accablés d'injures, ils en vinrent aux mains : aucune connaissance du pugilat ne se fit distinguer dans cette lutte; tous deux se battirent les mains ouvertes et avec une maladresse dont il est peu d'exemples; il n'en résulta par conséquent aucune contusion. Un offi-

cier de police, qui parut sur-le-champ, tira une corde de sa poche, les attacha dos à dos, et, après les avoir fait monter l'un et l'autre dans un droska, il les conduisit au galop au plus prochain *siéja* ou corps-de-garde. La police d'Angleterre ferait bien d'agir de même envers ces boxeurs académiques qui troublent de la manière la plus audacieuse la tranquillité des citoyens, et bravent impunément l'autorité des lois.

Ce fut avec beaucoup de plaisir que je me vis présenté au vénérable docteur *Gutherie,* médecin du noble corps des cadets, savant et philosophe si connu par ses productions littéraires : il s'était mis le jour que j'allai le voir à l'abri, par ses connaissances en physique, de la plus grande chaleur que j'eusse jamais éprouvée. Renfermé dans son cabinet, construit en bois sur un petit boulingrin, au lieu d'ouvrir ses fenêtres pour admettre l'air extérieur, il

les avait fermées hermétiquement ; son domestique arrosait avec une pompe de jardin les branches des arbres qui s'étendaient au-dessus de cet asile; et pour empêcher les mouches de pénétrer dans l'intérieur il avait établi en-dedans et en-dehors deux portes d'entrée en gaze qui formaient une espèce de tambour à claire voie; au milieu de la pièce était une grande jarre remplie de glace. Par ce moyen, tandis que tout le monde étouffait de chaud, notre savant jouissait de la fraîcheur la plus délectable.

Sa collection de minéraux de Sibérie, de pierres précieuses des différentes parties de l'empire russe, parmi lesquelles se trouve une superbe agate rubanée, et une grande variété d'oiseaux de l'Archipel, est très-curieuse et très-intéressante : elle contient un bel échantillon de peinture ancoustique, dont la découverte a été faite

il y a quelques années à Herculanum par un soldat. Ayant approché un flambeau d'un mur qui paraissait absolument nu, l'action de la chaleur créa, à son grand étonnement, un beau paysage en faisant revivre la couleur ancoustique dans laquelle il avait été peint.

Le docteur me montra aussi avec beaucoup d'obligeance le poème d'un opéra qui a été composé par Catherine II, et dans lequel elle a décrit avec un génie et un esprit très-poétiques la fondation de Moskou, ainsi que les mœurs et les coutumes des Russes : les paroles de plusieurs ariettes ont été adaptées à de vieux airs russes; d'autres ont été mises en musique par *Sarti.* Il n'y a eu que quatre exemplaires de cette production impériale qui aient vu le jour; aussitôt qu'ils furent sortis de la presse la planche et les caractères, qui avaient été faits en France, ont été brisés.

Le docteur, à raison de ses longs et fidèles services, a été anobli par Paul I[er], qui a toujours conservé beaucoup d'attachement pour lui, malgré l'antipathie qu'il avait pour ses compatriotes. Ce savant porte le chapeau à plumet, et a le rang de général.

Du séjour philosophique du docteur Gutherie nous nous rendîmes au palais de la Tauride, bâti par Catherine II, et donné par cette souveraine à son illustre favori le prince Potemkin, qu'elle combla de dignités et de richesses; elle lui avait conféré en même tems le nom de *Taurien* en l'honneur de sa conquête de la Crimée, et avait accordé la même dénomination à ce château : à la mort du prince l'impératrice l'acheta de sa famille pour une somme considérable.

La façade de cet édifice, construit en briques revêtues de plâtre, donne sur la

rue qui mène au couvent des Demoiselles, situé à l'extrémité orientale de la ville : elle consiste dans un portique supporté par des colonnes, en une coupole de cuivre peinte en vert, et en deux ailes d'une très-grande étendue : un nombre prodigieux d'offices, d'orangeries et de serres chaudes s'étendent de l'aile gauche à une distance considérable ; devant cette façade est une cour séparée de la rue par une très-belle grille ; l'extérieur de ce bâtiment occupe un très-grand espace ; mais sa hauteur n'est pas assez élevée, et, quoiqu'il présente un aspect digne du séjour d'un prince, il n'excite pas l'étonnement qu'on éprouve lorsqu'on est dans l'intérieur.

L'extrême complaisance de notre compatriote M. Gould, jardinier de l'empereur, qui jouit d'un traitement fort avantageux, et a pour logement une très-belle maison dans le côté occidental des jar-

dins, me procura le moyen de voir très-souvent cet endroit délicieux. Les offices, les fruiteries, les jardins et les serres occupent un espace de terrain considérable, qui est arrosé par différens canaux, sur l'un desquels a été jeté le célèbre modèle d'un pont-volant de cuivre d'une seule arche, qu'un Russe obscur et sans instruction avait construit dans le dessein de faire communiquer les deux rives de la Newa en face de la statue de Pierre-le-Grand : il a soixante-dix pieds de long; c'est un chef-d'œuvre de mécanique.

Le génie de ce paysan extraordinaire avait démontré la possibilité d'un pareil établissement, et le modèle qu'il en a fait est capable de supporter, comparativement parlant, un poids plus considérable que le pont exécuté en grand n'en soutiendra jamais lui-même. Cet ingénieux ar-

tiste a reçu une pension considérable de Catherine II, et a eu la satisfaction de prouver ce dont est capable le génie d'un Russe privé des secours de l'éducation.

Les jardins du palais de la Tauride sont élégamment distribués; en traversant la petite palissade verte qui les sépare du potager nous contemplâmes avec plaisir le siége favori de Catherine : c'était un long sopha de treillis de fil d'archal, peint en vert, et placé sous le feuillage d'un chêne. C'est sur ce siége qu'elle avait coutume de prendre son café, et qu'elle donna une audience particulière et secrète au roi de Suède Gustave III.

La première pièce dans laquelle nous entrâmes en sortant du jardin fut cette fameuse salle dans laquelle le prince Potemkin donna la fête la plus splendide dont il ait été parlé depuis la grandeur romaine. Je ne puis communiquer à mes

lecteurs toutes les idées que cette salle excita dans mon ame : si un païen eût été transporté pendant son sommeil dans cette pièce immense, il n'eût pu s'empêcher de croire à son réveil qu'il aurait subi une apothéose, et été admis au banquet des dieux. Elle a été construite d'après les dessins et les plans de Potemkin, et joint à la sublimité de la conception toutes les grâces de l'architecture et le goût le plus recherché : cette salle, d'une grandeur prodigieuse, qui est supportée par un double rang de colonnes de l'ordre dorique colossales, communique d'un côté avec un vaste pavillon qui renferme le jardin d'hiver, et que l'empereur habite un certain tems pendant cette saison : ce jardin est d'une très-grande étendue ; les arbres, qui sont pour la plupart d'une grosseur prodigieuse, sont enfoncés dans la terre avec leurs caisses ; les allées, dont

les sinueux et fréquens détours présentent beaucoup de variétés, sont sablées et bordées de plates-bandes en gazon, plantées de rosiers et d'autres arbustes odoriférans. Toute l'étendue du pavillon est éclairée dans le jour par des fenêtres très-hautes, et la nuit par des lustres magnifiques en cristal suspendus à son plafond.

Là, tandis que les rigueurs d'un hiver hyperboréen couvrent de neiges la nature entière, qu'elles donnent à la terre la dureté du marbre, et convertissent en glace l'eau qui s'échappe de la nue, on peut goûter l'aimable fraîcheur des bocages, et respirer les parfums de l'Arabie : la nouveauté et le voluptueux spectacle de cette verdure printanière vue à travers une longue file de colonnes d'albâtre, et multipliée par des glaces du plus grand volume, n'avait rien de comparable; entre ces colonnes, qui ne sont plus aujourd'hui,

comme autrefois, encombrées de loges pour les spectateurs, sont un grand nombre de belles statues et des bronzes d'une forme gigantesque; les deux célèbres vases de marbre de Carrare, les plus grands qui existent dans le monde, occupent le centre de la pièce contiguë au jardin d'hiver. *Le Gladiateur mourant*, *Cupidon et Psyché*, *Hermaphrodite couché*, et plusieurs autres chefs-d'œuvres de sculpture y flattent les regards; on y remarque parmi les bustes celui de l'honorable *Charles-James Fox* par Nollekens; il offre une ressemblance admirable de cet illustre orateur. Paul Ier, par suite de son aversion pour les Anglais, fit descendre ce buste dans un cellier : son auguste successeur l'en a retiré, et l'a fait placer où il est aujourd'hui.

Vis-à-vis du jardin d'hiver est un superbe salon séparé de la première salle par

une rangée de colonnes, dont de très-rares antiques remplissent les espaces : parmi ces raretés se trouvent une tête d'Achille et un petit Silène, que l'on regarde avec raison comme les morceaux les plus précieux de cette collection. Paul Ier avait converti ce palais en une garnison ; le pavillon, la salle d'entrée et le salon servaient d'école de lecture à ses soldats.

Le reste des appartemens, situés au rez-de-chaussée, ont été très-élégamment mais très-simplement décorés par l'empereur actuel, qui a fait déposer dans des magasins l'ancien ameublement et ses riches tapisseries. Dans l'une de ces pièces sont plusieurs lustres, dont chaque morceau de cristal peut être mis en jeu par un mouvement d'horlogerie caché dans le centre, et présente alors l'apparence d'une petite cascade. Le théâtre, qui a été beaucoup réduit dans ses dimensions, est encore très-spacieux et très-beau.

Mes lecteurs ne verront peut-être pas sans intérêt la description très-succincte de la fête dont j'ai parlé ci-dessus; je tiens les détails que je vais leur donner de M. Gould, dont les talens contribuèrent à embellir ce beau jour par les plaisirs les plus diversifiés.

Aussitôt après le retour de Potemkin de la conquête de la Crimée ce prince, obsédé de la prévention que cette circonstance serait la dernière où il pourrait rendre à sa bienfaitrice impériale les honneurs qui lui étaient dus, prit la résolution de donner un banquet dont la somptuosité excellerait tout ce qu'on avait vu jusqu'alors dans l'Europe et dans l'Asie moderne. Plusieurs mois avant cette fête les artistes les plus distingués des pays lointains reçurent l'invitation de venir coopérer à sa splendeur : le plan général en fut dressé par Potemkin; mais les

parties en étaient tellement variées et tellement nombreuses, que ceux qui participèrent à son exécution ne purent se former une idée de son ensemble.

Rien n'égale la sensation publique que cette fête excita dans tous les esprits. Enfin l'heureuse soirée arriva où le prince devait paraître dans tout son éclat et dans toute sa gloire devant sa souveraine : les murs de ces pompeux appartemens étaient richement illuminés et décorés de transparens d'un goût exquis ; l'escalier et chaque côté des salles étaient bordés d'officiers attachés à la maison du prince, et de domestiques couverts des livrées les plus éclatantes ; l'orchestre, composé de six cents musiciens, annonça l'entrée de l'impératrice et de sa cour par une grande ouverture d'opéra et une symphonie d'instrumens de toute espèce, dont l'écho des galeries et du salon redoubla les sons har-

monieux. Potemkin conduisit sa convive impériale à un fauteuil brillant d'or et de pierreries, placé sur une estrade. La fête commença par une danse de jeunes personnes des deux sexes, habillées en blanc et couvertes de perles et de diamans, à la tête desquelles étaient l'empereur actuel et le grand-duc Constantin son frère.

Après la danse et une collation très-somptueuse l'assemblée se rendit au théâtre à une autre extrémité du palais, où il fut représenté en l'honneur de l'impératrice une pièce de circonstance, dans laquelle toutes les merveilles de la déclamation, du chant, de la danse, des costumes et des décorations furent déployées à la fois : au dénouement de la pièce les bancs, comme s'ils avaient été touchés par une baguette magique, s'agitèrent et se formèrent en tables couvertes des mets les plus recherchés, servis dans des plats d'or

et de vermeil; le rideau se leva de nouveau, et découvrit une salle tapissée de glaces; des lustres de cristal d'une forme globuleuse descendirent de son plafond, et il parut au même instant une table chargée des mets les plus rares de tous les pays.

L'impératrice, entourée de sa cour, la plus brillante de l'Europe, prit place au haut de cette table sur un trône doré et enrichi de pierres précieuses. Les choses étaient disposées avec tant d'art dans ce séjour enchanteur, que tout le monde pouvait voir et être vu. Au milieu des plats les plus recherchés, des vins les plus délicieux, était un bassin d'une grandeur prodigieuse, en argent massif, contenant une soupe au *sterlet*, qui seule avait coûté dix mille roubles. Pendant ce repas somptueux l'orchestre exécuta un concert, fait plutôt pour animer la conversation que

pour l'interrompre. La joie et la gaîte régnaient sur tous les visages; tous les désirs étaient prévenus, tous les sens étaient satisfaits.

Le banquet fut suivi de toutes sortes de divertissemens, et l'impératrice ne se retira qu'à minuit : comme elle rejoignait sa voiture, le prince tomba à ses genoux, et couvrit sa main de baisers et de larmes, l'ame toujours préoccupée de la crainte de ne plus revoir sa souveraine dans ce séjour divin.

Quelque tems après, comme il se rendait de *Jassi* à *Nicolaief*, il fut saisi d'une violente colique, que l'on attribua à la vie étrangement irrégulière qu'il menait : il descendit de sa calèche, et, après avoir gagné le bord du chemin, soutenu par ses nièces, il expira dans leurs bras. Ses restes mortels furent enterrés avec une pompe magnifique à Cherson, et un su-

perbe mausolée fut élevé à sa mémoire par ordre de la czarine.

La fortune de ce favori démontre que la plus légère circonstance peut décider du sort des mortels : Potemkin fut redevable de toutes ses richesses, de toutes ses dignités à une plume. Lors de la révolution qui mit l'impératrice seule en possession de la couronne, cette souveraine parut à la tête de ses gardes d'Ismaïloff : Potemkin, jeune officier de cavalerie alors, s'apercevant que Catherine n'avait pas de panache à son chapeau dans cette circonstance critique où elle était habillée en militaire, courut à elle à toutes brides, et lui présenta le sien, qu'elle accepta.

Cet homme extraordinaire éprouva dans sa jeunesse une de ces disgraces en amour qui entraîne si souvent les hommes hors de leur sphère naturelle, et les en éloigne pour jamais : Potemkin se préci-

pita dans les champs de Bellone, et obtint de la gloire en cherchant la mort. L'objet de son amour continua de rejeter ses adresses malgré ses victoires et ses dignités, et conçut une passion aveugle pour un homme laid et âgé, qu'elle détesta le reste de sa vie.

Potemkin, quoique sa fortune s'élevât à plus de neuf millions de roubles, sans compter deux pensions, dont l'une de soixante-quinze mille roubles, et l'autre de trente mille pour sa table, aimait tellement la dépense que souvent il était encore obligé de recourir aux emprunts; il portait dans l'hiver un manchon de mille livres sterling. Le prince dans l'un de ses voyages à la *Crimée* se fit accompagner de M. Gould, qui était alors son jardinier en chef, et qui avait plusieurs centaines d'ouvriers sous ses ordres, dont il se faisait précéder; à toutes les haltes que Potemkin faisait, ne fussent-elles même

que d'un jour, il trouvait son pavillon de voyage dressé et entouré d'un jardin à l'anglaise, composé d'arbres, de buissons et d'allées abondamment sablées; mais ce que l'on croira difficilement, c'est qu'au milieu de cette pompe asiatique, tandis que sa nombreuse suite se nourrissait de mets excellens, le pauvre jardinier, que le prince gardait presque toujours avec lui dans sa voiture, était obligé de se contenter d'une nourriture fort simple, à laquelle Potemkin donnait en général la préférence sur les viandes les plus délicates : on a vu dans les repas les plus splendides, et où le génie d'Epicure avait prodigué ce qui était le plus propre à flatter l'appétit, ce prince se faire servir un navet ou une carotte crue, et ne toucher à aucun autre mets.

Je finirai par cette dernière anecdote de Potemkin : dans son voyage en Bessa-

rabie ce prince fit faire halte à Bender; pendant qu'il était à dîner M. Gould fit une excursion dans le voisinage, espérant découvrir quelques débris de la maison dans laquelle Charles XII et les siens firent tête à l'armée ottomane entière, le 12 février 1713 : après les recherches les plus exactes le jardinier anglais parvint à reconnaître les ruines que le monarque suédois avait rendues si intéressantes, et s'en vint faire part en triomphe de cette nouvelle au prince. Potemkin se porta sur les lieux, et contempla avec une très-vive émotion les débris de cette maison célèbre, qu'il ordonna de réparer et d'entourer d'un jardin; ce qui fut exécuté : elle est aujourd'hui un monument du respect qu'inspirait à ce prince le vainqueur de Narva.

CHAPITRE XII.

Terre anglaise en Russie. — Bains nationaux. — Changement de coutumes. — Panacée. — Académie des arts. — Bravoure de Gustave III. — Sa générosité envers un batelier. — Compliment gracieux. — Musique.

PENDANT mon séjour dans la capitale nous fîmes quelques visites à des négocians anglais dans leurs maisons de campagne situées sur le chemin de Péterhoff, où ils mènent un très-grand *train*. Je marchai avec plaisir dans l'un de ces jardins sur de la terre anglaise. Un ardent amour pour son pays avait porté celui qui en est le propriétaire à faire venir une quantité considérable de lest des vaisseaux

de sa nation pour en couvrir ses allées.

Tous les jardins que j'ai vus dans les environs de Saint-Pétersbourg sont pourvus de balançoires susceptibles de contenir deux personnes de bout et une assise entr'elles : les Russes aiment beaucoup cette espèce de passe-tems.

Après avoir visité ces différentes maisons nous nous rendîmes au bain national un samedi, jour de purification, à ce qu'il paraît, pour tout le pays. Nous nous étions procuré des habits grossiers et mal propres pour ne pas donner lieu à une mauvaise interprétation des motifs qui nous amenaient dans ce lieu : après avoir parcouru un sentier de planches bordé d'un très-long mur de bois nous entrâmes dans une maison construite des mêmes matériaux, et qui formait la grande entrée de ces bains ; là on nous présenta à chacun une tige de bouleau munie de ses feuilles, que

nous prîmes sans savoir l'usage auquel elle était destinée : il y avait des deux côtés de cette entrée des étalages de pain bis, de petits pâtés, de *quass* et autres liqueurs.

Dans la cour de ce bâtiment des hommes et des femmes se trouvaient pêle-mêle, et dans un état semblable à celui qui précéda les premières notions des vêtemens; ils étaient assis sur des bancs placés les uns au-dessus des autres en amphithéâtre, et tordaient leur barbe ou peignaient et tressaient leurs cheveux : au milieu de cette cour était un jet-d'eau qui retombait dans un grand bassin en bois; à mesure que les baigneurs sortaient de la chambre à vapeurs, la figure rouge comme du feu et toute inondée de sueur, ils couraient à ce réservoir, où ils remplissaient un seau d'eau froide qu'ils se jetaient sur la tête : lorsque ces bains se trouvent près d'une rivière ils se plongent dans son cours.

J'ouvris la porte de cette chambre à vapeurs, dans laquelle je ne pus pas rester plus d'une minute; encore éprouvai-je dans ce court espace de tems une forte transpiration: la pièce était très-spacieuse; les hommes et les femmes s'y trouvaient comme dans la cour, entassés les uns au-dessus des autres. La vapeur qui remplissait cette chambre, et lui donnait l'atmosphère d'un digesteur ou de la chaudière d'une pompe à feu, était produite par de l'eau que l'on versait sur un grand nombre de pierres rougies au feu. Les baigneurs russes, pour mieux transpirer et se nettoyer, se flagellent, se savonnent et se frottent à tour de rôle: ils ressemblent en cela et à beaucoup d'autres égards aux Grecs.

Ce spectacle, tant est puissant l'effet de l'habitude n'occasionne aucune scène de libertinage, même parmi les naturels du pays; mais il est repoussant pour un

étranger. Ma curiosité fut bientôt satisfaite; je ne visitai aucune autre partie de l'édifice, et n'eus rien de plus empressé que de quitter des lieux aussi désagréables. Ces bains cependant, que l'on trouve dans tous les villages, prouvent que les Russes, même ceux du bas peuple, sont naturellement propres : après ces ablutions ils mettent du linge blanc, qui leur sert pour le dimanche.

Comme nous en sommes sur les bains je ne quitterai pas ce sujet sans rapporter ici qu'un jour, que je me promenais avec quelques amis dans les jardins d'été, je vis environ soixante *hommes* et soixante femmes *nager* ensemble dans un *petit* canal *qui* prend depuis la Newa jusqu'à la place de Michaelski : la plus parfaite décence régnait parmi eux. Un des hommes parut très-curieux de me montrer comment sa femme savait nager,

et un domestique polonais dit avec beaucoup de naïveté à une dame anglaise au service de laquelle il était, et qui se promenait sur le bord de la rivière : « Madame, voici un siége très-commode (en « montrant un banc sur le bord de l'eau) « d'où vous pourrez facilement voir la « manière dont nagent les Russes. » Cette manière est en effet très-curieuse; car ils battent l'eau avec leurs mains comme font certains animaux domestiques avec leurs pattes de devant.

Après avoir quitté nos habits de bain nous nous rendîmes au palais Saint-Michel: l'entrée de ce château, du côté de la grande perspective, par le manège et les offices, est très-belle. On lit sur l'architrave cette singulière épigraphe, écrite en caractères russes : « Puisse ma maison « durer autant que celle du Seigneur! » Les Russes observèrent, avec leur supers-

tition accoutumée, que le nombre des lettres contenues dans cette inscription correspondait exactement dans leur langue avec celui des années de Paul I[er].

L'intérieur de ce palais est vaste, mais sombre; les appartemens que l'on nous fit voir étaient dépouillés de leur ameublement, qui est placé au cabinet des joyaux de la couronne; mais les ornemens qu'on y voit encore sont d'un style de la plus grande magnificence; les portes, dont la plupart étaient d'un verre de différentes couleurs et richement dorées, faisaient un très-bel effet: toutes les pièces, à l'exception de quelques-unes, sont occupées par des personnes attachées au gouvernement. *M. Cameron*, architecte de la cour, habite l'appartement où logeaient l'empereur et l'impératrice avant leur promotion à la couronne: dans l'une des salles qui le composent est un chambranle de cheminée

incrusté de pierres précieuses. La Russie doit une grande partie de ce vaste édifice au goût et au génie de cet architecte.

Du palais de Saint-Michel nous nous rendîmes, en vertu d'une permission obtenue avec beaucoup de peine, à l'académie des arts, et nous nous arrêtâmes dans notre chemin à l'église de marbre de Saint-Isaac, dont la construction a été commencée par la dernière impératrice, mais qui n'est pas encore entièrement achevée; elle est de marbre, de porphyre et de jaspe, et a un dôme de cuivre très-vaste et entièrement doré. C'est de tous les édifices de Saint-Pétersbourg destinés au culte celui qui est le plus magnifique; son extérieur cependant présente un coup d'œil un peu sombre.

L'intérieur de ce bâtiment offre un aspect imposant, en ce qu'il est entièrement composé du plus précieux marbre

de la Sibérie : près de l'autel était une chaire très-élégante, la seule que j'aie vue dans les églises grecques; elle a été construite par les ordres de Catherine II, qui avait désiré que son peuple fût éclairé dans sa foi par des discours religieux.

L'académie des arts est une masse énorme de briques d'une forme quadrangulaire, située dans le Vassili-Ostroff : on nous montra dans la chambre du conseil une très-belle médaille en or, représentant la tête de Paul Ier, gravée par l'impératrice douairière; cette espèce de chef-d'œuvre prouve à la fois le talent de cette souveraine, et la vive affection qu'elle avait pour son auguste époux. Nous vîmes dans la salle des antiques un grand nombre de bronzes modelés sur des chefs-d'œuvres de la Grèce et de Rome, entre autres un *Apollon* du Belvéder, dont l'original est au Muséum de Paris; c'est de

tous les ouvrages de l'art que j'aie jamais vus celui qui m'a fait le plus de plaisir. Parmi les tableaux était un très-précieux morceau de peinture à fresque, provenant d'Herculanum : nous traversâmes des salles dans lesquelles nous vîmes des enfans de huit à neuf ans occupés à dessiner; tous sont élevés et entretenus aux frais de la couronne.

La salle d'architecture contenait des modèles de construction d'un très-grand mérite; le principal était celui de Saint-Pierre de Rome; les dimensions en sont si grandes qu'il remplit à lui seul une chambre entière, et que nous pouvions tenir deux personnes de bout sous son dôme : tous ces modèles étaient en liége; il y en avait un aussi du Kasan.

L'atelier des statuaires contenait plusieurs élèves qui annonçaient un grand talent; j'y remarquai beaucoup de plâtres

modelés sur les statues de *Canovre*, dont la plupart occupent la galerie du prince Usupoff; les pièces adjacentes étaient occupées par des graveurs en taille-douce et en médailles.

Catherine II a donné des sommes énormes à cette institution, qui, si elle n'atteint pas exactement la perfection des autres établissemens de cette espèce dans des climats plus tempérés, a cependant le mérite d'avoir obtenu de grands succès.

Il faisait très-beau le jour où nous parcourûmes ces différens endroits; le capitaine Elphinstone, de la marine russe, nous proposa de nous mener par eau à Kammenoï-Ostroff, petite maison de plaisance qui forme le séjour de l'empereur, et qui est éloignée de sept werstes de la capitale: comme nous longions les îles formées par le Pétrovka, l'un des embranchemens de la Newa, cet officier nous fit part de l'a-

necdote suivante : lors de la bataille de Cronstadt, qui se donna entre les flottes russes et suédoises au mois de mai 1790, l'impératrice ne prit aucun repos et très-peu de norriture pendant quatre jours; elle passa une partie de ce tems sur la belle terrasse située près des bains de porphyre de cette maison, écoutant avec la plus vive inquiétude le canon, dont le bruit était si terrible qu'il avait cassé les vitres de plusieurs fenêtres à Saint-Pétersbourg.

Ce fut pendant ce combat, ajouta-t-il, que le monarque suédois se comporta avec sa bravoure ordinaire; comme il voguait dans son yacht pour donner des ordres dans la chaleur du combat, un boulet de canon emporta la main du rameur, et dans ce moment le capitaine d'un petit vaisseau de guerre russe, ayant découvert le roi, courut sur lui. Le brave et généreux monarque, s'apercevant de

l'accident qui était arrivé à son matelot, et du péril que courait sa propre personne, tira promptement son mouchoir de sa poche, en enveloppa la plaie de ce malheureux, puis sauta dans une de ses chaloupes canonnières, et évita, par cette bonne fortune qui ne s'attache qu'aux grandes ames, les poursuites de l'ennemi à l'instant même où il allait venir à l'abordage de son canot.

Dans le cours de nos promenades sur l'eau nous passâmes à côté de plusieurs bains nationaux, dont nous vîmes encore des gens sortir tout en sueur et se précipiter dans la rivière : les Russes envisagent ces transitions subites de l'extrême chaleur à un froid extrême comm e un moyen sûr de donner du ton à la fibre, et de fortifier le système nerveux.

En remontant la petite Newa on découvre beaucoup de maisons de campagne

et de châteaux, parmi lesquels est celui du comte Narishkin : sa façade est surmontée d'un dôme en cuivre peint en vert, et flanquée d'ailes très-étendues; un grand escalier conduit à la principale entrée, qui est garantie du soleil par un pavillon de coutil; l'édifice entier est construit en bois et peint en jaune; un grand nombre de barques et de canots, ornés de longues banderoles, des serres chaudes et des bains flottans étaient amarrés devant cette maison, qui présente un aspect vraiment asiatique : un superbe yacht, muni de douze rameurs, et couvert d'une riche toile, passa devant nous avec une femme d'un rang distingué, et une petite idiote toute contrefaite, qui avait le bonheur d'être sa favorite; la noblesse russe, soit par caprice, soit par pitié, est singulièrement éprise de ces petits êtres informes et disgraciés de la

nature, qui semblent unir l'homme au monstre, et paraissent avoir été créés par l'Être suprême pour rabattre l'orgueilleuse vanité de ceux qu'il a formés sur le modèle parfait de son image, puisque les uns et les autres ont les mêmes facultés, les mêmes penchans et les mêmes faiblesses.

Le château impérial est petit; il a une terrasse qui donne sur l'eau, et qui est adossée contre un bois; comme l'empereur l'habitait alors nous ne pûmes en voir l'intérieur; mais il paraît que la plupart des appartemens n'ont pour objet que l'utilité et la commodité : l'impératrice, qui est une des plus aimables personnes dont le diadême ait jamais ceint le front, se dérobe avec plaisir au fracas de la cour, et vient souvent goûter le calme de ces lieux solitaires; l'empereur lui-même montre le même penchant pour la vie privée :

quelle leçon dans cet exemple! n'indique-t-il pas d'une manière positive les lieux où se trouve le véritable bonheur?

Nous montâmes à bord de l'un des yachts impériaux, superbe bâtiment, dont l'intérieur était très-élégamment orné; et après avoir quitté *Kammenoï-Ostroff* nous passâmes devant les jardins du comte Stroganoff, qui sont très-agréablement arrangés, et embellis de décorations ordinaires, telles que des colonnes, des rochers artificiels, des chutes d'eau et des temples : le comte a la générosité d'ouvrir au public les portes de cet espèce de parc le dimanche, jour auquel les promenades en sont remplies de monde, et où *elles* ressemblent en miniature à *celles* des jardins de *Kensington*.

CHAPITRE XVI.

Horloge de cour. — Palais d'hiver. — Hermitage. — Voitures des comédiens et du gouvernement. — Couvent des demoiselles. — Instabilité de la fortune. —*Générosité d'un enfant.* — Hôpital des *enfans-trouvés.*

Pour tenir exactement ses rendez-vous dans la capitale et les environs un voyageur doit régler sa montre sur l'horloge du palais d'hiver, qui à Saint-Pétersbourg est l'oracle du soleil, et dont *les volontés* sont *plus* scrupuleusement suivies que celles de *la pendule* des gardes à cheval de Londres : cet avis charitable me fut donné comme je faisais une partie de plaisir avec mes amis à l'hermitage, édifice

qui n'a aucune *ressemblance* avec la cellule d'un anachorète, mais qui est au contraire un magnifique palais bâti à la moderne par la dernière impératrice; il communique, au moyen d'une galerie très-élégamment construite, à une masse énorme de bâtimens appelés, le *Palais d'hiver*. Ce dernier édifice, qui consiste en un rez-de-chaussée et deux étages supportés par des colonnes de l'ordre dorique, séparées par des balustrades et un nombre immense de statues, dont la plupart sont d'un très-grand mérite, et qui a été élevé par l'impératrice Elisabeth, est immense, mais d'une structure excessivement lourde: son intérieur contient une infinité de cours, de galeries, de corridors et d'escaliers; on emploie dans l'hiver quinze cents poêles, ou comme les Russes les appellent quinze cents pitchkas pour l'échauffer.

Je ne puis concevoir ce qui a pu décider Catherine à donner le nom d'*Hermitage* à l'un des plus somptueux et des plus élégans palais de l'Europe; sa situation sur la Newa est très-belle; les appartemens en sont supérieurement décorés, quoiqu'une grande partie des meubles en ait déjà été enlevée; ils sont enrichis des chefs-d'œuvres de *Hongton* et de plusieurs autres collections de tableaux de choix, dont les artistes ont tous la liberté de tirer des copies : une des salles était ornée des plus belles productions de Vernet; il y en a aussi un grand nombre de Téniers.

Au-dessus du second étage, qui contient la galerie des tableaux et les appartemens de la cour, est un jardin d'hiver très-spacieux, rempli d'orangers et d'oiseaux chantans de tous les pays; il donne dans un jardin d'été situé sur le comble du palais : ce jardin d'hiver consiste dans

une longue allée sablée, bordée de buissons et de gros merisiers, dont les racines me semblent avoir dû tenter plus d'une fois de se frayer un passage à travers le plafond des salles au-dessus desquelles ils sont placés; le tout est embelli de fort beaux bustes, de très-élégans canapés de jardins et de kiosques; de chaque côté sont de magnifiques galeries : j'ai vu avec beaucoup de plaisir dans le cabinet des curiosités le modèle en cire d'une métairie russe très-fidèlement imitée; dans la salle de concert sont plusieurs tableaux d'un très-grand mérite par *Sneyder;* ils représentent des poissons, du gibier et des fruits.

Le cabinet des joyaux renferme des objets précieux de toute espèce, entr'autres le paon, le hibou, le coq et la sauterelle, mécaniques de grandeur naturelle, qui furent exécutées en Angleterre à de très-grands frais, et dont le prince Potemkin fit présent à

Catherine II : le coq, perché sur un arbre d'or, ne chante plus ; le hibou ne sait plus huer ; le paon n'étale plus les richesses de sa queue ; mais la sauterelle continue de bondir à des intervalles réguliers pour marquer les secondes : cet insecte est de la grosseur des sauterelles de la Finlande russe, qui, dit-on, portent un pouce et demi de longueur. Il y avait aussi différentes coupes en ivoire, produit de l'industrie et de l'adresse de Pierre-le-Grand, dont le génie savait se plier à tous les genres, et qui fondait des villes, menait des armées à la victoire, construisait des vaisseaux avec autant de facilité qu'il en montrait à ciseler le buis et l'ivoire.

Le salon de Raphaël, l'une des galeries parallèles au jardin, qui est supérieurement peinte et décorée, contient une très-belle collection de minéraux : son plancher, parqueté en marqueterie, est de la plus grande beauté.

Je cherchai en vain le célèbre *Hercule au berceau*, de *Josuah-Reynold*, acheté par Catherine II pour l'hermitage ; d'après des renseignemens certains j'ai su depuis qu'il était placé dans un appartement particulier, et que rarement il était exposé à la vue du public : la raison que l'on m'en donna est que les Russes ont une horreur superstitieuse de la mort, et que comme le sujet représente ce dieu enfant qui étouffe dans ses mains un serpent, ce tableau n'était nullement propre à flatter les regards du peuple.

Après avoir parcouru ces salles nous nous rendîmes au théâtre de la cour, qui communique à l'hermitage par une galerie, construite sur une arche qui traverse une pièce d'eau dont la longueur s'étend depuis la Newa jusqu'au canal Moïka; les comédiens étaient occupés à faire une répétition. En sortant du palais le spec-

tacle d'un nombre assez considérable de voitures impériales piqua ma curiosité; les unes paraissaient assez belles; d'autres étaient d'une médiocre apparence; d'autres enfin très-vieilles et en fort mauvais état; il y avait en outre un grand fourgon attelé de quatre chevaux de front: tous ces équipages étaient rangés devant cette partie du palais où le théâtre est situé.

Dès que la répétition fut achevée les acteurs descendirent de leurs loges; les acteurs les plus distingués s'emparèrent des meilleures voitures; ceux qui jouent le bas-comique montèrent dans les plus délabrées ou les plus défectueuses; et les coryphées, qui étaient au nombre de trente, sautèrent dans le fourgon; tous furent reconduits à leurs demeures respectives: ces voitures sont uniquement consacrées au service des comédiens.

Non loin de l'hermitage, et sur la même ligne que ce château, est le magnifique palais bâti par Catherine II pour Grégoire Orloff, et ensuite accordé par Paul I[er] au dernier des rois de Pologne; il est construit en marbre gris de Sibérie, et orné de pilastres de la même pierre d'un rouge foncé; les balustrades des balcons et les *chassis des fenêtres* sont de cuivre richement doré; les meubles et les décorations en ont été enlevés; tous les bâtimens ne sont maintenant occupés que par des personnes attachées à la cour.

D'après la gracieuse autorisation qui nous en fut donnée par l'impératrice douairière, nous visitâmes un établissement très-curieux et très-intéressant, qui est honoré de sa protection immédiate, le couvent des demoiselles : cette institution, qui n'a pas d'égale en Europe, contient trois cent soixante-douze demoiselles de

condition, et vingt-quatre filles de bourgeois. Il y a aussi sous le même toit un autre établissement, appelé *Couvent de Sainte-Catherine*, qui pourvoit à l'instruction de trois cent quatre-vingt-huit enfans de la classe bourgeoise; l'âge d'admission est celui de six ans: les demoiselles nobles apprennent l'allemand, le français et l'italien, le dessin, la musique, la danse, la géographie et tous les arts d'agrément; on n'enseigne aux filles roturières que ce qui est utile, et tout ce qui peut les rendre propres à devenir de bonnes femmes de fabricans; leur goût et leur penchant sont toujours consultés pour l'état qu'on veut leur faire apprendre.

Cette maison ressemble à une grande ville: elle était jadis occupée par les moines de Smolnoï, qu'on en a retirés pour mettre à leur place des membres de la société beaucoup plus aimables et beaucoup plus

utiles : au centre de cet établissement est une grande église très-négligée, et dont le dôme est surmonté de quatre petites coupoles, toutes de cuivre doré; cet édifice est un des plus imposans de la ville : nous fûmes reçus à la grande entrée par des officiers de la maison; ils étaient en grand uniforme, costume qui est porté par toutes les personnes attachées à des institutions impériales, à raison de ce que le gouvernement est militaire.

Nous fûmes d'abord conduits à l'office, où nous goûtâmes du dîner du jour, qui consistait dans une excellente soupe, du bouilli, des légumes et de la pâtisserie : ces jeunes demoiselles sont partagées en différentes séries d'âges, et distinguées par des ajustemens bruns, bleus, verts et blancs. On nous présenta dans la première classe à son excellence madame Adlerberg, directrice du couvent, qui était décorée de

l'ordre de *Sainte-Catherine*; c'est une femme d'une grande beauté, et dont le maintien a beaucoup de grâce et de noblesse; le sourire des jeunes écolières à son passage, et les marques d'affection qui la suivaient partout à mesure qu'elle nous faisait voir les écoles, annoncent la douceur et l'aménité de son caractère.

Il n'y avait à l'infirmerie que trois de ces enfans; ils étaient soignés avec beaucoup d'attention par des gardes; l'âge, le nom, le genre d'indisposition et le traitement de la malade sont inscrits sur une tablette fixée au-dessus de sa tête au chevet de son lit : les dortoirs étaient remarquables par leur propreté et leur élégance. La rapidité des progrès que quelques-unes de ces petites filles avaient faits dans le dessin paraissait surprenante. Nous fûmes accompagnés dans l'église grecque dépendante du couvent par le prêtre dans

ses vêtemens sacerdotaux; il nous fit voir une coupe d'or enrichie de diamans, dont on se sert pour la communion, et qui est l'ouvrage de l'impératrice douairière.

La mortalité sur les enfans est très-peu considérable; il n'en meurt, année commune, que deux sur huit cents, à moins qu'ils n'apportent des maladies avec eux des provinces d'où ils viennent, comme cela arrive quelquefois lorsqu'il y a de nombreuses places vacantes à remplir. La classe bleue nous offrit un exemple frappant de l'instabilité de la fortune dans un enfant âgé d'environ onze ans, qui est la petite-fille du dernier roi de Pologne.

A l'institution de Sainte-Catherine, placée sous la direction de madame Bredkoff, femme d'un certain âge, douée des talens les plus distingués, et d'un caractère très-affable, nous fûmes témoins d'une petite circonstance qui prouverait que les

Russes sont susceptibles comme les autres peuples des procédés les plus généreux, si cela pouvait faire une question : il est bon de savoir qu'un nombre limité de jeunes demoiselles est reçu gratuitement dans cet établissement, soutenu par l'impératrice douairière, et que les autres paient pension : à la dernière admission donc, qui se fait par la voie du sort, deux jeunes personnes, dont l'aînée n'avait pas encore dix ans, filles d'un capitaine de vaisseau, père d'une nombreuse famille, tirèrent au sort, et amenèrent l'une un billet blanc, l'autre un billet noir. Quoique fort jeunes, comme on vient de le voir, elles eurent assez de jugement pour sentir que le destin les allait séparer, et se mirent à pleurer amèrement : une autre jeune demoiselle, à laquelle la chance venait d'être favorable, s'apercevant de la détresse de ces deux sœurs, courut près de celle qui avait amené le billet noir, et sans

consulter ses parens ni aucune autre personne, lui présenta le sien, et dit à la directrice, auprès de laquelle elle la conduisit : « Vous voyez, madame, que la fortune me sourit; mais mon papa a le moyen de payer ma pension, et je suis persuadée qu'il fera aisément ce sacrifice pour sa fille; permettez, je vous prie, que cette jeune demoiselle, qui est moins fortunée que moi, jouisse du bonheur dont j'ai été favorisée. » Cette touchante anecdote fut immédiatement rapportée à l'impératrice douairière, qui en témoigna la plus vive satisfaction, et paya de sa bourse la pension de la petite bienfaitrice.

On a prétendu que, lorsque l'époque est arrivée où ces jeunes personnes quittent le couvent pour paraître sur le théâtre du monde, le grand nombre d'années pendant lesquelles elles ont été séparées de la

société leur donnait un air emprunté, et qu'elles montraient dans les cercles autant de surprise qu'en témoignerait à la contemplation des objets un aveugle qui aurait subitement recouvré la vue; mais cette assertion ne s'accorde nullement avec les marques d'éducation et les manières gracieuses et polies qu'on apercevait en elles au couvent : *j'observerai en outre que tous les mois, et même plus souvent*, cette maison donne un bal public et très-brillant, composé de personnes de la première distinction, ainsi que des parens et amis de ces demoiselles, avec lesquels elles ont un libre commerce dans ces occasions. A Pâques *et aux autres fêtes* elles *font*, avec l'autorisation de l'impératrice *douairière*, un tour dans la ville en voiture pour assister à ces divertissemens où l'on glisse du haut des *montagnes* de neige, et autres amusemens de la saison.

L'impératrice douairière prend beaucoup de plaisir à visiter cette institution ; toutes les fois qu'elle paraît ces jeunes personnes s'empressent autour d'elle pour lui baiser la main, comme si elle était leur mère. Il peut exister dans d'autres pays des établissemens fondés d'après le même principe ; mais il n'en est pas un seul qui ait son étendue : ailleurs, à quelques glorieuses exceptions près, le souverain s'imagine qu'il a largement rempli son devoir s'il accorde de l'argent pour leur soutien, sans en surveiller l'emploi, ou sans favoriser les lieux de sa présence ; mais ici l'impératrice douairière, l'impératrice régnante et les autres branches de la famille royale assistent en personnes aux exercices de ces jeunes demoiselles et à leurs repas.

Lorsque madame Bredkoff reçut l'invitation de se rendre à Moskou pour y organiser une fondation semblable à celle

de Sainte-Catherine, l'impératrice douairière prit le fauteuil pendant son absence, et remplit ses fonctions.

C'est avec le plus grand plaisir que je citerai ici une autre preuve de la magnificence qui distingue l'impératrice douairière dans un établissement appelé l'*Institut de Marie*, qu'elle soutient des deniers de sa propre cassette, et qui lui coûte quinze cents livres sterling par an: dans cet établissement, qui est sous la direction de l'habile madame Luky, cinquante-six filles sont habillées et entretenues; elles apprennent le français, l'allemand, le russe, l'arithmétique, le dessin et l'art de broder: ce dernier talent y est porté si loin que les habits de cour de la famille royale sont souvent faits par ces jeunes demoiselles. A dix-huit ans ces aimables élèves obtiennent des places honnêtes dans de très-bonnes maisons, ou elles

sont mariées, et reçoivent une dot d'une somme à la vérité peu considérable. Pour qu'une enfant soit admise dans cette institution il ne faut pas qu'elle ait des protections ou des amis, mais qu'elle soit orpheline et sans aucune ressource : cette réunion d'élèves semblait composer une grande et heureuse famille. Quand un empire dispose ainsi de ses trésors on peut le comparer à cet astre bienfaisant qui aspire les exhalaisons de la terre pour les convertir en une rosée fécondante.

J'eus le bonheur de me trouver à Saint-Pétersbourg pendant deux grandes causes de réjouissances nationales; le jour de la fête de l'impératrice douairière et du mariage de l'une de ses filles, la grande-duchesse Marie, très-belle et très-aimable princesse d'environ dix-sept ans, avec le fils unique du prince de Saxe-Weimar, jeune homme de vingt ans. L'impératrice voulut que ces

deux événemens fussent célébrés à la fois.

Le 3 août je me rendis avec plusieurs de mes amis au palais d'hiver, dont la place était couverte de voitures; nous montâmes le grand escalier de marbre, et nous parvînmes par une longue suite de très-belles salles au logement des ministres étrangers; toutes les pièces étaient remplies de personnes vêtues de leurs habits de gala, et à une heure après-midi la compagnie sortit des appartemens de l'impératrice douairière. A la suite des maréchaux et des grands officiers de la couronne, qui rivalisaient entr'eux par la richesse de leurs vêtemens, parut l'empereur en grand uniforme, conduisant l'impératrice douairière par la main, tandis que son auguste épouse, dans un habillement couvert de pierreries, mar-

chait à ses côtés. (1) Vint ensuite, dans une parure éclatante de pierreries, la grande-duchesse entre le prince de Weimar et le grand-duc Constantin : elle avait sur sa tête une couronne de diamans; une longue mante de satin cramoisi doublée d'hermine, dont plusieurs pairs de l'empire portaient la queue, était attachée à ses épaules, et l'on voyait à son côté un superbe bouquet de pierres précieuses imitant des fleurs naturelles.

Le reste de la famille royale et une longue suite de seigneurs et dames de qualité fermaient la marche : à mesure qu'ils traversaient la salle des gardes, qui était bordée des deux côtés d'une haie de soldats, rien n'était plus amusant que de voir avec

(1) D'après un ukase de Paul Ier l'impératrice douairière a le pas dans les cérémonies sur l'épouse de l'empereur régnant.

quel plaisir ces hommes d'une taille gigantesque roulaient leurs moustaches sur leurs doigts en voyant passer l'empereur.

Aussitôt que le cortège entra dans l'église grecque les prêtres et les chantres entonnèrent une antienne; le jeune couple resta debout sur un tapis de drap écarlate, galonné en or, tandis que deux officiers de l'empire tenaient une couronne suspendue au-dessus de leurs têtes, formalité qui s'observe à l'égard de tous les Russes, même ceux de la classe la moins relevée; ils marchèrent alors trois fois devant l'autel, tenant chacun un cierge allumé, changèrent d'anneaux, et burent trois fois dans la coupe sacramentale; l'évêque métropolitain leur fit ensuite une pieuse exhortation, après laquelle la mariée salua profondément l'archevêque, et se retira avec sa famille et le cortège.

Sur la fin de la cérémonie on lança de

la terrasse de granit, en face du palais, du côté de la Newa, une fusée volante, et aussitôt des salves de canon annoncèrent au peuple l'heureux événement qu'il brûlait d'apprendre. Deux heures après on servit un banquet splendide pour toute la cour dans la grande salle de marbre, pièce longue de deux cents pieds, sur environ quarante de haut, ayant à ses extrémités et au côté opposé aux fenêtres des galeries voûtées, où se placent les spectateurs.

La table impériale était couverte de vases d'or remplis de fleurs les plus rares, de pyramides d'ananas et des meilleurs fruits possibles, disposés avec beaucoup d'élégance et de goût. La noblesse ayant pris place autour de plusieurs tables chargées des mets les plus délicats, le grand-maître des cérémonies *fit* un signal qui imposa le plus grand si-

lence ; les portes battantes s'ouvrirent, et la famille impériale entra accompagnée d'un grand nombre d'officiers de la cour. Les pages, ayant tous la main droite couverte d'une serviette, mirent sur table ; un orchestre nombreux et très-bien composé se fit entendre, et différens morceaux furent chantés par un habile virtuose, dont la voix cependant ne fit que très-peu d'effet, à raison de la vaste étendue de la salle et du bruit continuel du canon. Lorsque l'empereur se leva et but dans une coupe d'or à la santé du jeune couple, une larme, si ma vue ne m'a pas trompé, mouilla la paupière de la belle mariée : il y avait dans la salle différens coureurs, qui dans tous les tems et dans tous les lieux ont le privilége de garder leur bonnet à panaches sur la tête. Ce fut avec beaucoup de difficulté que nous parvînmes à gagner notre voiture en traversant des

salles remplies de cuisiniers et d'un grand nombre de matelots, vêtus de leurs plus beaux habits, qui à cette occasion faisaient la fonction de valets d'office.

De retour à notre hôtel nous reçûmes de l'ambassadeur anglais une note par laquelle il nous informait que l'empereur avait fixé à six heures et demie du soir le moment de notre introduction; honneur, nous dit-on, qui à cet instant de la journée et dans une pareille circonstance était contre l'étiquette ordinaire, et qui par conséquent n'en fut que plus flatteur pour nous.

Après la présentation la famille royale et toute la cour, que nous suivîmes, se rendirent à la salle de Saint-Georges; ce magnifique appartement, plus riche, quoique moins vaste que celui de Potemkin, était doré en or de plusieurs couleurs, et illuminé par une profusion de

lustres de la plus grande beauté ; il y avait de chaque côté de la grande entrée deux glaces d'une grandeur immense, disposées au-dessus de plusieurs statues d'albâtre d'un travail exquis ; au fond de cette salle était le trône placé à l'extrémité de plusieurs gradins.

Aussitôt que la famille impériale fut entrée l'orchestre joua une charmante *polonaise*, qui ressemblait plutôt à une marche qu'à une danse, la saison étant trop chaude pour que l'on pût se livrer à cet exercice : l'empereur, qui donnait la main à la mariée, marquait par ses pas la mesure de la musique; le reste de la famille royale et la cour, composés d'à peu près quatre-vingts personnes des deux sexes, le suivaient en formant des passes et autres figures.

Ce divertissement dura une heure : un instant avant qu'il finît je fus introduit, par la protection d'une dame de la cour, dans

la chambre à coucher des nouveaux époux: en face du lit, sous des plateaux de verre, étaient les joyaux de la mariée, un service d'or qui lui avait été donné par son auguste famille, ainsi qu'une jatte de même métal, contenant *un petit pain et du sel,* que d'après la coutume usitée en Russie l'impératrice douairière offre en présent à sa fille le soir de ses noces, et un instant *avant qu'elle se déshabille* : ce *présent* a pour but d'exprimer le vœu qu'elle fait pour que sa fille, puisque toute dépendance est rompue par le mariage entre l'enfant et sa mère, ne puisse jamais manquer des nécessités de la vie.

Les vêtemens de nuit de la princesse étaient sur un siége à main droite, et les pantoufles du prince à gauche, la dignité de l'empire russe ne permettant pas qu'aucun prince de la terre prenne la droite *sur* une grande-duchesse de Russie. L'hymen

CHAPITRE XVII.

Fête de Péterhoff. — Précaution contre ceux qui sortent de la Russie. — Ours favori. — Théâtre allemand. — Visite à Cronstadt. — Prison. — Punition militaire. — Oranienbaum. — Montagnes volantes.

IMMÉDIATEMENT après l'opéra la cour se rendit à Péterhoff, maison de plaisance située à environ trente werstes de la capitale, sur les bords du golfe de Cronstadt, et bâtie par *le Blond*, où il y eut bal et illumination en l'honneur du mariage. Presque toute la population de Saint-Pétersbourg s'y trouvait, et nous nous y rendîmes aussi nous-mêmes.

approchait avec son flambeau; une troupe de jeunes filles, habillées en blanc et couronnées de fleurs, se disposaient à recevoir la belle mariée et à détacher sa ceinture lorsque je quittai ce nouvel *Eden*.

Le soir, comme nous nous promenions le long de la Newa après soupé, nous éprouvâmes beaucoup de plaisir en voyant la forteresse illuminée depuis les fondemens jusqu'à la couverture.

Après les noces la famille impériale se rendit à l'opéra; le théâtre était supérieurement éclairé, et on y avait transporté les décorations de celui de la cour, les plus belles que j'aie jamais vues : au moment où l'empereur allait sortir de sa loge le peuple le couvrit d'applaudissemens dont sa majesté parut très-affectée.

Après avoir traversé pendant plusieurs milles une longue file de voitures attelées de six chevaux, dont quatre de front et deux en arbalète, nous passâmes devant une auberge fort petite, mais très-mémorable, située sur le bord du chemin, à huit werstes de Saint-Pétersbourg: cette auberge se nomme *krasnoï kabac*, le premier de ces mots signifiant *rouge*, et le second *hôtellerie*. Ce fut à cette auberge que Catherine II fit halte quand elle marcha contre son époux, et qu'elle sommeilla quelques instans sur les manteaux de ses officiers, dans un très-petit cabinet: là, assistée de son amie intime, la princesse Dashkoff, à laquelle elle confiait tous ses secrets, elle jeta au feu un grand nombre de lettres. Un peu plus loin était l'hermitage de Saint-Sergius, petit monastère composé de cloîtres d'une forme quadrangulaire, de l'église et de trois

chapelles: il n'y a dans cet édifice rien qui puisse engager un voyageur à descendre de sa voiture. Plus loin encore nous vîmes le palais de *Strelna*, grand bâtiment de briques revêtues en plâtre, entouré de bois et de terres; il appartient au grand-duc Constantin, frère de l'empereur.

A notre arrivée dans le château de Péterhoff nous trouvâmes les appartemens, qui étaient meublés dans le style d'une antique splendeur, et richement éclairés, remplis de gens de toutes conditions et de tout rang dans leurs habits de parure. Cette assemblée présentait une réunion de personnes dont les vêtemens mettaient en évidence une grande partie des différens costumes de l'Empire. Je fus principalement frappé de la figure des femmes de marchands, qui était couverte de rouge; ces femmes portaient une coiffure de mousseline d'une forme pyrami-

dale, garnie, ainsi que leur robe et leur palatine, de très-grosses perles.

Les illuminations étaient de la plus grande magnificence : en face de la principale entrée on voyait une immense cascade qui projetait ses eaux au-dessus d'un grand nombre de feux de différentes couleurs, ce qui produisit un effet tout à fait nouveau pour moi. Un canal de plus d'un *mille* de long, éclairé de tous les côtés, et orné à son extrémité d'une gloire, formait, avec l'illumination des barques impériales stationnées en mer dans le lointain, un coup d'œil enchanteur : toutes les avenues et toutes les parties des jardins, dont l'étendue est immense, paraissaient comme embrasées.

Il y avait dans une des allées la plus retirée un grand arbre en cuivre chargé de fleurs du même métal, et qui jetait de l'eau par toutes ses feuilles. On entendait

dans une autre partie un concert de cors; dont l'exécution m'a paru d'autant plus difficile que chaque musicien ne pouvait tirer qu'un seul genre de ton de son instrument.

Nous vîmes dans un coin du grand salon, au centre du palais, la cour *Géorgienne*, composée du prince de la Géorgie, de deux princesses de sa maison et de sa suite. Le prince a été obligé de céder à la Russie, dont il reçoit une pension, son pays, qui formait autrefois une province dépendante de la Perse et de la Turquie. Aucune trace de la beauté circassienne ne paraissait sur la figure des princesses; l'une était vieille, grasse et sans aucun trait remarquable; l'autre, fort pâle et fort maigre, avait les yeux très-enfoncés; la physionomie du prince était belle et pleine de noblesse.

Après que la famille royale, toute étin-

celante de pierreries, eut dansé différentes polonaises, dans lesquelles l'impératrice était accompagnée d'un nain habillé en turc, elle monta dans des lanikas, espèce de calèche découverte, et parcourut les jardins. On lui servit ensuite sous une tente placée sur le sommet d'une des ailes du palais un souper splendide, auquel j'eus l'honneur d'assister; les convives furent servis par deux cents domestiques en grandes livrées impériales.

A cinq heures du matin nous retournâmes à Saint-Pétersbourg fort satisfaits. J'oubliais de dire que dans une des salles de Péterhoff sont placées les quatre célèbres tableaux de Hackert, peints par ordre du comte Alexis Orloff, et représentant la victoire remportée par la flotte russe sur le capitan pacha. Le peintre ayant déclaré à ce seigneur qu'il n'avait jamais vu de navire en feu, Orloff fit détacher

du port un vaisseau *russe* de soixante-quatorze canons, ordonna qu'on y mît le feu pour que le peintre fût à même de rendre avec plus de fidélité l'effet qu'il produirait. Les habitations et les jardins qui bordent le chemin de cette maison de plaisance sont de toute beauté.

Comme j'étais un peu fatigué, je me reposai une très-grande partie du jour; le soir j'allai au théâtre allemand, situé derrière le palais de Lanskoï, et servant aujourd'hui de salle de bal; c'est un lieu très-sombre, très-faiblement illuminé par un lustre demi-circulaire, et orné d'une pendule dont les mouvemens sont à découvert, et qui est placée au centre de la corniche de l'avant-scène: l'espèce de dais dont la loge impériale est surmontée était couvert de plumes d'un vert très-foncé et tirant sur le brun, ce qui lui donnait une teinte lugubre:

on jouait à ce théâtre le drame de *Pizarre*. Au moment où le vieux soldat aveugle entre, et tout le tems qu'il reste sur la scène, on entendit dans le lointain le bruit d'un combat qui fit le plus grand effet.

Le lendemain matin nous mîmes à exécution un projet que nous méditions depuis très-long-tems, celui de voir *Cronstadt* : après nous être muni de lettres de recommandation pour quelques-uns des plus respectables habitans de l'île, nous passâmes devant différentes maisons de campagne, devant l'une desquelles était une espèce de chaumière sous la forme d'un champignon ; nous descendîmes de voiture à un petit village où est situé le palais d'*Oranienbaum*, ou l'oranger, à environ trente-cinq werstes de Saint-Pétersbourg, et nous nous rendîmes au canal qui fait face à ce château : là nous louâmes

une barque à huit rames, et fîmes voile pour l'île à sept ou huit milles de la côte. Des hommes se baignaient sur les bords du canal, tandis que de jeunes femmes étaient occupées à laver du linge.

Nous fûmes arrêtés au môle des marchands près Cronstadt par un jeune officier, qui nous demanda nos noms, et nous retint long-tems sans nous permettre de descendre à terre. Ce fut en cet endroit que Pierre III, à l'époque de cette révolution qui mit sur la tête de Catherine la couronne de toutes les Russies, se présenta dans un yacht rempli de femmes effrayées, plus effrayé lui-même qu'elles, et demanda, d'après les instances réitérées du brave et valeureux général *Munich* qui était à son bord, à être admis dans cette île, dont la conservation eût entièrement changé la face des affaires si ce prince eût pu la ranger de son parti. « Qui êtes-vous ?

« lui cria la sentinelle. » Je suis votre em-
« pereur. » Nous n'avons plus d'empereur :
« si vous ne vous retirez sur-le-champ
« nous allons couler bas votre navire » fut
la réponse qu'il reçut. « Sautez avec moi
« à terre, s'écria l'intrépide et loyal *Gu-*
« *dowitch;* ils n'oseront pas tirer sur vous. »
Le faible et irrésolu souverain se refusa à
cette proposition, s'en revint à Oranien-
baum, *fut détrôné*, et mourut d'une mort
précoce.

A la fin nous eûmes la permission de
débarquer, et entrâmes dans Cronstadt :
cette île doit son nom à Pierre-le-Grand,
et signifie ville de la couronne; elle a sept
werstes de long ; sa population, y compris
la moyenne proportionnelle du nombre
des étrangers qui y font leur séjour, est de
soixante mille ames. Au côté méridional de
Cronstadt est un îlot appelé *Cronslot :* les
vaisseaux qui tirent plus de huit pieds d'eau

sont obligés de débarquer leurs cargaisons à Cronstadt, et de les conduire dans des allèges à Saint-Pétersbourg.

La ville a un werste de long, et contient différentes églises, parmi lesquelles il s'en trouve une anglaise; il y a aussi une douane et plusieurs autres édifices publics. En visitant le môle des vaisseaux de ligne et celui des vaisseaux marchands, qui comme les canaux ont des murs de granit, et sont construits d'après un plan de Pierre-le-Grand, nous remarquâmes un vaisseau de guerre percé pour cent quarante canons, et le plus grand que j'eusse jamais vu; son énorme volume et une avarie qu'il éprouva au moment où il fut lancé à l'eau empêchent qu'il ne puisse être d'aucun service.

De Cronstadt nous revînmes à Oranienbaum, dont nous visitâmes le palais et les jardins : ce château a été construit par le

prince Menzikoff en 1727, et à sa mort il est retourné à la couronne; il est élevé sur des terrasses, et est composé d'un petit bâtiment central composé de deux étages, et de deux ailes très-étendues réunies par des colonnades; ces ailes sont couvertes d'un treillage en forme de berceau, et offrent une très-belle promenade pendant l'été: les appartemens sont fort propres et fort commodes; il y a une pièce tapissée en taffetas satiné, mêlé de blanc et de lilas entrelacés par bandes, et disposés en panneaux; le plafond est couvert de la même étoffe, ce qui produit un très-bel effet.

A l'extrémité des ailes sont deux autres édifices, l'un servant d'église grecque, et l'autre formant le dépôt des porcelaines. Pierre III bâtit dans ce palais une chapelle luthérienne, où il avait coutume de prier avec ses soldats de Holstein, au lieu d'aller à l'église grecque, indiscrétion qui

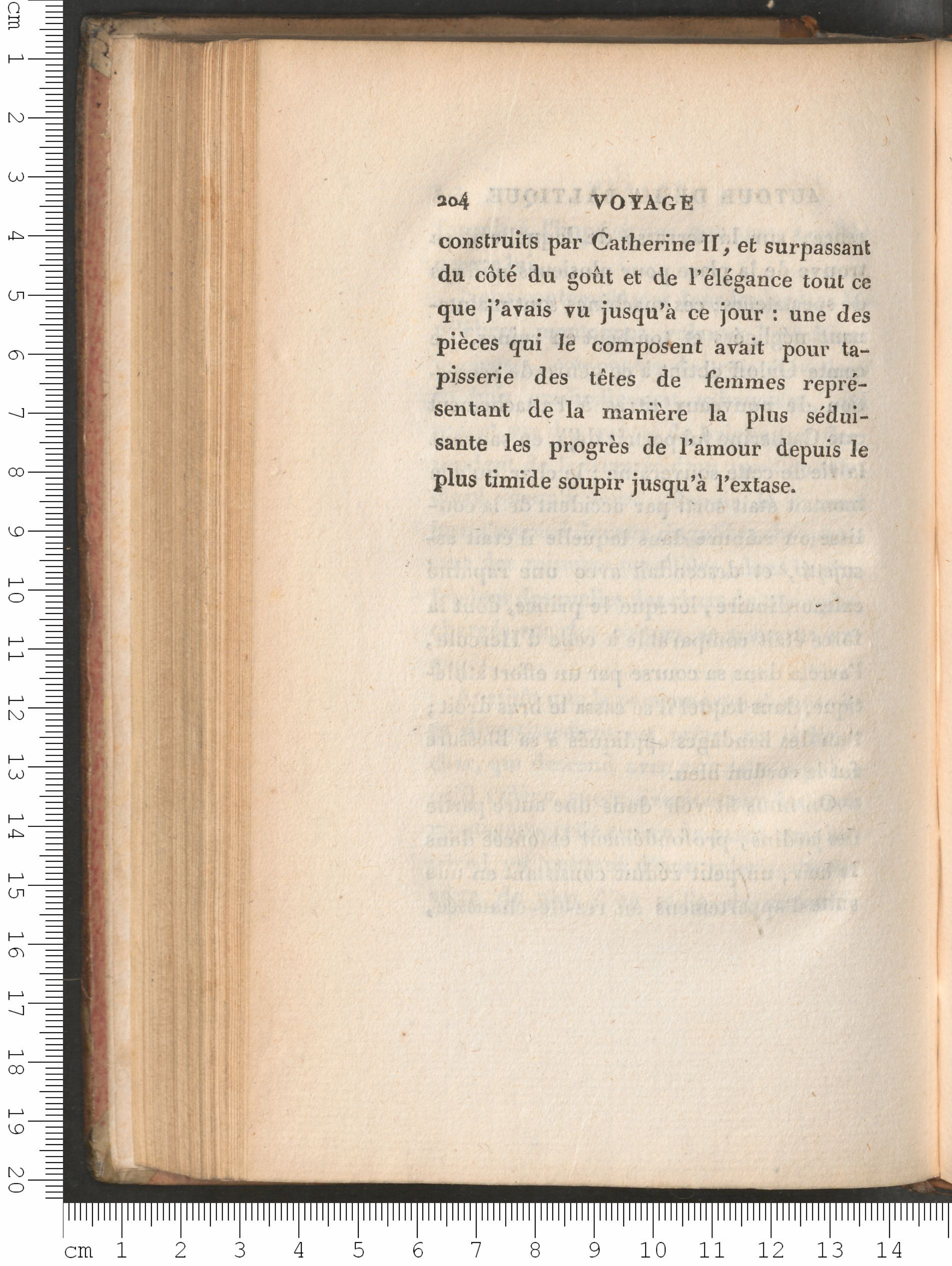
fournit à l'impératrice une arme terrible contre lui.

Nous contemplâmes dans les jardins les célèbres montagnes volantes, machines immenses, composées de trois élévations en bois graduellement exhaussées, qui posent sur des voûtes de briques, et descendent de la terrasse d'un pavillon très-élevé jusqu'à terre : depuis le sommet jusqu'au pied de cette singulière charpente sont des rainures parallèles, dans la profondeur desquelles des chars de triomphe, chargés sur des castors, se trouvent engagés.

Aussitôt que la personne qui s'amuse de ce divertissement est prête, on lâche le char, qui descend avec une telle rapidité qu'il s'élève successivement sur les trois montagnes : cette espèce de passe-tems impérial est entouré d'une galerie découverte de plus d'un mille de circonfé-

rence, sur la terrasse de laquelle il se trouve de la place pour plusieurs milliers de spectateurs ; ces machines sont maintenant négligées et tombent en ruines. Le comte Orloff obtint à ce genre de récréation de nouveaux titres à l'attachement que Catherine lui portait déjà, en sauvant la vie de cette souveraine : le char qu'elle montait était sorti par accident de la coulisse ou rainure dans laquelle il était assujetti, et descendait avec une rapidité extraordinaire, lorsque le prince, dont la force était comparable à celle d'Hercule, l'arrêta dans sa course par un effort athlétique, dans lequel il se cassa le bras droit ; l'un des bandages appliqués à sa blessure fut le cordon bleu.

On nous fit voir dans une autre partie des jardins, profondément enfoncée dans le bois, un petit réduit consistant en une suite d'appartemens au rez-de-chaussée,



construits par Catherine II, et surpassant du côté du goût et de l'élégance tout ce que j'avais vu jusqu'à ce jour : une des pièces qui le composent avait pour tapisserie des têtes de femmes représentant de la manière la plus séduisante les progrès de l'amour depuis le plus timide soupir jusqu'à l'extase.

CHAPITRE XVIII.

Débordement de la Newa.—Académie des sciences. — Revue. — Corps des cadets. — Pelisses. — Maison de plaisance. — Tombeaux de chiens. — Gatchina. — Pauvoloffsky. — Anniversaire d'un saint favori.

QUELQUE tems avant mon départ de Saint-Pétersbourg les habitans étaient tous dans la crainte d'une terrible inondation dont ils étaient menacés par la Newa, à raison de ce que le vent, qui soufflait avec beaucoup de force au sud-ouest, faisait refluer les eaux du golfe de Finlande contre la rivière, et la forçait de sortir de son lit : on tira le canon de l'ami-

rauté, et le soir quatre fanaux furent placés sur la flèche de son clocher, avertissement ordinaire dans ces sortes d'occasions pour prévenir les habitans de prendre garde à eux, et une consternation générale se répandit dans toute la ville.

Sur les huit heures du soir une partie de Galeernhoff se trouva à cinq pieds sous l'eau; les ponts de bateaux s'élevèrent à une hauteur considérable, de sorte que les planches par lesquelles ils communiquaient au rivage présentaient de chaque côté une élévation effrayante, que cependant les voitures de toute espèce parvenaient à monter, grâce à l'adresse et à l'énergie extraordinaires des conducteurs et des chevaux. Le moyen en usage pour franchir ces hauteurs presque perpendiculaires est de faire prendre à coups de fouet le galop aux chevaux à une distance considérable, et d'employer le secours d'un

grand nombre d'officiers de police et de soldats, qui se trouvent toujours près des ponts dans ces circonstances, pour empêcher les accidens, en poussant les voitures, et en s'opposant à ce qu'elles puissent rétrograder. Heureusement la Newa, le vent et les craintes du public se calmèrent à la fois sans que les habitans eussent éprouvé aucune perte ni aucun dommage.

Ce changement de tems nous permit de nous rendre à l'académie des sciences, édifice majestueux situé au côté septentrional de la rivière, dans Vassili-Ostroff. Après avoir traversé la bibliothèque, dont l'intérieur est faiblement éclairé par le haut, et où il n'y a rien de propre à fixer l'attention d'un voyageur, si ce n'est quelques manuscrits tartares, nous entrâmes dans le cabinet des curiosités naturelles; les principaux objets dont il se compose sont différentes

parties du corps *humain*, des fœtus depuis la première imprégnation jusqu'à la naissance parfaite, des monstres humains et animaux, et une variété infinie d'objets anatomiques conservés dans de l'esprit de vin. La peau de l'*Heiduque* ou domestique favori de Pierre-le-Grand est là étendue sur un mannequin de bois de sa taille; elle prouve que cet homme avait *six pieds et demi de haut, et que la nature* l'avait pourvu d'un cuir aussi fort et aussi impénétrable que celui du rhinocéros. Dans la galerie au-dessus était un traîneau, auquel avaient été attelés jadis des chiens lapons; les habillemens d'un magicien de la Sibérie, ornés d'un grand nombre de bagues et de grains de fer; différens présens faits à la czarine par l'intrépide capitaine Cook, ainsi qu'un grand nombre d'animaux et d'oiseaux de toutes espèces empaillés.

On voyait dans la chambre de Pierre-le-Grand une figure en cire de sa taille, qui s'élève à plus de six pieds, et qui est parfaitement ressemblante; son chapeau percé d'une balle à Pultawa, des culottes qui avaient besoin d'être raccommodées, et des bas bons à ressemeler. On nous montra dans une pièce adjacente ses instrumens à tourner, avec lesquels il avait coutume de se délasser de ses travaux; des tiroirs remplis de plats de cuivre qu'il avait lui-même rétreints, d'assiettes qu'il avait tournées; enfin, la curiosité qu'excite ordinairement la vue des plus petites choses créées par de grands hommes se trouvait détruite dans ces lieux par leur abondance; il n'est pas de jardin ni de bâtiment public où l'on n'étale avec profusion quelques-uns de ses habits, de ses armes ou des ustensiles qu'il a fabriqués. Quelle singularité qu'un génie contemporain n'excite jamais avec autant de force

notre attention ou notre admiration que celui qui n'existe plus ! Lorsque l'on contemple un grand homme il semble que l'œil de l'imagination renverse la loi de l'optique en grossissant d'autant plus l'objet qu'il s'éloigne de nous.

Au rez-de-chaussée est un secrétaire mécanique très-curieux, imaginé par Rœntgen, allemand de Neuwied, et *donné à l'académie par Catherine*, qui le paya vingt-cinq mille roubles : en touchant un ressort une foule de tiroirs sortent de ce secrétaire ; une table à écrire se développe d'elle-même, et des boîtes à mettre les lettres et les papiers se lèvent sans aucun secours ; une partie de ce mécanisme peut se disposer de manière que si quelqu'un venait à vouloir toucher aucun des coffres destinés à recéler de l'argent ou des papiers secrets, des sons un peu trop éclatans pour l'indiscret se feraient aussitôt entendre et avertiraient le propriétaire.

On nous a dit qu'il existait dans les salles de l'académie des pierres ou des morceaux de fer natif, que les savans conjecturent avoir été jetés par le volcan de quelque planète; nous ne les vîmes pas, mais on rencontre beaucoup de ces phénomènes dans différentes contrées de la Russie; cependant il me semble contraire aux lois de la gravitation qu'un seul atôme puisse se détacher de sa planète.

Près de l'académie est un pavillon contenant le globe de Gottorp, de onze pieds de diamètre, d'un pôle à l'autre : l'intérieur de ce globe est marqué d'étoiles et de constellations, et peut contenir plusieurs personnes à la fois; comme quelques charmantes femmes qui se trouvaient dans cette salle se hasardèrent à entrer dans ce globe, au moment où celui qui en donnait l'explication le faisait tourner nous n'en fûmes que plus vivement frappés de l'idée du mouvement des corps célestes.

Le soir après l'opéra nous partîmes pour le camp, où il se fait tous les ans une revue de trente à quarante mille hommes, et passâmes la nuit dans notre voiture pour être présens aux évolutions qui devaient avoir lieu le lendemain à huit heures. Après avoir pris un fort bon déjeûner dans une hutte de Cosaques nous nous rendîmes au terrain où les troupes étaient réunies. Les évolutions commencèrent dans un village situé à trois milles de la capitale, d'où une très-vive canonnade se fit entendre; les armées belligérantes, composées de quinze à vingt mille hommes, dont l'une était commandée par l'empereur, commencèrent à s'ébranler dans une longue vallée, et firent halte à un demi-mille l'une de l'autre; il se fit alors une décharge d'artillerie terrible, et un feu de mousqueterie très-vif dans toutes les parties d'un champ de bataille qui

occupait cinq à six milles : là se terminèrent les manœuvres de guerre, et nous revînmes à l'hôtel fort tard pour dîner.

C'était le 2 septembre, et l'été commençait à donner des marques d'un rapide déclin ; les brouillards obscurcissaient la lumière des lampes, qui peu de jours auparavant donnaient aux soirées la clarté du grand jour.

Le lendemain de la revue nous eûmes beaucoup de plaisir à voir, au moyen d'une autorisation expresse, une pépinière de héros appelée *le second corps impérial des Cadets*, dans lequel sept cents enfans sont nourris et entretenus aux frais de la couronne, et élevés pour la profession militaire. Le gouverneur, gentilhomme d'un rang très-distingué, et différens officiers attachés à l'institution, nous accompagnèrent dans les classes. Chaque enfant suit la religion dans laquelle il est

né, et il existe à cet effet deux églises dans la même maison, l'une grecque et l'autre luthérienne. La première est d'un style très-élégant. Nous trouvâmes les dortoirs et les autres parties de l'établissement tenus dans la plus grande propreté; le linge et les habits de ces enfans rangés avec beaucoup de soin; on lisait le nom de chacun inscrit sur la tablette où sont leurs vêtemens. Nous vîmes à l'une des portes de l'établissement quelques-uns de ces soldats enfans relever la garde. Ils apprennent dans leurs classes les mathématiques, la science de l'artilleur, le dessin des cartes géographiques, le français, l'allemand et le russe, l'escrime, la danse, et tous les arts qui peuvent former un soldat et un gentilhomme.

Nous assistâmes à leur dîner, qu'on leur sert à midi et demi précis. La salle

à manger a deux cents pieds de long sur quarante de large; chaque table contient vingt-deux enfans, devant lesquels étaient placés une assiette à soupe et une autre à viande, une cuillère d'argent, un couteau, une serviette et un gros morceau de pain de ménage; à chaque extrémité de cette table se trouvaient deux grands gobelets d'argent remplis d'excellent *quass*. Ces élèves ont quatre plats très-substantiels trois jours de la semaine, et trois seulement les autres jours.

Tous les enfans, après être sortis dans un ordre très-régulier de leurs classes, parurent à différentes portes de la salle à manger, conduits par leurs capitaines. Au premier roulement du tambour ils s'avancèrent d'un pas mesuré à leurs tables respectives, formant trois compagnies de deux cents chacune. Celle des fusiliers, composée de fils de soldats, ne dîna qu'a-

près les autres. Au second roulement ils firent halte, se mirent de front et prirent place sur leurs siéges. Tous leurs mets paraissaient excellens. La décence et la civilité qui régnaient parmi eux à table annonçaient que leur éducation était on ne peut pas plus soignée. Nous trouvâmes les cuisines excessivement propres, quoique nous ne les eussions vues qu'après que le dîner avait été servi. Il y a à Saint-Pétersbourg plusieurs autres corps de cadets qui ressemblent à ce majestueux établissement, et qui font naître dans l'ame d'un étranger la plus haute idée des richesses et de l'esprit patriotique de cet empire.

Un étranger ne doit pas quitter Saint-Pétersbourg sans voir le cabinet des joyaux et des fourrures contenu dans un superbe bâtiment de la grande perspective; c'est là que sont déposés les pendules, les

bronzes et ornemens dorés du palais de Saint-Michel, qui sont de la plus grande magnificence ; il s'y trouve des balustrades et des tables d'argent massif. Parmi les bijoux nous eûmes beaucoup de plaisir à voir de très-belles montres, sur le revers desquelles étaient de petites figures occupées à pêcher ; d'autres à rôtir des viandes, à faire jouer la pompe pour tirer de l'eau, et à bercer des enfans. Toutes ces pièces étaient mises en jeu par un mouvement d'horlogerie; il y avait dans quelques-unes de petites cascades de verre. On remarquait aussi dans ce cabinet une foule de tabatières enrichies de pierres fines, de plaques en diamans, et d'autres effets précieux destinés à des présens impériaux.

Dans les appartemens au-dessous était le muséum des fourrures, où nous vîmes différentes pelisses faites de bandes d'or-

sales très-étroites de renard noir, estimées chacune 10,000 livres sterling. Cet animal, natif de la Sibérie, est si rare et si petit, qu'une seule de ces pelisses ne peut pas être faite en moins de dix ans: elles sont remises à l'empereur en paiement de tributs par différentes provinces. Ces fourrures se donnent ordinairement en cadeaux, dans quelques grandes occasions nationales, à des têtes couronnées.

Comme je viens de parler de tributs, c'est ici l'occasion de faire observer que les revenus impériaux consistent principalement dans une taxe personnelle, dans les biens de la couronne et de l'église, dans les impôts sur les marchandises importées et exportées, dans les bénéfices du monnoyage, dans les droits sur le sel, sur la vente des liqueurs spiritueuses, les ports de lettres et la poste aux chevaux. Les propriétaires de maisons, soit russes,

soit étrangers, paient, au lieu de toute autre espèce de taxe, et pour être dispensés de l'obligation où ils étaient autrefois de pourvoir à l'entretien du soldat, un droit d'un et demi pour cent de la valeur des maisons, et une rente foncière, qui varie suivant les avantages locaux, par chaque toise carrée de terre labourable.

On pense bien que nous ne voulûmes pas nous priver de voir Czarsko-Zelo, la plus magnifique des maisons de plaisance de la Russie : elle est située à vingt-quatre werstes de Saint-Pétersbourg. On y entre par une forêt, sous une arcade très-élevée de roc artificiel, surmonté d'une védette chinoise, d'où nous pûmes découvrir toute l'étendue de cet édifice impérial, composé de trois étages longs de douze cents pieds : il a été bâti par Catherine Ire, embelli et gothiquement

doré par Elisabeth, et mis à la moderne par Catherine II. Parmi ses nombreux appartemens, meublés dans le style de l'ancienne magnificence, on remarque la salle d'ambre, pièce très-vaste, entièrement tapissée de morceaux de ce précieux bitume, donnés par Frédéric-Guillaume Ier à Pierre-le-Grand, et mis en chassis seulement sous le règne d'Elisabeth. Un de ces morceaux d'ambre indiquait par ses veines, en caractères irrégulièrement exprimés, l'année dans laquelle il avait été offert.

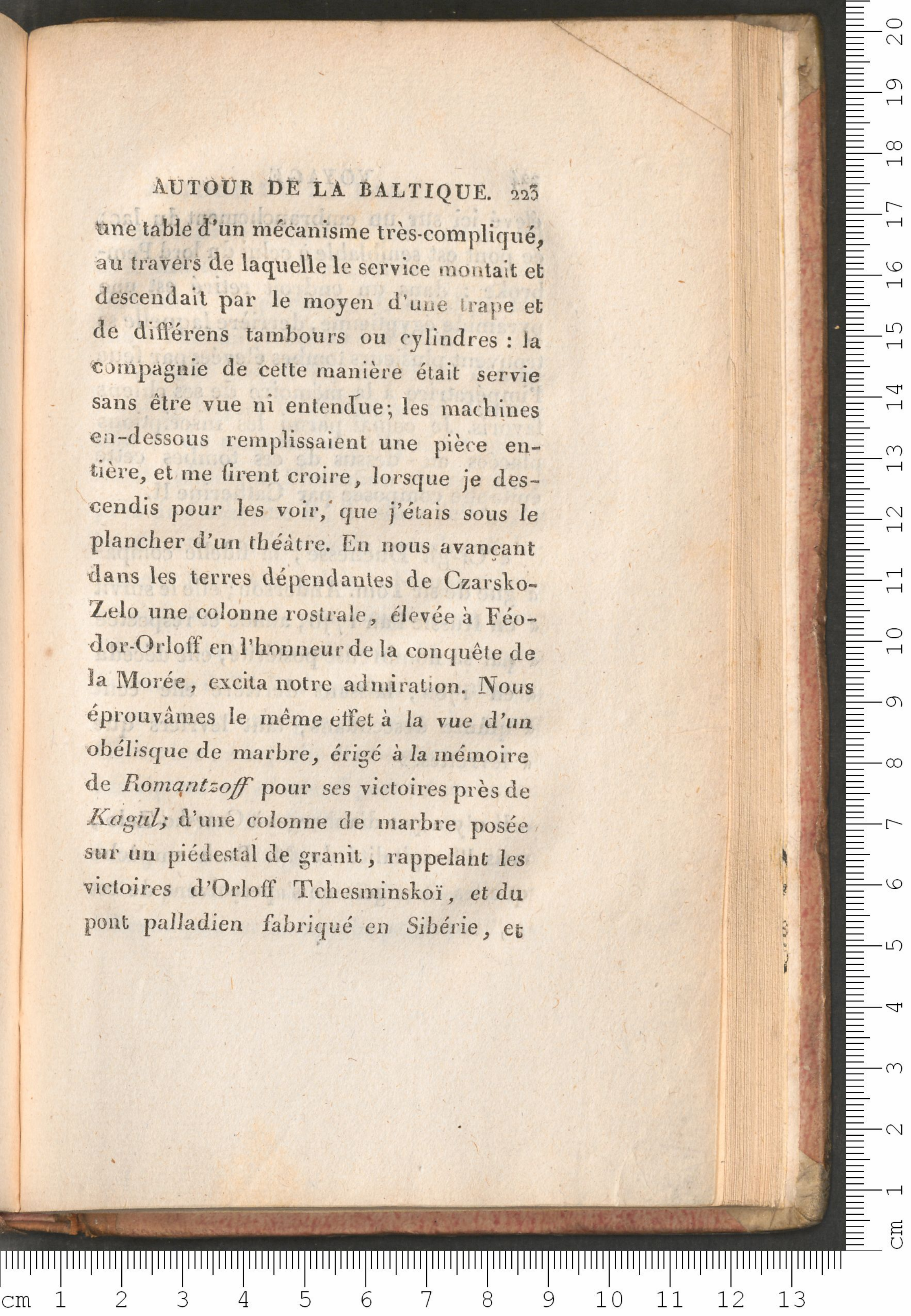
Les appartemens que Catherine a fait arranger, et qu'elle a embellis, étalent le goût le plus recherché : le parquet de l'une des salles était incrusté de nacre de perle représentant des fleurs de toutes les formes, qui m'offrirent le plus agréable coup d'œil ; mais je fus encore plus satisfait des deux fameuses salles de glaces

dont la beauté et la splendeur passent toute description. Les côtés et les plafonds d'une de ces deux salles sont aussi formés de morceaux de glace très-épais, d'un blanc de lait mêlé d'un bleu pâle, et montés dans des panneaux de cuivre richement dorés. Au centre, sur des gradins de glace, s'élevait un divan, au-dessus duquel était un miroir d'une grandeur immense; à chaque côté de ce divan on voyait des colonnes très-déliées en glace d'un bleu tendre, qui supportaient le ciel d'un dais fort élégant; derrière le miroir était un superbe lit de parade. Les portes, les sophas et les chaises même de cette salle sont de verre de couleur d'une forme très-délicate et très-légère.

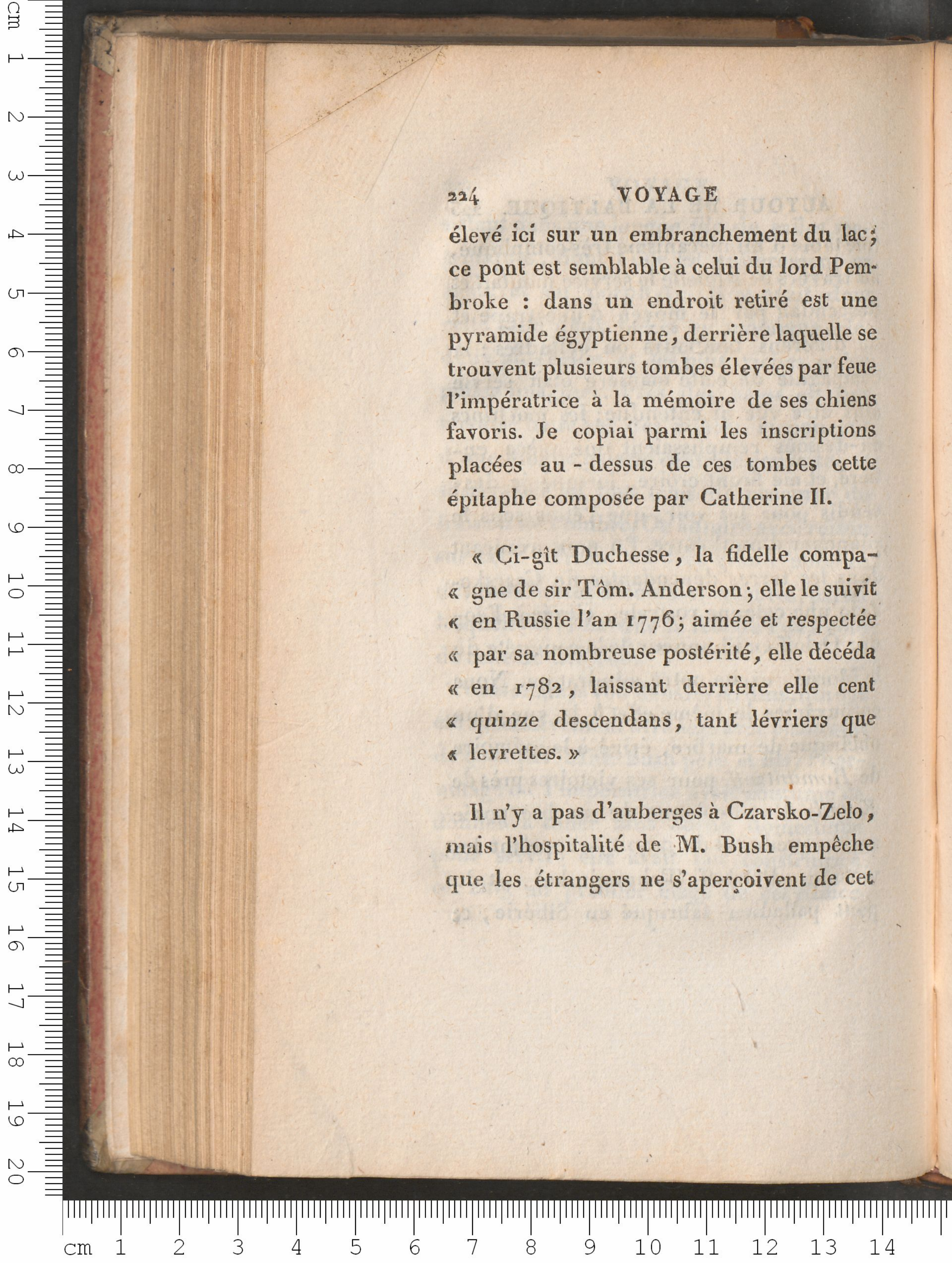
Des appartemens nous passâmes sur une vaste terrasse, et nous nous rendîmes aux bains, monument immortel du talent de M. Cameron, architecte impérial. Ils con-

sistent dans une longue *file* de salles magnifiques, dont l'une est entièrement en agate et en porphyre. Il y avait dans cette salle deux pièces en mosaïque, les deux plus belles et les plus riches qu'on puisse imaginer. Près des bains est une terrasse bâtie sur des voûtes, et pourvue d'une longue galerie centrale couverte, et susceptible en tout tems de procurer du frais ou de l'ombre. On admire avec raison sur cette terrasse un très-grand nombre de beaux bustes d'hommes célèbres, parmi lesquels j'ai remarqué la tête de Fox à côté de celle de Cicéron.

Nous allâmes voir dans les jardins, qui ont été successivement arrangés avec beaucoup de goût par MM. Bush père et *fils*, l'hermitage où l'impératrice avait coutume de donner à dîner sans aucun domestique pour servir; elle avait fait construire à cet effet au premier étage de cet édifice



une table d'un mécanisme très-compliqué, au travers de laquelle le service montait et descendait par le moyen d'une trape et de différens tambours ou cylindres : la compagnie de cette manière était servie sans être vue ni entendue; les machines en-dessous remplissaient une pièce entière, et me firent croire, lorsque je descendis pour les voir, que j'étais sous le plancher d'un théâtre. En nous avançant dans les terres dépendantes de Czarsko-Zelo une colonne rostrale, élevée à Féodor-Orloff en l'honneur de la conquête de la Morée, excita notre admiration. Nous éprouvâmes le même effet à la vue d'un obélisque de marbre, érigé à la mémoire de *Romantzoff* pour ses victoires près de *Kagul;* d'une colonne de marbre posée sur un piédestal de granit, rappelant les victoires d'Orloff Tchesminskoï, et du pont palladien fabriqué en *Sibérie*, et



élevé ici sur un embranchement du lac; ce pont est semblable à celui du lord Pembroke : dans un endroit retiré est une pyramide égyptienne, derrière laquelle se trouvent plusieurs tombes élevées par feue l'impératrice à la mémoire de ses chiens favoris. Je copiai parmi les inscriptions placées au-dessus de ces tombes cette épitaphe composée par Catherine II.

« Ci-gît Duchesse, la fidelle compa-
« gne de sir Tôm. Anderson; elle le suivit
« en Russie l'an 1776; aimée et respectée
« par sa nombreuse postérité, elle décéda
« en 1782, laissant derrière elle cent
« quinze descendans, tant lévriers que
« levrettes. »

Il n'y a pas d'auberges à Czarsko-Zelo, mais l'hospitalité de M. Bush empêche que les étrangers ne s'aperçoivent de cet

inconvénient lorsqu'ils se présentent à lui avec des lettres de recommandation de personnes respectables. L'anecdote suivante date du vivant de son père.

Lorsque Joseph II, empereur d'Allemagne, auquel toute espèce de distinction et de magnificence déplaisait infiniment, témoigna l'intention de se rendre près de Catherine II, il refusa l'offre que lui fit cette souveraine de prendre un logement dans son palais : l'impératrice, connaissant tout son éloignement pour l'éclat et la représentation, fit arranger la maison de M. Bush comme une auberge, ayant pour enseigne la roue de *sainte Catherine*, à laquelle était suspendue une inscription en allemand portant ces mots : *Aux armes de Falkenstein*, nom que l'empereur avait pris.

Du palais de Czarsko-Zelo, à deux cents toises duquel est un superbe palais que l'im-

pératrice construisit pour l'empereur régnant, nous nous mîmes en route pour une ville située près du château de Gatchina, à environ dix-huit werstes de Czarsko-Zelo; nous y arrivâmes à la chute du jour: quoique aussi près d'une résidence impériale, trois de nous furent obligés de coucher sur la paille; mais la vue du palais et des jardins nous dédommagea de ce désagrément. *Ce palais a été élevé par Grégoire Orloff*, et acheté à sa mort par Catherine II; les appartemens en étaient magnifiques; j'y admirai surtout deux chambres en forme de croissant, dont les canapés, les lits, les siéges, les plafonds et les murs étaient couverts en calicot blanc ou mousseline des Indes, à laquelle on avait appliqué une broderie magnifique de roses de différentes espèces; l'effet que produisait ce coup d'œil était charmant.

Les jardins offraient un aspect roman-

tique et d'un goût recherché; nous vîmes sur un petit lac un grand nombre de gondoles et de barques très-jolies; on remarquait au milieu d'une très-vaste pièce d'eau une frégate de vingt-deux canons, originairement construite pour donner à Paul Ier, lorsqu'il était jeune, quelques notions d'un vaisseau de guerre; avec un bon vent elle peut voguer pendant l'espace de cent toises ou environ; on la tient constamment en bon état, comme formant un objet d'agrément, et dans les fêtes de réjouissances elle est illuminée.

De Gatchina nous allâmes à Pauvoloffsky, autre château impérial bâti *par Paul Ier* en 1780, et qui avec Gatchina forme le séjour le plus habituel de l'impératrice douairière et des plus jeunes branches de la famille impériale. La cour était à Pauvoloffsky lorsque nous nous y trouvâmes. Je n'avais jamais vu de palais occuper autant

de monde; toutes les fenêtres, toutes les avenues étaient remplies d'officiers de la maison, de domestiques et de chefs d'office; nous jetâmes un coup d'œil rapide dans les appartemens, qui étaient meublés avec la magnificence la plus splendide; les panneaux d'une des salles offraient d'excellentes copies des vues de l'Inde par MM. Daniels; nous examinâmes dans le cabinet de l'impératrice douairière un très-élégant bureau, dont les côtés étaient ornés de rosiers de la Chine, en fleur, dans des pots enfoncés dans l'épaisseur du bois jusqu'au niveau de sa superficie.

Le 11 de septembre la cour et tous les habitans de Saint-Pétersbourg en état de marcher assistent en grande pompe à la célébration de l'anniversaire de leur Saint tutélaire, Alexandre Newsky. La cour, après avoir fait ses dévotions au kazan, se rendit dans les voitures du sacre

en grande procession aux portes du monastère dont nous avons parlé plus haut, où elle fut reçue par l'archevêque métropolitain, et les évêques dans leurs habits pontificaux, ornés de perles et de diamans; ceux-ci précédèrent la famille impériale en chantant des hymnes sur une plate-forme couverte dans toute son étendue de drap écarlate jusqu'à l'église, où l'effet produit par son entrée fut des plus imposans; elle s'approcha ensuite de la châsse d'argent du Saint, qu'après différentes prières et antiennes elle baisa, dit-on; car la foule était si grande que je ne pus voir toute la cérémonie; de là elle s'en retourna au château.

Au moment où l'impératrice douairière passait les *mouchicks* ou paysans se disaient les uns aux autres : « Voilà notre « bonne mère. » Les Russes du même rang s'appellent entr'eux du nom de

brat ou frère; ils se servent aussi de cette expression en parlant à un inférieur. Le souverain appelle ses sujets *brats*. Un de mes amis entendit un jour Paul Ier dire à un ouvrier : « Prends garde, mon frère ; « la glace est trop mince pour te porter. » Lorsqu'un inférieur s'adresse à son supérieur il lui dit : *batouchka moya*, mon père.

Près du monastère est la manufacture de glaces, où l'on fabrique ces grands miroirs pour lesquels la Russie a un si grand renom : l'établissement ressemble à une petite ville; presque tous les ouvriers de cette fabrique sont Russes, et ils montrent beaucoup d'adresse et de goût dans les différentes parties du travail dont ils sont chargés.

De cette manufacture nous allâmes vers l'hôtel du prince Usupoff, édifice d'une très-grande beauté. Le prince a une superbe galerie de tableaux et de statues

qu'il a recueillis à grands frais en Italie. La plupart des sujets ont un caractère de lasciveté très-prononcé : le prince a étendu un rideau au-dessus d'un de ces tableaux ; mais ce seigneur connaît bien peu le cœur humain s'il croit ménager la modestie en piquant sa curiosité.

Il me restait encore beaucoup de choses très-curieuses à voir à Saint-Pétersbourg ; mais le manque de tems et l'intention que j'avais d'aller en Italie me forcèrent de prendre congé d'une ville qui excitera toute ma vie mon admiration. Je ne le fis cependant qu'après la fête des pommes, qui a lieu le 6 août, et pendant laquelle les Russes du bas peuple se livrent à de tels excès que quelquefois leur intempérance leur coûte la vie.

Mon départ fut suspendu jusqu'à ce que j'eusse adressé au bureau de la gazette im-

périale le troisième et dernier avertissement, dans lequel j'annonçais mon départ, et déclinais mon âge, mon pays et ma profession. Le but de cette formalité, sans laquelle il est impossible d'obtenir des chevaux de poste en Russie, et de sortir de Saint-Pétersbourg, est d'empêcher les personnes qui ont des dettes de s'en aller avant d'avoir satisfait leurs créanciers : elle occasionne un retard de dix jours; mais si un voyageur est pressé de partir il peut le faire, pourvu qu'il trouve deux propriétaires de maisons, qui se chargent de payer ses dettes. Un étranger peut aussi rester un mois après l'insertion du premier avertissement dans la gazette; mais s'il excède ce tems il est obligé de la faire renouveler.

CHAPITRE XIX.

Départ de Saint-Pétersbourg. — Narva. — Cascades. — Peaux d'ours. — Université de Marienbourg.

COMME nous attendions dans la cour que nos malles fussent prêtes, mon vieux ami *Mishka*, c'est le nom de l'ours dont j'ai parlé plus haut, s'avança vers moi de toute la longueur de sa chaîne, et se tint debout sur ses pattes de derrière. Je crus que c'était pour me témoigner à *sa manière* le regret que lui causait mon départ; mais je fus bien détrompé, car lorsque je lui eus donné un morceau de sucre il rentra dans sa loge pour le manger; et comme dans les momens de la réfection il ne faut

déranger ni les ours, ni les Anglais, ni peut-être aucun individu sur la terre, je le laissai tranquille, et nous montâmes en voiture avec le capitaine Elphinstone, qui voulut à toute force nous reconduire jusqu'au port, où nous fûmes enfin obligés de nous séparer.

Le Russe qui se chargea de conduire notre petite *suédoise*, c'est le nom que donnait le capitaine à notre voiture, nous prouva, à notre grand regret, qu'il était un grand chanteur; car son aigre fausset ne cessa de se faire entendre que lorsque nous arrivâmes à *Strelna*, première poste, où nous nous proposâmes de coucher; mais n'ayant pu y trouver de lit, nous voyageâmes toute la nuit, et arrivâmes le lendemain pour l'heure du déjeûner à Koskowa. Toutes les postes aux chevaux au-delà de Strelna sont tenues par des Allemands; nous payâmes pour chaque cheval deux copeks par werste. Cette partie

de l'Ingrie appartenait autrefois à la Suède: les villageoises portent un bonnet plat de soie rouge, garni de dentelle, des grandes boucles d'oreilles, une veste sans manches et du drap autour de leurs jambes; lorsqu'elles ne sont pas encore mariées elles laissent flotter leurs cheveux en tresses sur leurs épaules : les hommes ont pour tout vêtement des peaux de moutons, dont la laine *est rentrée en dedans.*

Je recommanderai à tout voyageur de s'arrêter à Jarnburg, village situé à une poste de Narva, pour y passer la nuit. Le maître de poste du premier de ces endroits nous dit qu'il n'avait pas de chevaux; mais le pouvoir magique d'un rouble d'argent nous en fit découvrir six qui mangeaient tranquillement leur avoine dans l'écurie, et avec lesquels nous traversâmes rapidement un chemin boisé, qui nous conduisit à une très-bonne auberge de Morva,

où nous arrivâmes à neuf heures du soir.

Le lendemain matin nous eûmes beaucoup de plaisir à contempler une ville que l'héroïsme de Charles XII a rendue à jamais célèbre : nous passâmes sur le terrain où le 30 novembre 1700 ce monarque avec huit mille hommes mit en pleine déroute cent mille Moscovites. A la première *décharge de l'ennemi une balle* frola l'épaule du roi, événement auquel il ne fit aucune attention; aussitôt après son cheval fut tué, et celui qu'il monta ensuite eut la tête emportée d'un boulet de canon; comme il montait le troisième : « *Ces gens-là*, s'écria-t-il, me font pren-« dre de l'exercice. » La manière dont il disposa de ses prisonniers, qui étaient cinq fois plus nombreux que ses soldats, fait honneur à son génie et à son humanité: après qu'ils eurent posé les armes le roi

leur rendit leurs drapeaux, remit aux officiers leurs épées, leur fit traverser une rivière, et les renvoya chez eux.

Les célèbres cascades de Narva sont à environ un mille anglais de cette ville; de loin les arbres qui sont dans la vallée, que les eaux traversent, paraissaient enveloppés d'un brouillard épais; je présume que ces cascades ont environ trois cents pieds de large sur soixante-dix pieds de chute.

Nous quittâmes Narva le lendemain à sept heures précises du matin, et entrâmes dans la province de Livonie: les chemins étaient excellens; nous vîmes à la poste de Kleinpringern des peaux d'ours que l'on faisait sécher, et causâmes avec des chasseurs qui allaient à la poursuite de ces animaux; il est bon de se procurer un surcroît de chevaux dans cet endroit si l'on ne veut pas s'exposer aux inconvéniens que nous avons éprouvés; car nous

restâmes long-tems enfoncés dans le sable au milieu d'une forêt dont le silence n'était interrompu que par le rugissement des bêtes féroces qui infestent ce pays, et ce ne fut qu'après une très-longue halte que nous parvînmes à nous dégager de ces chemins, et à gagner *Rennapungen*.

Lorsque nous entrâmes dans l'auberge de ce village tous les lits étaient occupés par des comtes russes et leur suite, de sorte que je m'étendis sur un vieux forté-piano, et dormis, la tête appuyée sur ma valise, jusqu'au moment où nos voyageurs se mirent en route, et où je me jetai sur un lit, qu'un comte de l'empire venait d'échauffer de sa corpulence. Le lendemain nous traversâmes un pays qui peut fort bien être un paradis pour les ours, mais que je m'empressai de quitter pour aller faire un excellent dîner à *Nonal*, première

poste après Kleinpringern, avec les provisions dont nous nous étions munis à Narva.

Après avoir côtoyé une petite portion du lac Piepus, vaste espace d'eau de quatre-vingts werstes de large et de cent soixante de long, nous arrivâmes à Dorpt, situé sur une petite rivière contiguë au lac : cette ville, qui est très-grande, a différentes belles rues et des maisons très-bien bâties; elle est célèbre par son université, dans laquelle il y a vingt-quatre professeurs et cent quarante étudians, dont un tiers est noble. Sur le sommet d'une montagne qui domine la ville sont les ruines d'une vaste et ancienne abbaye, qui a été fondée par les chevaliers de l'ordre Teutonique, et que l'on répare pour y placer la bibliothèque de l'université : le palais du grand-maître occupait le terrain sur lequel on construit maintenant des fortifications.

L'ordre Teutonique fut créé dans le douzième siècle, et commença à décliner dans le quinzième. Un grand nombre de volontaires allemands accompagnèrent dans une croisade contre *Saladin* l'empereur *Barbe-Rousse ;* à la mort de ce monarque ses partisans nommèrent de nouveaux chefs, sous la bannière desquels ils se distinguèrent par de si hauts faits, que Henri, roi de Jérusalem, le patriarche et les autres princes instituèrent un ordre de chevalerie, et finirent par se placer sous la protection de la Vierge Marie, en l'honneur de laquelle ils élevèrent de magnifiques édifices à *Marienbourg*, ou ville de *Marie*, près Dantzick. Ayant par la suite acquis des richesses, ils élurent un grand-maître, qui fut investi des prérogatives d'un souverain.

Les étudians de l'université prouvent le

désir qu'ils ont de conserver dans leurs vêtemens quelques traces du costume martial des fondateurs de la ville, en portant de longues bottes militaires et des éperons, un habit grossier, un casque de cuir à cimier de fer, accoutrement fort peu convenable à leur profession : les paysannes de cette province sont d'une figure très-ordinaire, et portent de grandes boucles d'étain au-devant de leurs corsets.

A *Uttern*, première poste après *Dorpt*, nous apprîmes que le gouverneur de la province avait disposé de tous les chevaux pour lui et pour sa suite, et que l'on attendait à chaque instant qu'il fût de retour d'une expédition assez singulière : il paraît qu'il avait été rendu un ukase, dont les dispositions amélioraient la condition des paysans de la Livonie, mais que, les articles de cette loi ayant été mal interprétés, trois ou quatre villages situés dans

le voisinage de la poste s'étaient révoltés ; le gouverneur avait fait marcher contre eux deux régimens d'infanterie, et fustiger une demi-douzaine des principaux fermiers ; correction qui avait parfaitement rétabli le calme dans ce canton : nous rencontrâmes les soldats qui revenaient à leur quartier; mais cet esprit d'insubordination nous priva de chevaux toute la nuit.

Il existe dans toutes les maisons de postes de ce pays un tableau encadré, sur lequel est inscrit le prix des provisions, des chevaux et des voitures : celui de quatre chevaux par mille est de cinq pences anglais; mais les chemins sont si sablonneux qu'il est impossible de faire plus de trois werstes par heure. Nous rencontrâmes près de Riga des petits charriots semblables à peu près à des brouettes, et dans lesquels des paysans conduisaient au mar-

ché de la volaille ou du foin. Cette ville est fortifiée et très-anciennement bâtie; elle est remarquable par une seule chose, c'est qu'elle ne contient absolument rien qui soit digne de remarque.

Avant de quitter Riga nous éprouvâmes un long et fatigant examen de nos passeports, après lequel nous traversâmes la *Duna*, rivière qui pénètre fort avant dans la Pologne; une partie du pont, qui est bâti en sapin, flotte sur l'eau, et le reste pose sur le sable; ce pont est fort plat et fort long : un paysan, qui passa à côté de nous en menant sa voiture avec trop de rapidité, eut ordre de s'arrêter de la part d'un officier qui lui appliqua plusieurs coups de fouet.

Le pays jusqu'à Mittau, qui est à vingt-huit milles de Riga, est fertile et agréable; les chemins étant très-fréquentés, nous trouvâmes un homme qui nous fournit d'excel-

lens chevaux, et nous fit conduire à *Memel*. Quoique cette partie de l'ancienne Pologne et la province de Livonie constituent le grenier de l'Europe, nous y mangeâmes de très-mauvais pain ; on eût dit qu'il était composé de deux livres de seigle et d'une livre de sable.

Nous arrivâmes sur le soir à Mittau, capitale de la Courlande. Le premier objet qui nous annonça l'approche de cette ville fut le château très-vaste, très-mal bâti et très-négligé du dernier souverain qui l'occupa; il est bâti en briques revêtues de plâtre, sur une éminence absolument stérile, et entièrement dégarnie d'arbres et de verdure. La Courlande a été incorporée il y a quelques années à la Russie. Une dispute s'éleva entre les Courlandais et les Livoniens relativement à un canal qui devait transporter les marchandises de Courlande en Livonie ; cette altercation fut suivie de la

révolte des Courlandais, qui invoquèrent la protection de Catherine : l'impératrice à cette proposition envoya chercher le duc régnant pour conférer avec lui sur cet objet à Saint-Pétersbourg; mais à peine avait-il passé le pont de Mittau que la noblesse tint une assemblée, et prit la résolution de mettre le pays sous la domination de la Russie : il y eut quelques différences d'opinion à cette assemblée; l'épée fut même tirée du fourreau; mais la présence du général russe Pahlen mit bientôt tout le monde d'accord : le pauvre duc apprit cette révolution à Saint-Pétersbourg.

Mittau est très-grand et fort mal pavé; nous vîmes dans plusieurs maisons publiques les gens de la maison se régaler de soupe à la bière, mets très-goûté dans ce pays et dans plusieurs contrées de l'Allemagne : cette soupe est composée de

bière et de jaunes d'œufs, de pain de froment et de sucre bouillis ensemble.

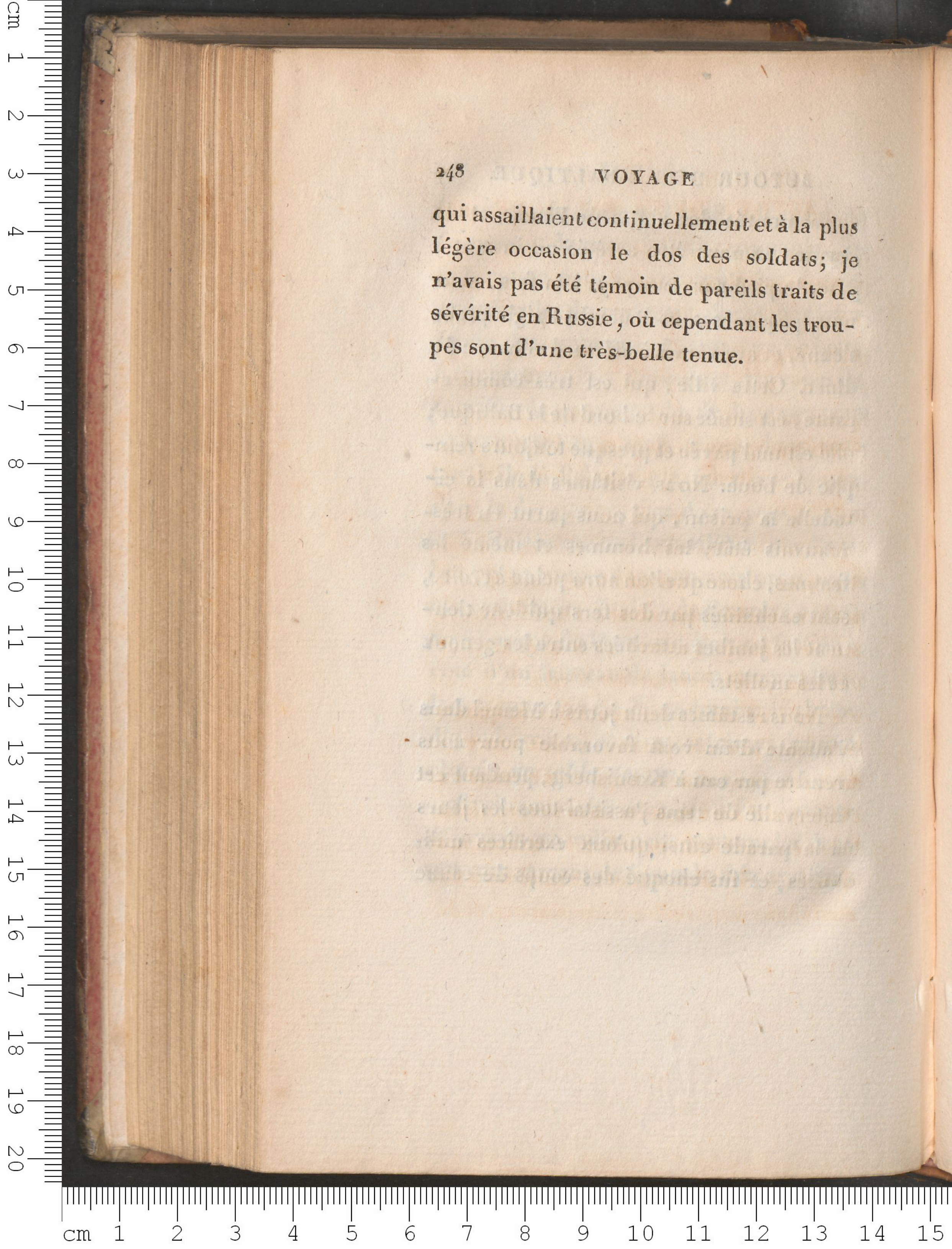
Lorsque nous eûmes quitté les campagnes fertiles du ci-devant duché de Courlande de nombreuses chaumières en bois, à couvertures fort élevées, et des rangs de crucifix de quinze pieds de hauteur nous annoncèrent que nous étions dans cette partie de la Pologne qui échut aux Russes dans le dernier partage de ce pays.

A Polangen, *endroit célèbre* par l'ambre qui se trouve dans son voisinage, nous atteignîmes les limites de l'empire russe; un Cosaque du Don, qui était en faction à côté d'un faisceau de lances perpendiculairement entassées, laissa tomber la chaîne d'une barrière, et nous entrâmes dans un chemin de *sable neutre*.

Après nous être arrêtés à la distance d'environ un mille pour contempler deux poteaux servant de ligne de démarcation,

et surmontés des aigles de Prusse et de Russie, et nous être arrêtés un instant à poser le pied sur deux pays à la fois, nous nous plaçâmes sous l'aile de l'aigle prussienne, et arrivâmes à *Memel* à l'heure du dîner. Cette ville, qui est très-commerçante, est située sur le bord de la Baltique; elle est mal pavée et presque toujours remplie de boue. Nous visitâmes dans la citadelle la prison, qui nous parut en très-mauvais état; les hommes et même les femmes, chose que l'on aura peine à croire, sont enchaînés par des fers qui leur tiennent les jambes attachées entre les genoux et les mollets.

Nous restâmes deux jours à Memel dans l'attente d'un vent favorable pour nous rendre par eau à Kœnisberg; pendant cet intervalle de tems j'assistai tous les jours à la parade ainsi qu'aux exercices militaires, et fus choqué des coups de canne

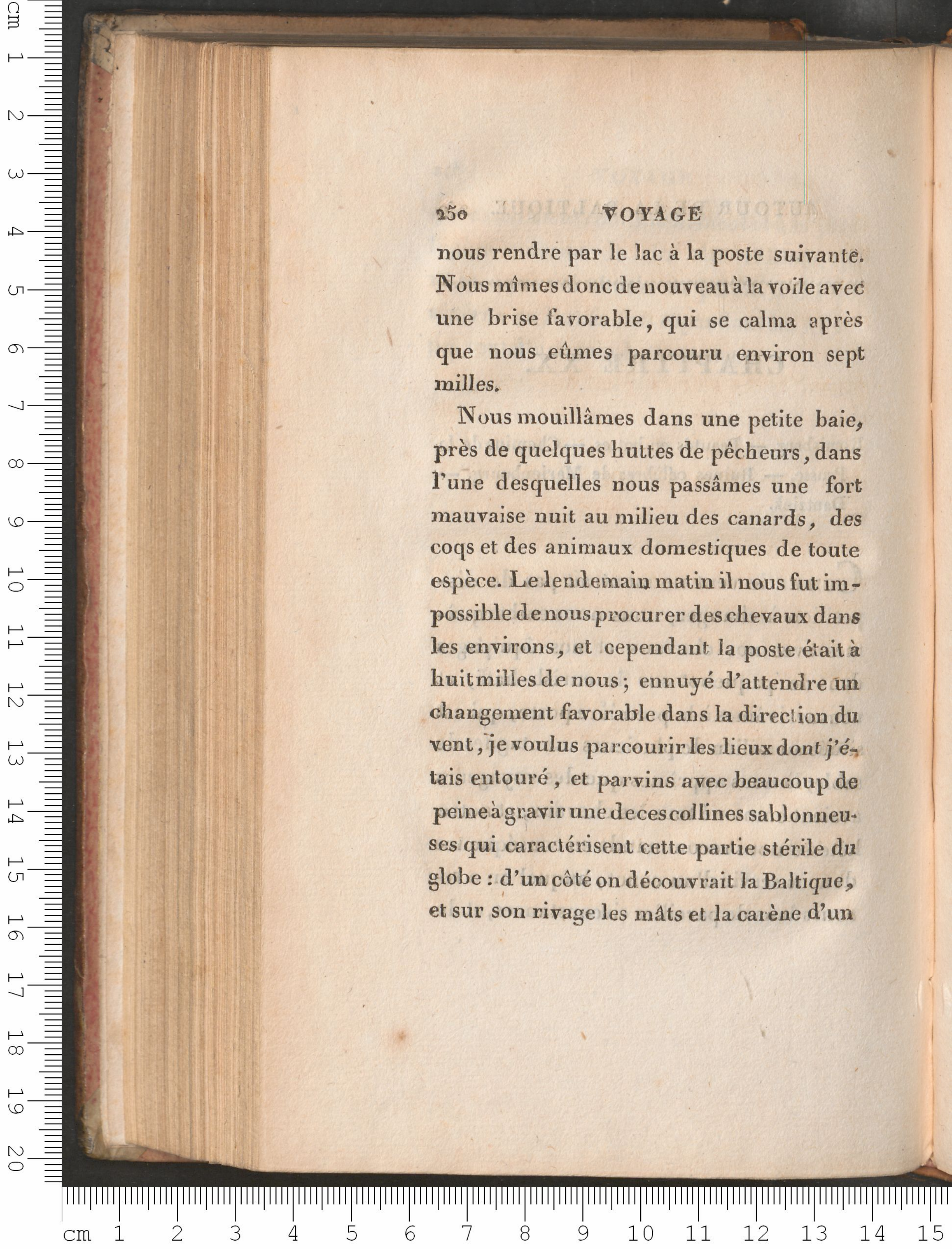


qui assaillaient continuellement et à la plus légère occasion le dos des soldats; je n'avais pas été témoin de pareils traits de sévérité en Russie, où cependant les troupes sont d'une très-belle tenue.

CHAPITRE XX.

Kœnisberg. — Beautés en bottes. — Chemins de la Prusse. — Ruines célèbres de Marienbourg. — Dantzick.

COMME le vent ne montrait pas de disposition à changer, nous nous embarquâmes avec nos chevaux et nos équipages dans le paquebot sur le curish-haff, et nous arrivâmes à la première poste, qui est située au milieu de plusieurs montagnes de sable; là nous apprîmes que des voyageurs avaient emmené tous les chevaux, et notre hôtesse nous recommanda en conséquence de nous servir d'un canot, auquel on a recours dans de pareilles circonstances, et de



nous rendre par le lac à la poste suivante. Nous mîmes donc de nouveau à la voile avec une brise favorable, qui se calma après que nous eûmes parcouru environ sept milles.

Nous mouillâmes dans une petite baie, près de quelques huttes de pêcheurs, dans l'une desquelles nous passâmes une fort mauvaise nuit au milieu des canards, des coqs et des animaux domestiques de toute espèce. Le lendemain matin il nous fut impossible de nous procurer des chevaux dans les environs, et cependant la poste était à huit milles de nous ; ennuyé d'attendre un changement favorable dans la direction du vent, je voulus parcourir les lieux dont j'étais entouré, et parvins avec beaucoup de peine à gravir une de ces collines sablonneuses qui caractérisent cette partie stérile du globe : d'un côté on découvrait la Baltique, et sur son rivage les mâts et la carène d'un

vaisseau naufragé; de l'autre le lac sur lequel nous avions navigué; devant et derrière moi une ligne de montagnes de sable, sur la surface éblouissante desquelles l'œil ne pouvait pas s'arrêter plus de deux minutes sans éprouver une sensation douloureuse : les habitans de cette espèce de désert vivent, dit-on, d'anguilles crues, qu'ils roulent dans le sel, et dévorent en dépit de la douleur qui force ces animaux à s'enlacer autour de leurs bras.

Le vent s'étant élevé, je rentrai dans le canot, où il y avait à peine assez de place pour les manœuvres du rameur, et nous parvînmes à gagner le quai de la poste, appelé *Hidden* : là on nous fit passer après souper dans une grande pièce où étaient nos lits, ou plutôt nos crèches, et nous nous trouvâmes entourés d'au moins quatorze femmes couchées tout habillées, et on ne peut pas plus malproprement

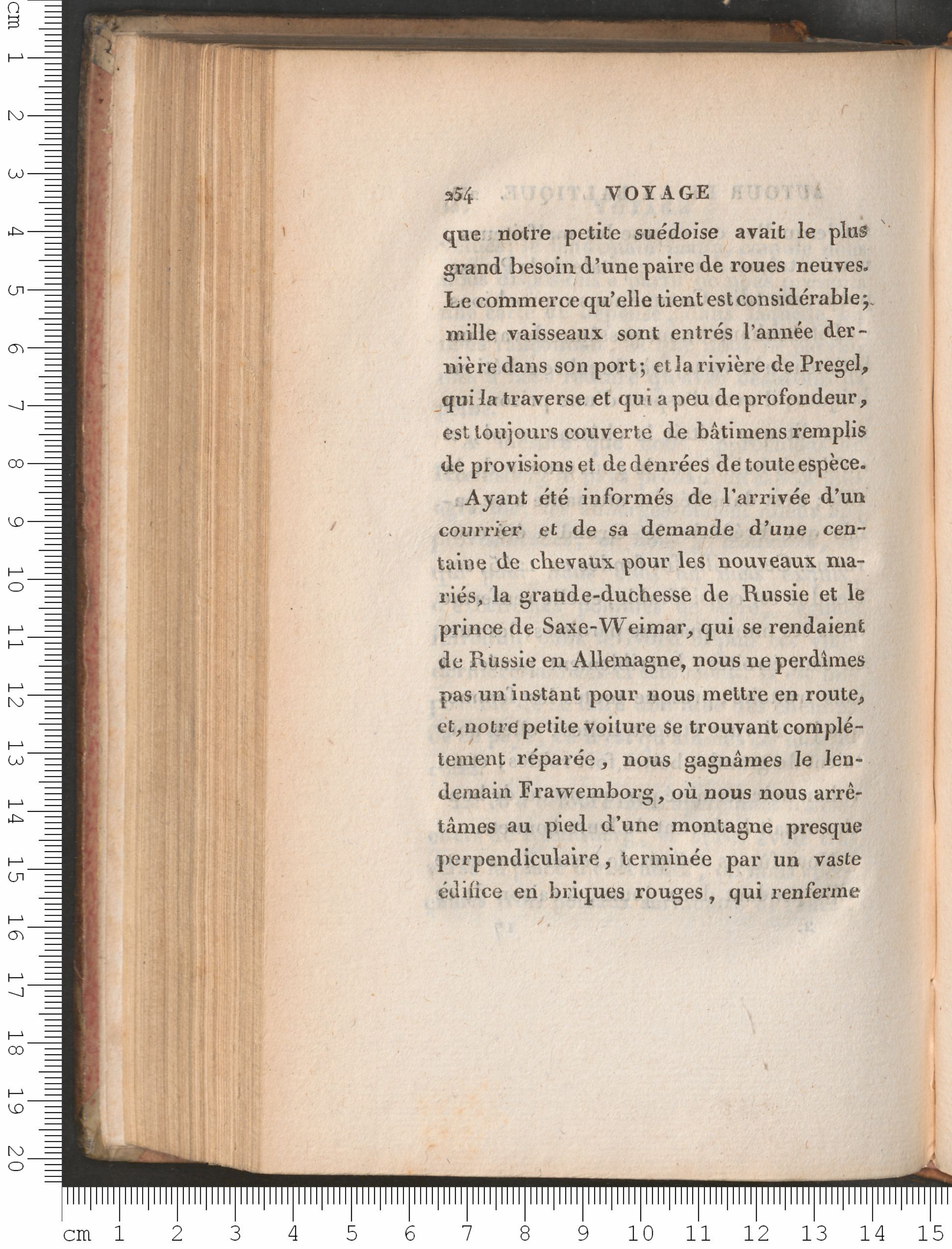
vêtues; le lendemain matin, comme nous nous disposions à partir on nous présenta une carte de dépense, dans laquelle on nous rançonnait, et que nous ne parvînmes à faire réduire qu'avec beaucoup de peine.

A mesure que nous approchions de Kœnisberg le pays prenait un aspect plus agréable; les auberges étaient mieux approvisionnées, et nous y trouvions, ce qui pour nous était un mets exquis, d'excellentes pommes de terre, légume introduit dans le Nord depuis ces vingt dernières années-ci seulement. Il est impossible de se faire une idée des chemins de ce pays; ce n'est qu'abîmes de tous les côtés.

Le 10 d'octobre nous aperçûmes les clochers de Kœnisberg, et après avoir traversé la place d'exécution, où nous aperçûmes trois poteaux surmontés de roues,

sur lesquelles on expose les malfaiteurs, nous entrâmes dans la capitale de la Prusse proprement dite. Comme nous approchions de Ditchenhausse nous passâmes devant un bâtiment très-vaste, très-lugubre et bâti en briques; il avait l'aspect d'une prison; on nous dit que c'était le château royal, et qu'il était habité par le gouverneur de la ville; c'est dans l'église attenante à ce palais que *Frédéric-le-Grand* a été couronné. Cette ville fut fondée en 1255; son étendue est considérable, et elle renferme dans ses murs quatorze paroisses; les rues en sont étroites, horriblement pavées et sans trottoirs; presque toutes les femmes que j'y ai vues étaient belles; *elles* portaient de grandes bottes fort roides, et un ruban noir terminé par un nœud de boucles ornait le devant de leurs bonnets.

Nous fûmes obligés de rester dans cette ville pendant deux jours, à raison de ce



que notre petite *suédoise* avait le plus grand besoin d'une paire de roues neuves. Le commerce qu'elle tient est considérable; mille vaisseaux sont entrés l'année dernière dans son port; et la rivière de Pregel, qui la traverse et qui a peu de profondeur, est toujours couverte de bâtimens remplis de provisions et de denrées de toute espèce.

Ayant été informés de l'arrivée d'un courrier et de sa demande d'une centaine de chevaux pour les nouveaux mariés, la grande-duchesse de Russie et le prince de Saxe-Weimar, qui se rendaient de Russie en Allemagne, nous ne perdîmes pas un instant pour nous mettre en route, et, notre petite voiture se trouvant complétement réparée, nous gagnâmes le lendemain Frawemborg, où nous nous arrêtâmes au pied d'une montagne presque perpendiculaire, terminée par un vaste édifice en briques rouges, qui renferme

un monastère et une église catholiques ; nous y vîmes la tombe du célèbre astronome *Copernic*, dont la cendre repose sous une grande pierre plate sans inscription.

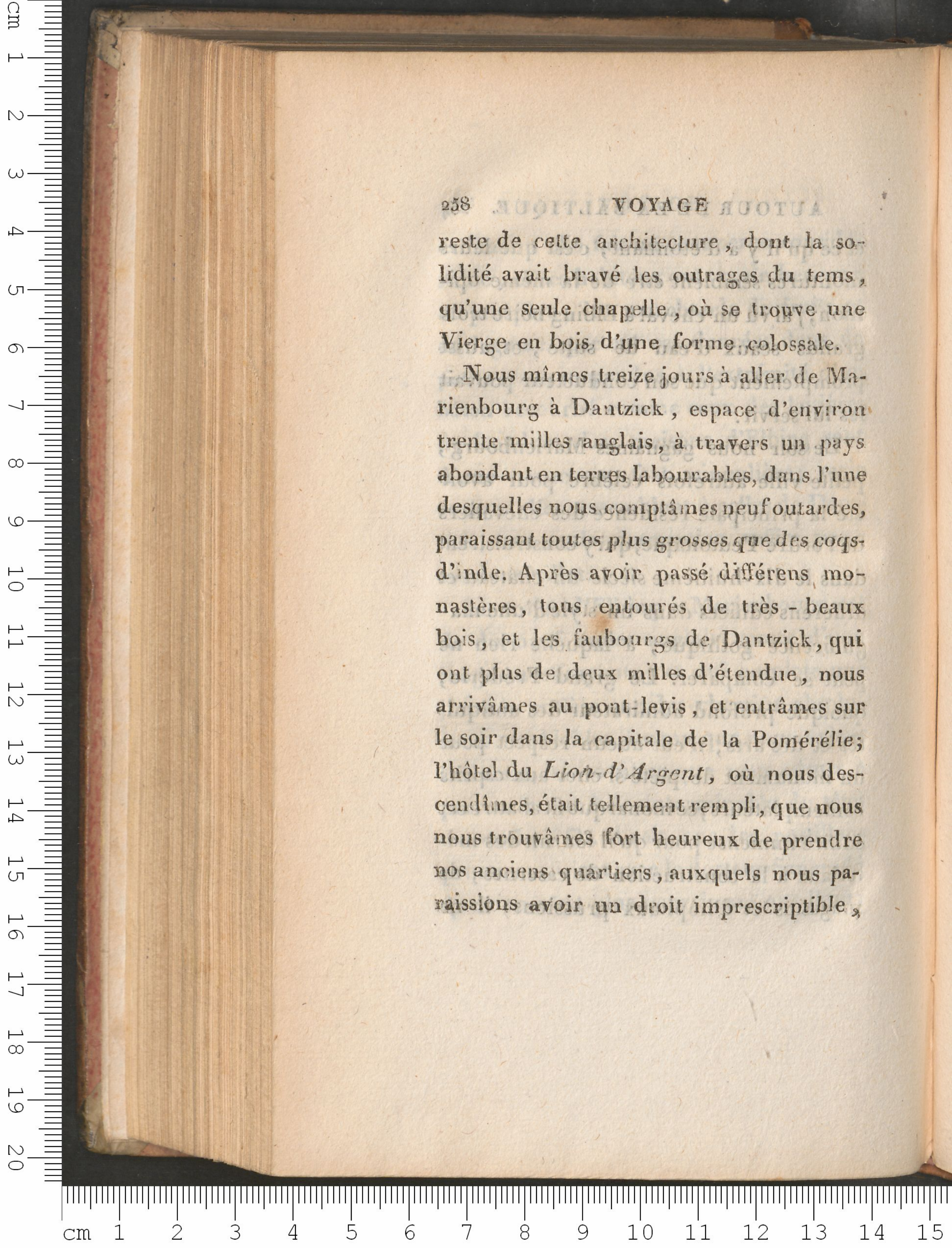
Il est impossible à un Anglais qui n'a jamais voyagé de se faire une idée des chemins de la Prusse en général, particulièrement de ceux qui nous conduisirent à *Elbing*; je ne puis pas dire que nous ayons fait la route par terre ni par eau, mais par un mélange de ces deux élémens, dans lequel les roues de la voiture enfonçaient jusqu'à l'essieu, et étaient à chaque instant obligées de passer sur des arbres couchés à travers les chemins. Nous arrivâmes à 11 heures du matin à Elbing, ville qui ressemble assez au nid d'une hirondelle, c'est à dire dans l'intérieur de laquelle on est assez commodément, et qui au-dehors ne présente que bois et

et limon : elle fait un commerce considérable, et ses habitans ont un air heureux et prospère ; les marchands de fruits et de légumes portent ces denrées dans de petits seaux suspendus à l'extrémité d'un bâton recourbé comme ceux des laitières de Londres. Les maisons d'Elbing sont d'une structure fort singulière ; mais comme elles ressemblent à celles de Dantzick, une seule description suffira pour ces deux villes.

Le trajet d'Elbing à Marienbourg est de dix-neuf milles anglais, poste d'une longueur effrayante, et qui emploie une journée entière sur des chemins absolument semblables à ceux que nous avions traversés, si ce n'est que nous eûmes à parcourir une haie interminable de têtes de saules. On dirait que les postillons prussiens croient avec le docteur Sangrado que rien n'est plus nourrissant que l'eau ;

et ce qu'il y a d'étonnant, c'est que leurs montures semblent être de la même opinion; j'ai vu un cheval à Elbing boire trois grands seaux d'eau de suite, et aussi promptement que son conducteur pouvait les lui servir.

Le soir nous gagnâmes Marienbourg, petite ville autrefois célèbre pour avoir été la principale résidence des chevaliers de l'ordre Teutonique, qui y construisirent dans le dix-huitième siècle un château et différens édifices dans un style d'une magnificence gothique, à laquelle rien ne peut se comparer. Le grand Frédéric, quoique profond admirateur des antiquités et des arts, n'eut aucun respect pour un monument de piété si cher aux esprits contemplateurs; ce monarque fit abattre cet édifice immense pour qu'il fournît des matériaux à la construction de casernes, de magasins et d'hôpitaux prussiens; il ne



reste de cette architecture, dont la solidité avait bravé les outrages du tems, qu'une seule chapelle, où se trouve une Vierge en bois d'une forme colossale.

Nous mîmes treize jours à aller de Marienbourg à Dantzick, espace d'environ trente milles anglais, à travers un pays abondant en terres labourables, dans l'une desquelles nous comptâmes neuf outardes, paraissant toutes *plus grosses que des coqs-d'inde*. Après avoir passé différens monastères, tous entourés de très-beaux bois, et les faubourgs de Dantzick, qui ont plus de deux milles d'étendue, nous arrivâmes au pont-levis, et entrâmes sur le soir dans la capitale de la *Pomérélie*; l'hôtel du *Lion-d'Argent*, où nous descendîmes, était tellement rempli, que nous nous trouvâmes fort heureux de prendre nos anciens quartiers, auxquels nous paraissions avoir un droit imprescriptible,

c'est à dire une salle de danse et de jeu.

Rien au monde ne paraît aussi étrange que l'aspect des maisons de Dantzick; elles sont très-élevées, ont des toits fort inclinés et des façades surmontées de lions, d'anges, de soleils, de griffons et autres figures de toute espèce; les fenêtres en sont larges et carrées; l'extérieur de ces maisons est ordinairement peint en couleur brune ou verte, et de différentes teintes : on voit dans les rues, qui sont mal pavées, très-étroites et remplies de boue pour peu que le tems soit humide, des châtaigniers et des noyers d'une très-belle espèce. Le *Rathnaus*, ou hôtel-de-ville, est un fort bel édifice, orné à l'extérieur de décorations très-soignées. L'église luthérienne me parut d'une belle architecture : dans l'une de ses tours est un puits fort profond, où jadis

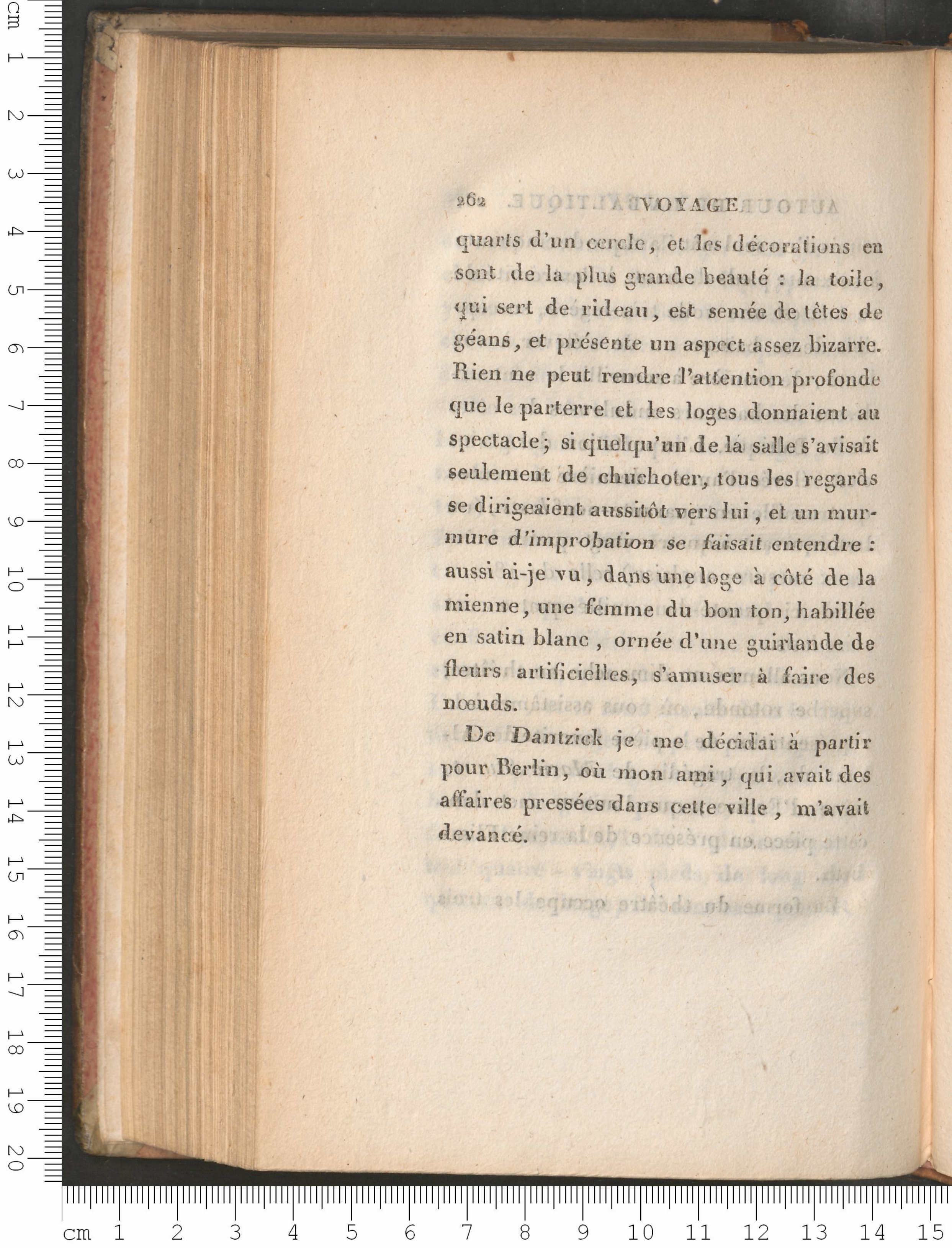
on avait coutume de plonger ceux qui pêchaient contre la foi catholique, pour les y laisser périr : on nous fit remarquer les chaînes et les étriers avec lesquels on les descendait.

On voit à la bourse une statue de marbre d'Auguste III, roi de Pologne, des modèles de vaisseaux, de lourdes sculptures en bois et de grands tableaux en fort mauvais état. *La Vistule*, rivière très-large et très-longue, qui prend sa source au pied du mont Crapack, sur les confins de la Silésie, traverse la Pologne et la Prusse, vient baigner les murs de Dantzick, et se rend ensuite dans la Baltique. Un étranger ne peut pas regarder sans surprise la singulière apparence des batteaux de grains polonais, qui ont la forme d'un canot, et dont plusieurs portent quatre-vingts pieds de long sur quatorze de large; ils sont sans pont et

munis d'un seul mât élastique de cinquante à soixante pieds de haut; à l'extrémité de ce mât est une voile très-légère, susceptible de se baisser ou de s'élever à volonté, de manière à accueillir le vent au-dessus des hauteurs onduleuses des côtes de la Baltique. L'exportation des grains s'est élevée l'année dernière à trente-quatre mille cent quarante-neuf *lasts*; (un last équivaut à *quatre-vingt-quatre* boisseaux mesure anglaise) celle de 1802 a été de cinquante-deux mille quatre cent seize lasts.

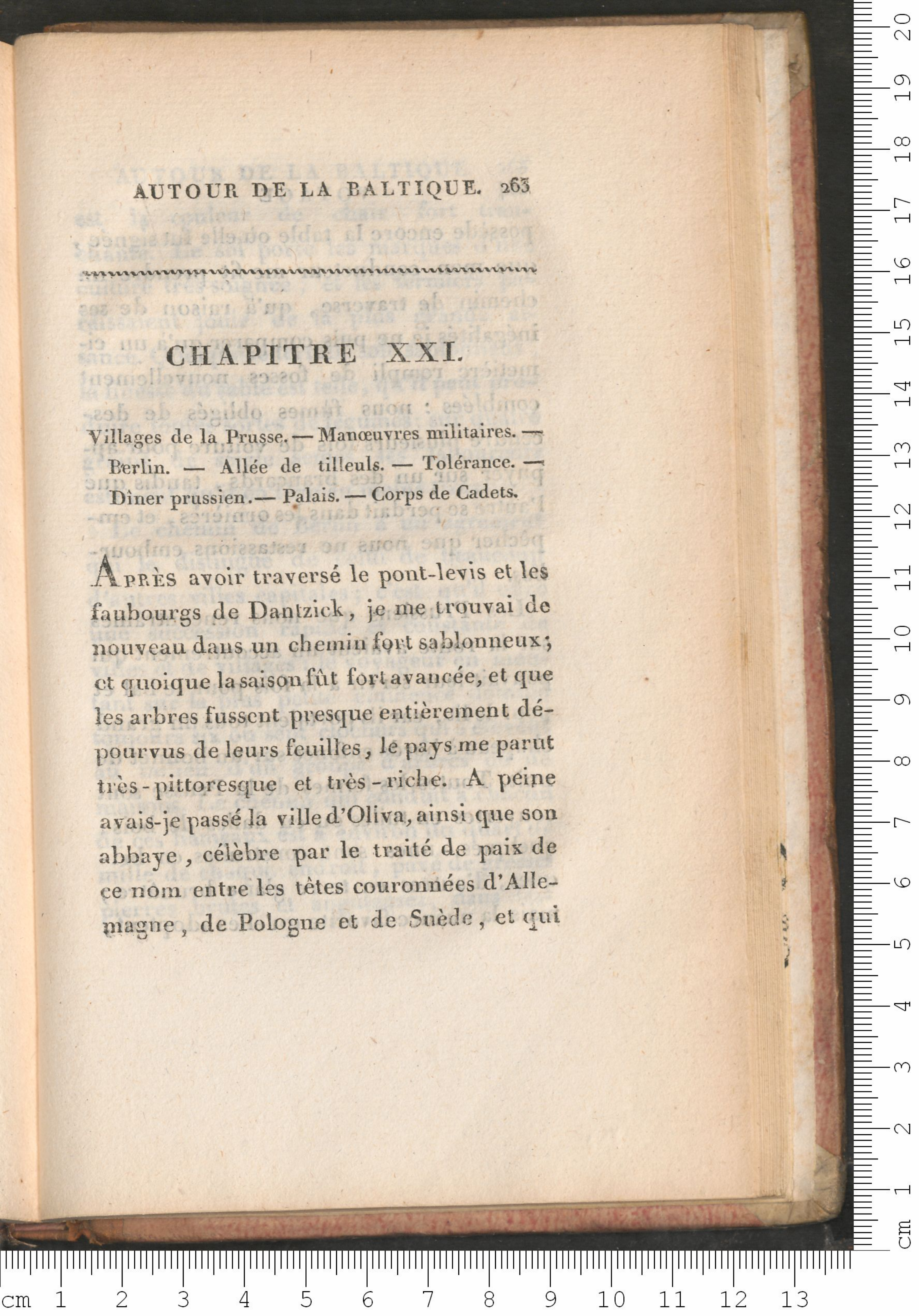
Nous allâmes un dimanche au théâtre, superbe rotonde, où nous assistâmes à la représentation de la pièce favorite des Allemands, la tragédie de *Marie Stuart*, reine d'Ecosse, que l'auteur met dans cette pièce en présence de la reine Elisabeth.

La forme du théâtre occupe les trois



quarts d'un cercle, et les décorations en sont de la plus grande beauté : la toile, qui sert de rideau, est semée de têtes de géans, et présente un aspect assez bizarre. Rien ne peut rendre l'attention profonde que le parterre et les loges donnaient au spectacle; si quelqu'un de la salle s'avisait seulement de chuchoter, tous les regards se dirigeaient aussitôt vers lui, et un murmure *d'improbation se faisait* entendre : aussi ai-je vu, dans une loge à côté de la mienne, une femme du bon ton, habillée en satin blanc, ornée d'une guirlande de fleurs artificielles, s'amuser à faire des noeuds.

De Dantzick je me décidai à partir pour Berlin, où mon ami, qui avait des affaires pressées dans cette ville, m'avait devancé.



CHAPITRE XXI.

Villages de la Prusse. — Manœuvres militaires. — Berlin. — Allée de tilleuls. — Tolérance. — Dîner prussien. — Palais. — Corps de Cadets.

Après avoir traversé le pont-levis et les faubourgs de Dantzick, je me trouvai de nouveau dans un chemin fort sablonneux; et quoique la saison fût fort avancée, et que les arbres fussent presque entièrement dépourvus de leurs feuilles, le pays me parut très-pittoresque et très-riche. A peine avais-je passé la ville d'Oliva, ainsi que son abbaye, célèbre par le traité de paix de ce nom entre les têtes couronnées d'Allemagne, de Pologne et de Suède, et qui

possède encore la table où elle fut signée, que mon conducteur me fit prendre un chemin de traverse, qu'à raison de ses inégalités je ne puis comparer qu'à un cimetière rempli de fosses nouvellement comblées : nous fûmes obligés de descendre plusieurs fois de voiture pour appuyer sur un des brancards, tandis que l'autre se perdait dans les ornières, et empêcher que nous ne restassions embourbés.

Les Prussiens que nous rencontrâmes sur la route avaient un accoutrement qui pouvait leur servir à la fois pour le bal et pour le lit, car ils portaient tous un grand chapeau à bords enfoncé sur un bonnet de nuit. Toutes les fermes de la Prusse sont couvertes en tuiles ou en dalles de bois; quelques-unes sont construites en briques, d'autres en terre glaise brunâtre; mais la nuance favorite qu'elles adoptent,

est la couleur de chair fort tranchante. Le sol porte les marques d'une culture très-soignée, et les fermiers paraissaient jouir de la plus grande aisance. Quoique le terrain soit sablonneux, la finesse du sable est telle, qu'il peut produire toutes sortes de légumes; sur quatre grains de seigle semés les laboureurs estiment qu'il en lève au moins trois.

Le chemin de Berlin a un agrément qui le distingue de celui de beaucoup d'autres villes capitales; c'est qu'il offre une succession rapide et constante de villes et de villages : le voyageur en montant sur la plus petite éminence domine toujours six ou sept clochers qui s'élèvent au milieu d'un groupe d'arbres ou de maisons. Le chemin qui conduit à chacun de ces hameaux est à environ un quart de mille de chaque endroit, pavé de grosses pierres brutes et anguleuses, dans les-

quelles la Prusse met toute sa vanité ; ces pierres sont amenées de très-grandes distances et à de très-gros frais.

Il se commet très-peu de vols dans ce pays : les Prussiens, au lieu de présenter au voyageur un pistolet, lui présentent la carte de dépense.

Comme ils ont vu beaucoup d'Anglais traverser leur pays avec un arsenal portatif dans leurs voitures, et que c'est une opinion généralement reçue que le suicide règne plus chez eux que dans tout autre pays, ils en concluent que cette précaution n'est nullement un préservatif contre les brigands et les assassins, mais qu'elle a pour but d'offrir à ces insulaires différens genres de mort, en cas qu'ils ne puissent pas parvenir à se désennuyer sur la route.

Mes aventures dans ce trajet furent en petit nombre, et méritent peu d'être rappor-

tées ; une chose qui paraîtra assez curieuse cependant, c'est que mon conducteur avait la manie de quitter le grand chemin toutes les fois qu'il rencontrait un sentier qui abrégeait un peu la route, et nous étions obligés alors de franchir une infinité de petits fossés : après l'avoir averti plusieurs fois que nous verserions infailliblement, ma prédiction finit par s'accomplir ; la voiture tourna sens dessus dessous, et nous culbuta dans une ornière : aussitôt que je me fus relevé, et que j'eus promené mes regards autour de moi, je trouvai mon conducteur dans les plus grandes angoisses, et en conclus qu'il s'était au moins fracassé une jambe ou une côte ; mais le malheur était beaucoup plus grand dans son opinion ; il avait cassé sa pipe, dont les débris étaient sur le chemin à côté de nos malles et de nos provisions renversées ; il regrettait in-

finiment cette perte, et se reprochait, tout en remettant nos effets à leur place, de s'être aussi maladroitement privé de cette source de consolations allemandes. Dès que nous fûmes parvenus à relever notre voiture nous continuâmes notre chemin.

A mesure que nous avançâmes nous eûmes l'agrément de traverser plusieurs avenues de chênes au front majestueux, de tilleuls, de hêtres et de bouleaux. Les auberges étaient *fort misérables*; à *Pinnow* je fus obligé de coucher sur la paille: les meilleures chambres de ce pays contiennent ordinairement les ustensiles de ménage, deux ou trois mauvais lits de paille, un poêle de terre noire, une ou deux tonnes remplies de blé, une chaise cassée, des sacs remplis de pois, et les habillemens des dimanches de toute la famille. A côté de cette chambre est une pièce destinée à la fille de la maison ou à

la première servante de l'auberge, qui repose ses appas dans un lit placé sur des coffres à avoine, entourés de pommes de terre : si un voyageur prend par hasard ou par malheur le soin de fermer sa porte au verrou, il est sûr de se relever vingt fois après qu'il est couché, afin que le maître ou la maîtresse de la maison puissent avoir accès auprès d'une chose ou d'une autre qui se trouve déposée dans sa chambre.

Entre Gruneberg et Freyenwald nous passâmes l'Oder, et nous nous frayâmes un chemin à travers la forêt et les sables du Brandebourg, que Frédéric-le-Grand regardait comme une barrière capable d'arrêter la marche d'une armée ennemie. Les personnes qui ont parcouru ce pays peuvent seules se faire une idée de la profondeur et de la difficulté de cette route : nous la quittâmes avec plaisir pour rouler

paisiblement sur un nouveau chemin royal d'environ dix milles anglais, bordé de jeunes tilleuls; et le huitième jour après mon départ de Dantzick j'entrai dans la ville de Berlin, et descendis à l'hôtel de Russie.

Après avoir pris un léger repas j'allai faire un tour dans l'allée des tilleuls: cette allée, d'une largeur considérable, est formée d'un triple rang d'arbres, dont elle emprunte son nom, et est située au centre d'une rue; de sorte que des deux côtés elle est bordée d'un chemin pavé, sur lequel passent les voitures, et dont elle est défendue par une très-belle ligne de bornes de granit, que des barres de fer lient entr'elles; ces chemins sont éclairés par de grands réverbères suspendus à leur centre au moyen de cordes qui vont correspondre à des supports de fer artistement travaillés.

La longueur de cette allée est d'environ un mille anglais, et offre à une de ses extrémités la vue du riche portique du théâtre de l'opéra et celle du palais; de l'autre la célèbre porte de Brandebourg, dessinée par M. Langhaus d'après le propylée d'Athènes, et érigée en l'année 1780. Ce superbe monument est formé de douze grandes colonnes de l'ordre corinthien, en pierres d'un rouge jaunâtre; elles ont quarante-quatre pieds de haut sur cinq pieds sept pouces de diamètre : ces colonnes, dont six sont placées d'un côté et six de l'autre, laissent entr'elles un espace suffisant pour le passage des voitures, et forment cinq arcades très-spacieuses, à travers lesquelles on découvre le parc en perspective. Les ailes, dont se composent la douane et le corps-de-garde, sont ornées de dix-huit colonnes moins fortes, qui ont chacune vingt-neuf pieds

de hauteur sur trois de diamètre. Le tout est terminé par la figure de l'ange de la paix, conduisant quatre chevaux attelés de front à un char de triomphe orné de très-beaux bas-reliefs. (1) La structure élégante de cet édifice et l'allée de tilleuls sont uniques dans leur genre, et suffisent seules pour dédommager le voyageur de la peine qu'il prendra pour les voir.

Quoique le tems fût très-froid j'ai vu plusieurs femmes se promener dans cette grande allée sans chapeau ni bonnet ; d'autres étaient à cheval, suivant la mode du pays, en redingote, en pantalon et en demi-bottes.

Après dîner je montai sur la galerie du superbe dôme de l'institution des pauvres

---

(1) Personne n'ignore que ce beau quadrige est maintenant à Paris, et destiné à former un des ornemens de cette capitale. (*Note du traducteur.*)

dans la grande place du marché, et trouvai que je dominais sur toute la capitale, dont l'étendue est fort petite, et qui ne m'a pas paru avoir plus de circonférence que la ville de Bath, c'est à dire plus de cinq milles de tour ; mais comme Berlin est le résultat d'un seul dessin, et qu'il a été en grande partie construit sous un seul règne, il a l'avantage inappréciable d'être régulier. La *Sprée*, rivière qui le traverse, est ornée de quelques ponts de pierre fort beaux ; les rues de cette ville sont spacieuses et, ce qui surprendra tous les voyageurs, fort bien pavées, tant pour les voitures que pour les gens de pied, quoique la nature ait refusé d'accorder à ce pays une seule pierre; mais la sage prévoyance du grand Frédéric l'a dédommagé de cette privation en obligeant tous les vaisseaux qui remontaient l'Elbe, le Hawel et la Sprée de prendre à leur

bord une certaine quantité de pierres de taille à Magdebourg, et de les débarquer à Berlin sans aucune rétribution. Les maisons sont en général bâties en briques revêtues de plâtre. Le palais du prince Henri, frère du grand Frédéric, et mort tout récemment, est construit en pierres; mais, à raison de ce qu'il est totalement privé d'ornemens, il mérite peu d'être remarqué.

Le palais royal est construit des mêmes materiaux. Le prince régnant a sagement fait d'abandonner ce lugubre séjour à ses courtisans, et de choisir pour lui une petite maison en face de la fonderie.

Mon Bijou, résidence de la reine douairière, est un palais, ou plutôt une longue galerie; car le tout est situé au rez-de-chaussée, sur les bords de la Sprée, et entouré de bois et de jardins. La rotonde ou l'église catholique, dessinée en grande

partie par le cardinal *Alberoni,* forme un majestueux édifice; son grand autel a été fait à Rome, et sa beauté lui a acquis une très-grande célébrité.

Aussitôt que le grand Frédéric fut monté sur le trône il conçut la sublime idée de bâtir un vaste Panthéon, dans lequel toutes les différentes sectes religieuses pourraient trouver un autel à une heure marquée. La politique, si toutefois ce n'est pas un esprit de charité, avait induit ce grand homme à croire que la tolérance était nécessaire aux intérêts comme à la dignité d'une nation; non-seulement il s'était montré jaloux de voir les étrangers adorer Dieu d'après leurs usages, mais il avait encore voulu que comme des frères ils se prosternassent devant lui dans le même temple; mais la situation du trésor royal obligea Frédéric de renoncer à ce généreux plan, dont on ne

s'est plus occupé depuis. La majeure partie des Prussiens est calviniste.

Le soir de mon arrivée je me rendis au nouveau théâtre, superbe édifice, à l'entablement duquel on voit cette belle inscription en allemand : « Nous corrigeons les « mœurs en riant. » (1) Toute la façade de l'intérieur du théâtre est occupée par la loge royale, qui ressemble à un salon, au milieu duquel est suspendu un lustre très-richement orné ; de chaque côté de cette loge sont des vases d'albâtre ; au-dessous du cintre on voit une très-grande pendule, dont les mouvemens sont à découvert. Je trouvai les acteurs fort bons, l'orchestre bien composé, et les décorations, particulièrement le rideau de l'avant-scène, d'une très-grande magnificence.

La statue du fameux général *Ziethen*,

(1) Traduction du *Castigat ridendo mores* de Santeuil.

favori de Frédéric, et l'un des plus grands capitaines de la Prusse, est digne de fixer les regards du voyageur ; elle est élevée dans Wilhm's Platz, ou la place Guillaume, sur un piédestal, aux trois côtés duquel sont des bas-reliefs. Ziethen est représenté grand comme nature, en général et avec son uniforme de hussard ; il porte sa main à son menton, attitude ordinaire qu'il prenait lorsqu'il était à méditer : on assure qu'il est très-ressemblant. Il se trouve encore dans cette petite place différentes autres statues de généraux prussiens qui se sont distingués dans la guerre de sept ans.

En passant devant le théâtre de l'Opéra nous vîmes la cavalerie qui faisait l'exercice ; le mauvais état de ses chevaux me causa beaucoup de surprise, et cette remarque s'appliqua à tous ceux des autres régimens de cavalerie que j'ai vus en Prusse.

L'Opéra, qui n'ouvre jamais que pendant le carnaval, est un édifice superbe et de la plus grande élégance, construit par le grand Frédéric. Les spectateurs ont leurs entrées *gratis* avec des billets distribués par l'autorité du roi ; le parterre est réservé aux régimens en garnison, chacun desquels a le droit d'envoyer un certain nombre d'hommes. Sous le règne de Frédéric il n'était pas rare de voir des femmes de soldats assister à ce spectacle à califourchon sur les épaules de leurs maris.

Berlin s'est acquis une réputation méritée par l'excellence de ses hôtels garnis. Dans ma chambre à coucher, qui donnait sur l'allée des tilleuls, j'avais les meubles les plus commodes et les plus élégans ; ma chambre à coucher et mon lit de repos étaient de la plus grande propreté ; et quoique le froid fût très-rigoureux la chaleur des poêles qui échauffaient le cor-

ridor me faisait croire que j'étais en été. On me servit à déjeûner du pain, du beurre et du café délicieux.

La porcelaine de Berlin est très-belle et presque égale à celle de Saxe. Le grand Frédéric, dans l'enfance de cette manufacture, n'accorda aux juifs de ses états la permission de se marier que sous la condition expresse qu'ils acheteraient une certaine quantité de sa porcelaine: par cette politique arbitraire cette manufacture fut aussitôt mise en vogue.

A notre table d'hôte le dîner était toujours servi, à bien peu de différence près, dans l'ordre suivant: Des harengs frais et des concombres salés, la soupe, le bouilli, du jambon avec des tranches de carottes, du pouding au riz et au miel, du gibier et des pois. Les vivres sont à un prix modéré à Berlin, et à très-bon marché dans la campagne.

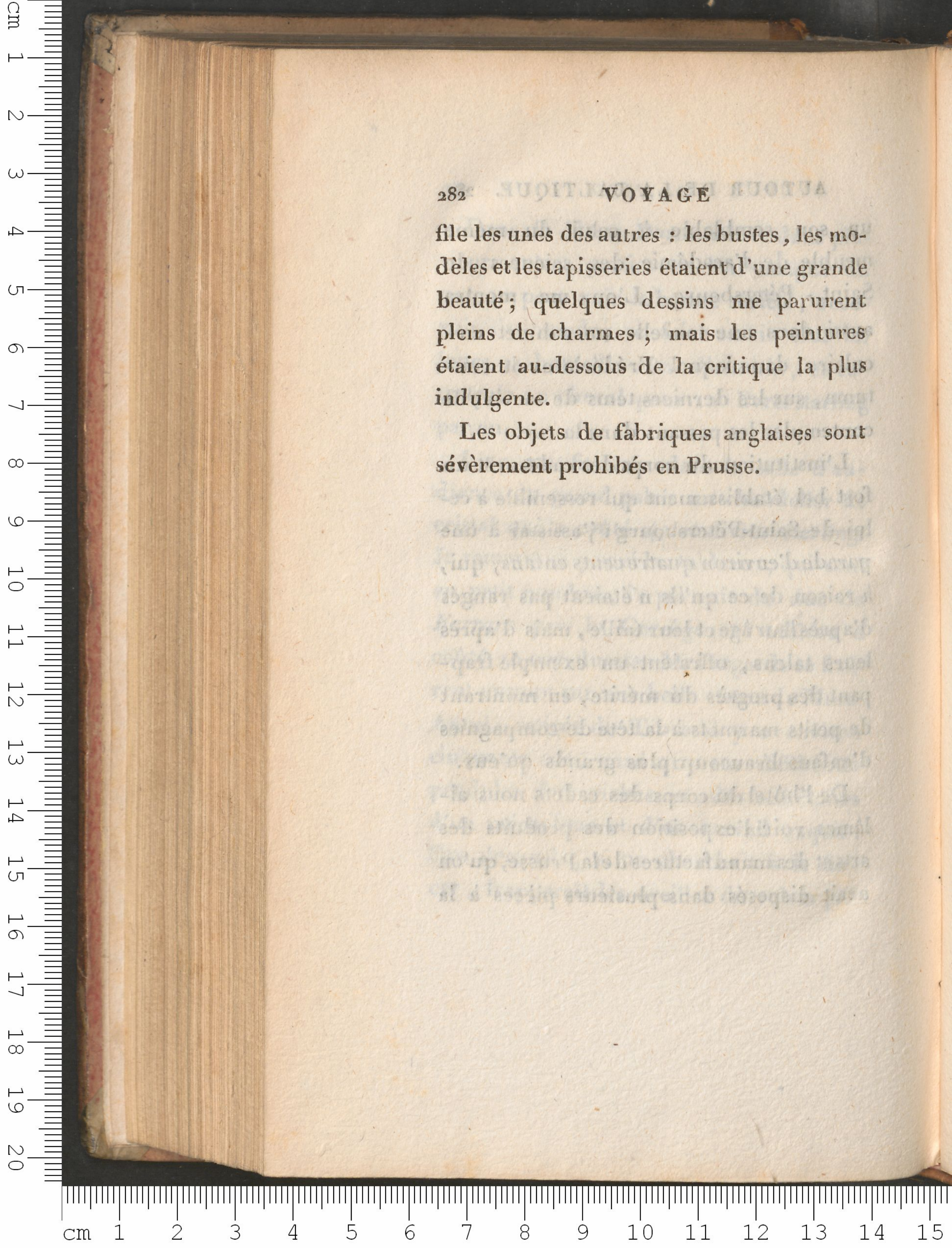
Dans le Hesse-Darmstadt et dans plusieurs autres parties de l'Allemagne un garçon peut voir la bonne société, recevoir du monde, se faire servir tous les jours sa bouteille d'excellent vin, et entretenir un cheval pour 120 livres sterling par an.

L'on me fit voir dans la salle d'audience du grand palais un chandelier de cristal qui a coûté *4,200 livres sterling.* Je remarquai parmi les tableaux, qui sont en petit nombre, le portrait du duc de *Ferrare* par le Corrège; ce tableau a coûté 10,000 ducats. Mes regards se fixèrent ensuite sur une belle statue de Marc-Aurel, retirée du Tibre il y a environ cinquante ans, ainsi que sur différentes pendules fort riches et des secrétaires d'un mécanisme et d'un travail exquis, l'un desquels, si on cherchait à le forcer, frapperait les oreilles du voleur par

un son semblable à celui du même meuble de l'académie des sciences de Saint - Pétersbourg. L'on me montra aussi dans une tourelle un cabinet circulaire, dans lequel Frédéric avait coutume, sur les derniers tems de sa vie, de contempler les passans dans la rue.

L'institution du corps des cadets est un fort bel établissement qui ressemble à celui de Saint-Pétersbourg : j'assistai à une parade d'environ quatre cents enfans, qui, à raison de ce qu'ils n'étaient pas rangés d'après leur âge et leur taille, mais d'après leurs talens, offraient un exemple frappant des progrès du mérite, en montrant de petits marmots à la tête de compagnies d'enfans beaucoup plus grands qu'eux.

De l'hôtel du corps des cadets nous allâmes voir l'exposition des produits des arts et des manufactures de la Prusse, qu'on avait disposés dans plusieurs pièces à la



file les unes des autres : les bustes, les modèles et les tapisseries étaient d'une grande beauté ; quelques dessins me parurent pleins de charmes ; mais les peintures étaient au-dessous de la critique la plus indulgente.

Les objets de fabriques anglaises sont sévèrement prohibés en Prusse.

CHAPITRE XXII.

Diligence de Potsdam. — Potsdam. — Sans-Souci. — Voltaire. — Noble fermeté d'un architecte. — Le roi et l'aimable reine de Prusse. — Anecdotes. — Habit de voyage féminin. — Duché de Mecklinbourg-Schwerin. — Retour en Angleterre.

Le dimanche après mon arrivée, c'est à dire le 3 novembre, je montai dans la diligence de Potsdam, voiture beaucoup moins commode que celle de Paris; elle était dépourvue de ressorts, et si mal jointe dans ses parties, que le vent y pénétrait de toutes parts; des stores en bois tenaient lieu de glaces. Nos compagnons de voyage, hommes et femmes, portaient des manchons et des souliers ferrés.

Après avoir traversé des champs de blé, des forêts de sapins et quelques petites pièces d'eau glacées, nous arrivâmes sur les onze heures à la barrière de Potsdam, qui est située sur la rivière Havel, à environ seize milles anglais de Berlin.

Aussitôt que nous eûmes dîné nous louâmes un petit phaéton, et partîmes sur-le-champ pour Sans-Souci, château éloigné de Potsdam d'environ deux milles anglais. Ce palais et tous ceux qui l'avoisinent se ressentent tellement du goût et de l'imagination du grand Frédéric, que l'on croit en les voyant rendre visite à l'esprit de ce grand homme. En allant à la galerie des tableaux nous passâmes par ses serres chaudes. Sa majesté goûtait tant de plaisir à manger des fruits précoces, qu'avant que ces serres fussent construites elle n'eût pas balancé à payer une cerise un ducat. Un instant avant de

mourir ce souverain s'occupa encore très-sérieusement de ses ananas.

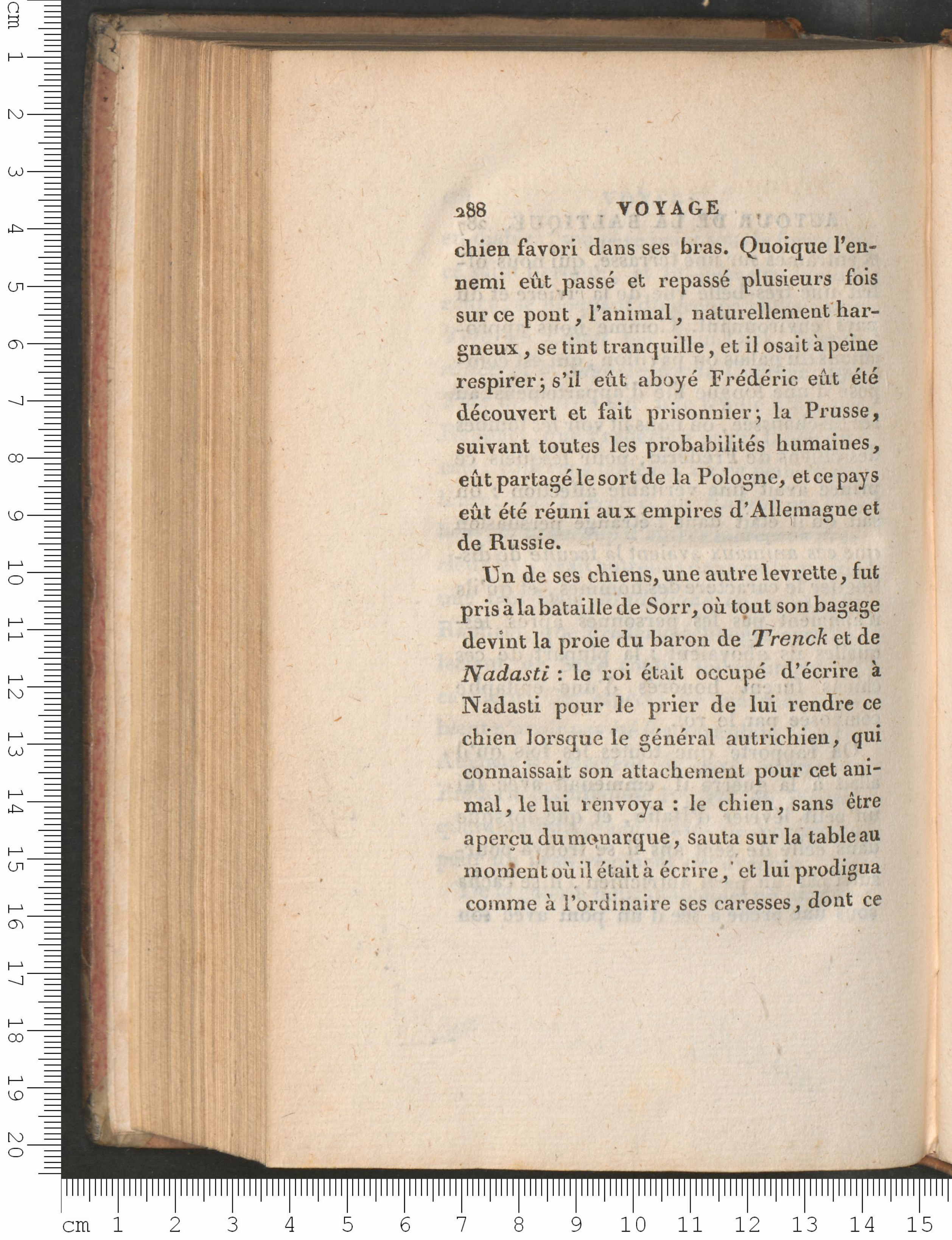
Nous entrâmes dans la galerie des tableaux par une porte d'une forme rustique qui donne sur le chemin. Cette pièce, de deux cent cinquante pieds de long sur trente-six de large et quinze de hauteur, est supportée par des colonnes de marbre de Carrare, et supérieurement décorée. La collection qu'elle contient est très-rare et très-précieuse : nous y remarquâmes principalement les *Grâces* par le Dominicain; *Vertumne* et *Pomone* par Léonard de Vinci; le *Titien* et *sa femme* par lui-même; *Danaé* et *Cupidon* du même artiste; *Vénus* au bain par le Corrège; trois différens genres de tableaux par le Gnide; la *Sainte Famille* de Raphaël, achetée 14,000 ducats; *la Tentation de saint Antoine,* dans laquelle la mère et la femme de ce peintre sont représentées

en diables, son père peint sous la forme de ce saint hermite, et lui-même en bonnet rouge, se moquant du groupe entier; une *Téte de Christ* par Van-Dick; l'*Ignorance* et la *Sagesse* par le Corrège; une *Téte de Christ* sur une feuille d'or, par Raphaël, que Frédéric a payée 6,000 ducats; différens tableaux de ce peintre célèbre; une *Vierge* et un *Enfant* par Rubens, et beaucoup d'autres morceaux précieux. Il y avait autrefois dans cette galerie une très-belle *Madelaine* en petit, de Raphaël, que Frédéric échangea avec l'électeur de Saxe contre un régiment de cavalerie. Ces espèces de marchés semblent n'avoir pas été fort rares dans ce pays; Auguste II, électeur de Saxe, acheta de Frédéric-Guillaume Ier, roi de Prusse, quarante-huit grands vases de porcelaine pour un beau régiment de dragons.

De la galerie nous montâmes un escalier

et entrâmes sur une terrasse, qui nous offrit une très-belle vue de la rivière et du pays environnant. Comme nous approchions du palais ou pavillon, qui est composé d'une longue file d'appartemens au rez-de-chaussée, on nous fit voir les tombes des chiens de Frédéric, pour lesquels ce prince avait une véritable affection : on sait qu'il était dans l'étrange persuasion que ces animaux avaient la faculté de distinguer le caractère des hommes, et qu'ils n'aimaient pas les personnes après lesquelles ils aboyaient : la plupart de ces chiens furent honorés d'une épitaphe composée par le roi.

On rapporte que toutes les fois qu'il allait à la guerre il emmenait avec lui un petit lévrier d'Italie, et que lorsque dans celle de sept ans il se trouva poursuivi par un parti autrichien, il se cacha sous une arche à sec d'un pont avec son



chien favori dans ses bras. Quoique l'ennemi eût passé et repassé plusieurs fois sur ce pont, l'animal, naturellement hargneux, se tint tranquille, et il osait à peine respirer; s'il eût aboyé Frédéric eût été découvert et fait prisonnier; la Prusse, suivant toutes les probabilités humaines, eût partagé le sort de la Pologne, et ce pays eût été réuni aux empires d'Allemagne et de Russie.

Un de ses chiens, une autre levrette, fut pris à la bataille de Sorr, où tout son bagage devint la proie du baron de *Trenck* et de *Nadasti* : le roi était occupé d'écrire à Nadasti pour le prier de lui rendre ce chien lorsque le général autrichien, qui connaissait son attachement pour cet animal, le lui renvoya : le chien, sans être aperçu du monarque, sauta sur la table au moment où il était à écrire, et lui prodigua comme à l'ordinaire ses caresses, dont ce

souverain fut tellement affecté qu'il en versa des larmes.

Nous vîmes la chambre où Frédéric couchait et où il mourut; elle était simple et sans ornemens; il y avait sur sa cheminée une très-belle antique représentant *Jules-César* quand il était enfant.

Après avoir traversé plusieurs pièces très-richement décorées nous entrâmes dans la salle à manger, qui nous rappela les jouissances du grand Frédéric; car on sait que ce souverain aimait beaucoup les plaisirs de la table, et que le roi philosophe occupait des cuisiniers français, allemands, italiens, russes et anglais. Nous fûmes aussi introduits dans l'appartement de Voltaire, où je ne pus résister au plaisir de m'asseoir dans son fauteuil devant sa table à écrire.

Les jardins de Sans-Souci me parurent très-élégamment ordonnés; mais nous

n'étions pas dans une saison à nous extasier sur des berceaux et des bosquets, puisqu'ils étaient dépourvus de leur feuillage et de leur verdure.

La façade de Sans-Souci du côté de la plaine est magnifique; mais elle est très-lourde du côté de la terrasse, d'où elle ressemble plutôt à une serre chaude qu'à la résidence d'un roi.

De Sans-Souci nous nous rendîmes par un *très-beau parc au nouveau* palais, à une distance d'à peu près un mille et demi anglais; après avoir traversé deux grandes loges et des offices extérieurs joints à l'édifice par une galerie semi-circulaire, composée de quatre-vingt-huit colonnes, nous entrâmes dans ce château construit en briques rouges hollandaises, et orné à l'extérieur de pilastres de l'ordre corinthien; la salle d'entrée figure une superbe grotte formée de cristaux, de branches de

corail, de coquilles et de fontaines arrangées avec beaucoup d'élégance et un goût absolument nouveau.

De ce château nous allâmes au petit palais de marbre, situé à environ deux milles de ce dernier, et construit par le grand Frédéric en marbre de Silésie et en briques hollandaises : le chemin du pavillon est bordé de petites habitations rustiques, entourées de bois pour l'usage de ceux qui les habitent ; on voit sur la gauche une très-grande orangerie d'un goût magnifique, au milieu de laquelle est une superbe salle de bal, tapissée de glaces, et donnant des deux côtés sur des allées de citronniers et d'orangers ; à droite sont les vases, dont l'extérieur a une parfaite ressemblance avec les urnes des temples d'Athènes ; un lac ombragé par des bouquets d'arbres d'un aspect très-agréable, et bordé de maisons de campagne, de

chaumières et de *moulins*, baigne la terrasse de ce palais, dont les appartemens sont petits, mais d'un goût exquis, et ornés de quelques antiques fort précieuses.

De retour à notre auberge nous entendîmes sonner quatre heures, et à peine nous étions-nous mis à table, accompagnés comme les anciens rois de Saxe d'un *ménétrier qui pinçait derrière nous de la* harpe, que le fils de notre hôtesse vint nous annoncer que l'on allait amener la voiture de la reine devant le côté du palais sur lequel donnaient nos fenêtres: mon compagnon et moi nous fussions retournés fort mécontens à Berlin si nous n'eussions pas pu voir cette aimable souveraine; elle était en effet le principal objet de notre voyage. La reine descendit par une porte particulière du château, appuyée sur le bras d'un page, et accompagnée d'une femme de la cour

d'un âge avancé : en nous apercevant elle s'arrêta tout à coup, et nous salua de la manière la plus gracieuse. Cette princesse a la peau d'une blancheur éclatante, un teint de lis et de roses, la taille élégante, les traits d'une douceur extrême, les cheveux blonds et la figure céleste; en montant dans sa voiture elle laissa voir un pied mignon, dont la légèreté indiquait la parfaite symétrie qui règne sur toute sa personne; les charmes de sa figure étaient encore rehaussés par sa situation intéressante; elle s'attendait à accroître dans peu de jours l'illustre maison de Brandebourg.

A un dîner chez M. Jackson, notre ambassadeur, j'entendis avec la plus grande satisfaction le récit enchanteur des qualités de cette souveraine; mais il suffit de la regarder pour être certain que les vertus seules peuvent habiter un pareil temple : elle aime beaucoup la retraite

et se dévoue toute entière à l'éducation de ses enfans. Comme mon séjour à Berlin était de trop courte durée pour que je pusse être présenté à la cour, je fus ravi de voir une souveraine dont tout le monde parle avec enthousiasme : la manière dont son mariage s'est conclu est très-intéressante.

M. *Beathman*, l'un des plus riches banquiers du continent, assista dans une superbe voiture à une revue qui eut lieu à *Francfort-sur-le-Mein* ; frappé de la beauté de cet équipage, Guillaume III demanda le nom de la personne à laquelle elle appartenait. M. Beathman fut introduit près de ce souverain, et profita de l'occasion pour inviter sa majesté à une fête brillante qu'il devait donner le soir à sa maison de campagne. Guillaume accepta son invitation, et rencontra à cette fête la princesse de *Mecklenbourg Strélitz*.

La voir et l'aimer fut l'affaire du même instant.

Environ dix-huit mois après leur mariage le roi et la reine rendirent une visite à M. Beathman, et en entrant dans le salon où s'était fait leur première entrevue le monarque prit sa royale épouse dans ses bras, et s'écria en l'embrassant et les yeux mouillés de larmes : « C'est dans ces lieux fortunés, mon cher Beathman, que j'ai trouvé la source de ma félicité. »

Ce couple auguste mène une vie singulièrement privée, et goûte dans la plus parfaite union ces précieuses et tranquilles jouissances qui se rencontrent si rarement dans le voisinage d'un trône.

Le grand palais de Potsdam, dans lequel la famille royale a établi sa résidence habituelle, n'a qu'un très-petit nombre de

chambres de parade; dans l'une d'elles est un portrait en buste de Napoléon.

Le lendemain dimanche nous assistâmes à deux revues qui eurent lieu dans le même jour à un intervalle de deux heures l'une de l'autre; je présume qu'il y avait sous les armes dix mille hommes d'une très-belle tenue : le roi était présent, accompagné de différens officiers. En parcourant *les rues de Potsdam* après la revue nous remarquâmes que son étendue et ses édifices ressemblaient beaucoup à ceux de Berlin, et que c'était une ville tout aussi triste que la première.

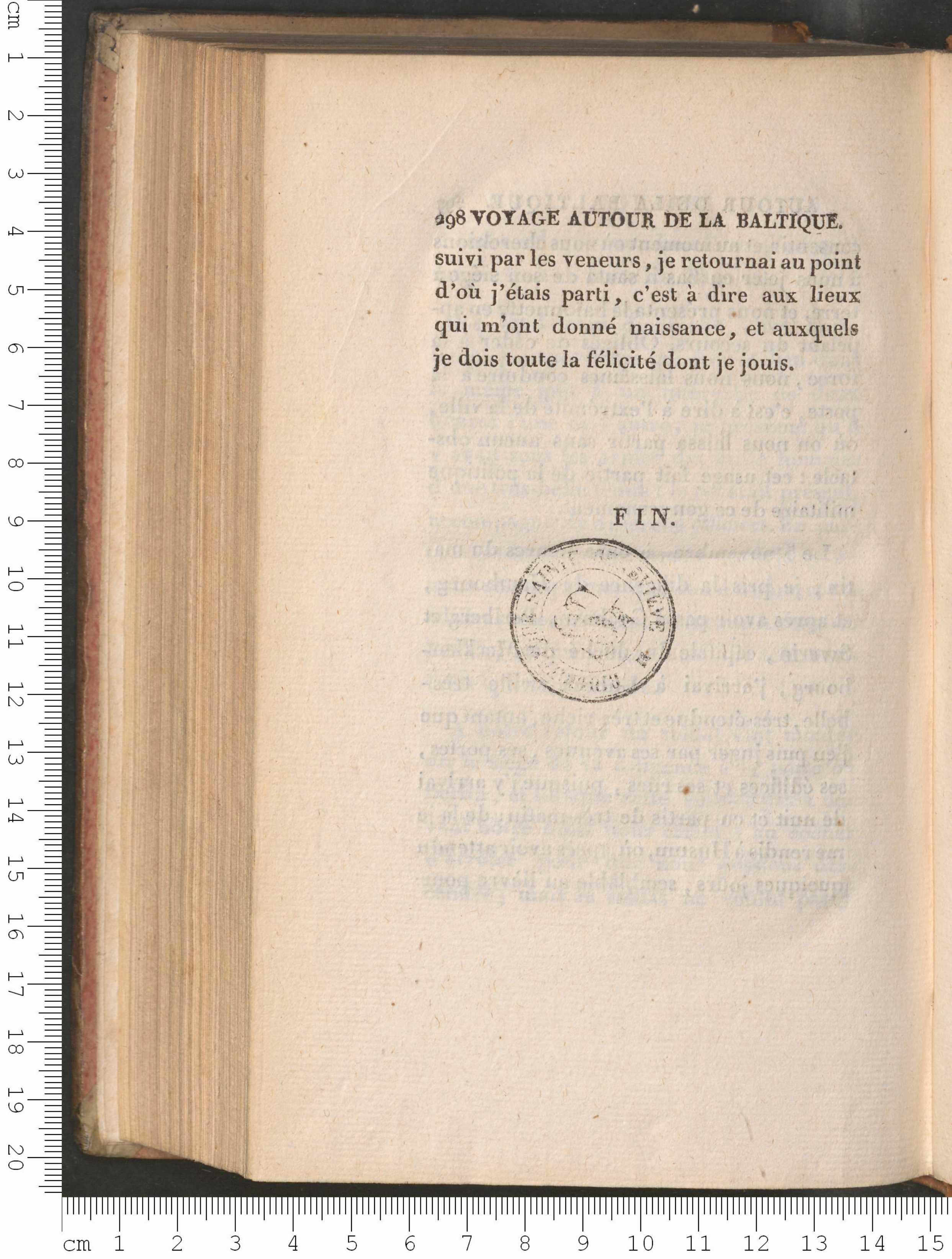
A notre retour un soldat vint monter sur le siége de la diligence à la porte de Berlin, et lorsque cette voiture passa devant notre hôtel nous criâmes au cocher d'arrêter pour que nous pussions descendre; mais le soldat ne voulut pas y

consentir, et au moment où nous cherchions à nous jeter en bas il sauta de son siége à terre, et nous présenta la baïonnette en appelant du secours. Obligés de céder à la force, nous nous laissâmes conduire à la poste, c'est à dire à l'extrémité de la ville, où on nous laissa partir sans aucun obstacle : cet usage fait partie de la politique militaire de ce gouvernement.

Le 5 *novembre*, *à onze heures* du matin, je pris la diligence de Hambourg, et après avoir passé Grabow, Perlberg et Swerin, capitale du duché de Mecklenbourg, j'arrivai à Lubeck, ville très-belle, très-étendue et très-riche, autant que j'en puis juger par ses avenues, ses portes, ses édifices et ses rues, puisque j'y arrivai de nuit et en partis de très-matin; de là je me rendis à Husum, où, après avoir attendu quelques jours, semblable au lièvre pour-

suivi par les veneurs, je retournai au point d'où j'étais parti, c'est à dire aux lieux qui m'ont donné naissance, et auxquels je dois toute la félicité dont je jouis.

FIN.



TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

CHAPITRE X.

Pages

Urbanité rustique. — Village dans un état déplorable. — Wibourg. — Religion grecque. — Sermon de charité. — Extorsion. — Un mot ou deux des villes fortifiées. — Chevaux affamés. — Aspect de Saint-Pétersbourg. — Cosaque. — Statue renommée. 1

CHAPITRE XI.

Avantage d'une ville impériale. — Architecte de village. — Jardins d'été. — Baisers. — Chevaux à crins postiches. — Douceur

Pages

de la langue russe. — Marchand de modes. — Incorruptibilité des barbes. — Grandes richesses amassées par les Russes du bas peuple. — Causes de l'humanité et de la justice des Russes. — Musique et argumens plus efficaces que les coups de fouet. — Esclavage. — Le nouveau Kasan. 30

CHAPITRE XII.

Gens de pied; comme ils sont considérés. — Echafaudage de la nouvelle église du Kasan. — Industrie des Russes pris dans la classe du peuple. — Place du marché. — Supplice du knout. — Famille impériale. — Amirauté. — Cronstadt. 65

CHAPITRE XIII.

Mesure de précaution. — Maison de Pierre-le-Grand. — Singulière anecdote. — Police extraordinaire. — Cour judiciaire anglaise.

Pages

— Cloches importunes. — Fruitières. — Glaces. — Musicien dans l'affliction. — Théâtre impérial. — Grands du Nord. 94

CHAPITRE XIV.

Parade. — L'empereur. — Le docteur Gutherie. — Vases du palais de la Tauride. — Salle d'une grandeur immense. — Jardins d'hiver. — Banquet. — Prince Potemkin. — Carottes *crues*. — *Jardins ambulans*. 123

CHAPITRE XV.

Terre anglaise en Russie. — Bains nationaux. — Changement de coutumes. — Panacée. — Académie des arts. — Bravoure de Gustave III. — Sa générosité envers un batelier. — Compliment gracieux. — Musique. 147

CHAPITRE XVI.

Horloge de cour. — Palais d'hiver. — Hermitage. — Voitures des comédiens et du

Pages

gouvernement. — Couvent des demoiselles. — Instabilité de la fortune. — Générosité d'un enfant. — Hôpital des enfans-trouvés. 163

CHAPITRE XVII.

Fête de Péterhoff. — Précaution contre ceux qui sortent de la Russie. — Ours favori. — Théâtre allemand. — Visite à Cronstadt. — Prison. — Punition militaire. — Oranienbaum. — *Montagnes volantes.* 190

CHAPITRE XVIII.

Débordement de la Newa. — Académie des sciences. — Revue. — Corps des cadets. — Pelisses. — Maison de plaisance. — Tombeaux de chiens. — Gatchina. — Pauvoloffsky. — Anniversaire d'un saint favori. 203

CHAPITRE XIX.

Départ de Saint-Pétersbourg. — Narva. — Cascade. — Peaux d'ours. — Université de Marienbourg. 233

Pages

CHAPITRE XX.

Kœnisberg. — Beautés en bottes. — Chemins de la Prusse. — Ruines célèbres de Marienbourg. — Dantzick. 249

CHAPITRE XXI.

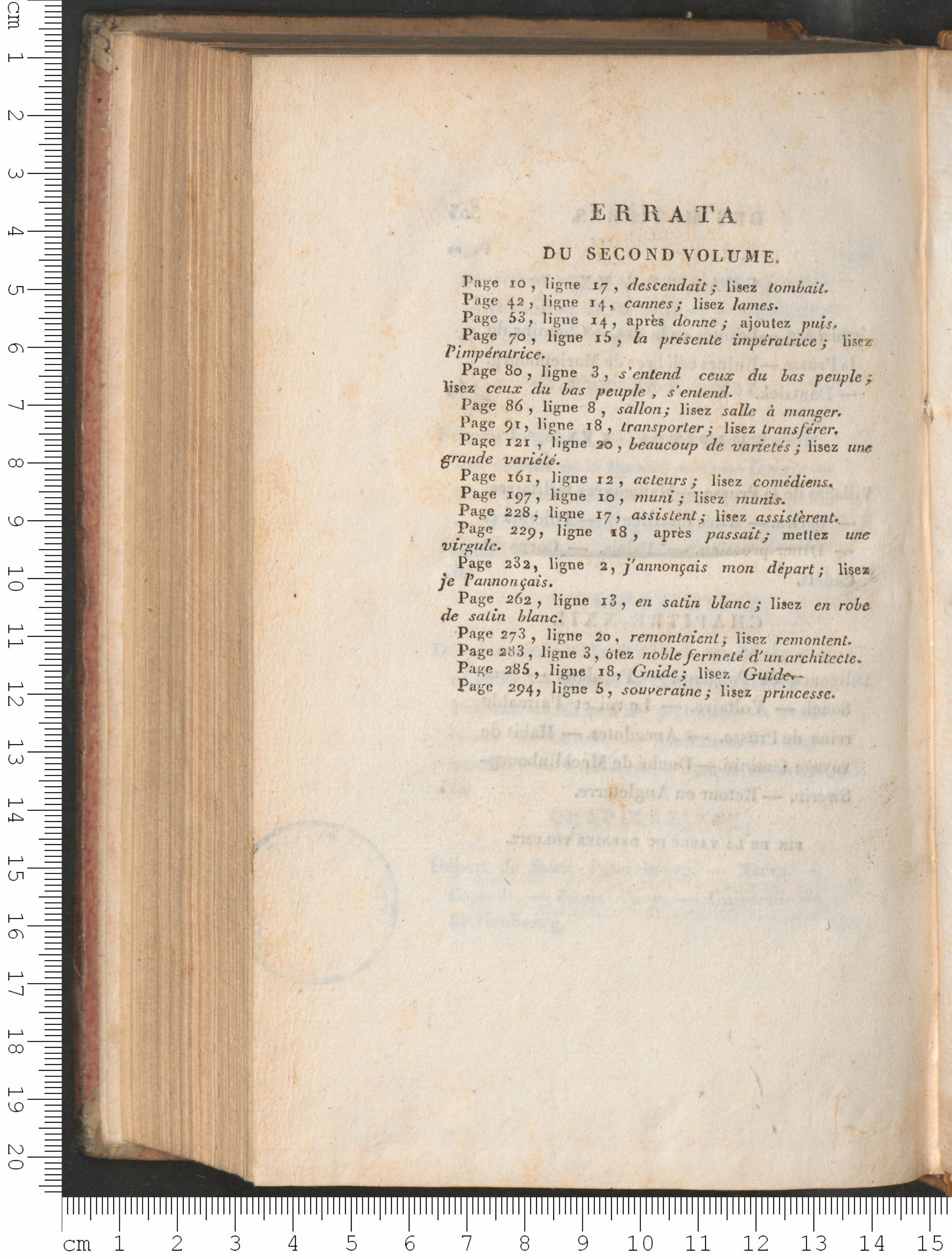
Villages de la Prusse. — Manœuvres militaires. — Berlin. — Allée de tilleuls. — Tolérance. — *Dîner prussien.* — *Palais.* — *Corps de* Cadets. 263

CHAPITRE XXII.

Diligence de Potsdam. — Potsdam. — Sans Souci. — Voltaire. — Le roi et l'aimable reine de Prusse. — Anecdotes. — Habit de voyage féminin. — Duché de Mecklinbourg-Swerin. — Retour en Angleterre. 283

FIN DE LA TABLE DU DERNIER VOLUME.





ERRATA

DU SECOND VOLUME.

Page 10, ligne 17, *descendait;* lisez *tombait.*
Page 42, ligne 14, *cannes;* lisez *lames.*
Page 53, ligne 14, après *donne;* ajoutez *puis.*
Page 70, ligne 15, *la présente impératrice;* lisez *l'impératrice.*
Page 80, ligne 3, *s'entend ceux du bas peuple;* lisez *ceux du bas peuple, s'entend.*
Page 86, ligne 8, *sallon;* lisez *salle à manger.*
Page 91, ligne 18, *transporter;* lisez *transférer.*
Page 121, ligne 20, *beaucoup de varietés;* lisez *une grande variété.*
Page 161, ligne 12, *acteurs;* lisez *comédiens.*
Page 197, ligne 10, *muni;* lisez *munis.*
Page 228, ligne 17, *assistent;* lisez *assistèrent.*
Page 229, ligne 18, après *passait;* mettez *une virgule.*
Page 232, ligne 2, *j'annonçais mon départ;* lisez *je l'annonçais.*
Page 262, ligne 13, *en satin blanc;* lisez *en robe de satin blanc.*
Page 273, ligne 20, *remontaient;* lisez *remontent.*
Page 283, ligne 3, ôtez *noble fermeté d'un architecte.*
Page 285, ligne 18, *Gnide;* lisez *Guide.*
Page 294, ligne 5, *souveraine;* lisez *princesse.*

